This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

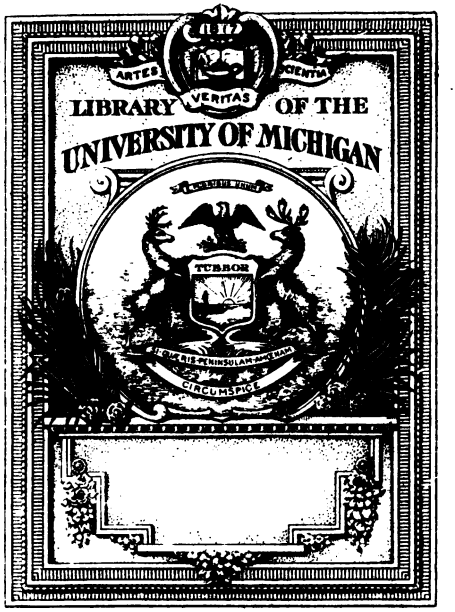
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

III 8
64912

N. L.

ANECDOTES

DE LA COUR

DE

PHILIPPE-AUGUSTE.

par [illegible] de [illegible]

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez la Veuve PISSOT, au bout du Pont-Neuf, Quai de Conti, à la Croix d'Or.

M. DCC. XXXIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

848
L969an
v.1

69 3664-020

A SON ALTESSE
SERENISSIME
MONSEIGNEUR
LE COMTE
DE CLERMONT,
PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

Qu'il eſt embarraſſant d'avoir à parler, ou à é-

crire à un Prince infini-ment loüable, & qui ne veut point être loüé, pas même de la protection qu'il accorde aux belles Lettres, & aux beaux Arts! Pour ne pas lui déplaire, il faut reſpecter juques à ſa modeſtie. Me voilà donc reſtreinte, MONSEIGNEUR, à décorer la tête de mon Ouvrage du nom illuſtre de VOTRE ALTESSE SERENISSIME, *ſans oſer l'informer de*

tout ce que je penſe avec le Public. Puiſſe, cet Ouvrage, amuſer quelques-uns de vos momens! PHILIPPE, *ce Grand Roi, dont le Sang coûle encore, après tant de ſiécles, dans les veines de* VOTRE ALTESSE SERENISSIME, *pourra réveiller ſon attention. La Sageſſe, l'Humanité, & la Valeur de ce Monarque, qui lui acquirent le ſurnom d'*AUGUSTE, *ſe montrent dans*

tout ce que j'ai écrit des Premieres Années de ſon Regne. Il fut toujours le même, pendant le cours de ſa vie. Les Princes, frappez au coin des grandes Qualitez, ne ſe démentent jamais. Je ſuis, avec un très-profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

La très-humble & très-obéiſſante Servante,
M. DE LUSSAN.

ANECDOTES DE LA COUR DE PHILIPPE-AUGUSTE.

HUGUES, Duc de Bourgogne, Prince digne de regner, avoit trop d'intérêt de ſçavoir tout ce qui ſe paſſoit à la Cour de France, pour ne pas y entretenir des intelligences ſecretes. Philippe, connu par le ſurnom d'AUGUSTE, ſi juſtement mérité & acquis, avoit ſuccédé à ſon pere Loüis

le Jeune. Le nouveau Monarque en prenant les rênes de ſon Empire, n'étoit appliqué qu'au bien de ſon Etat, & cela, dans un âge où les Princes ſe repoſent volontiers ſur l'habileté de leurs Miniſtres. Le dedans du Roïaume étoit tranquile ; les voiſins envieux, en redoutoient la puiſſance ; & l'exemple récent de Philippe, Comte de Flandres, (a) puni d'une entrepriſe audacieuſe, faiſoit connoître de quoi le jeune & le ſage Philippe ſeroit capable. Le Duc de Bourgogne étoit inſtruit que le Roi, dans ſes converſations preſque toujours ſérieuſes & utiles, déploroit les malheureux Regnes des derniers Rois de la ſeconde Race, en oppoſant toujours à la molleſſe de ces Prin-

(a) Il étoit Oncle & Parrain de Philippe-Auguſte, & avoit gouverné ſon Roïaume.

ces, l'activité de Charlemagne : c'étoit en effet le Héros que le jeune Monarque ſe propoſoit pour modéle. Il parloit de ſes Conquêtes avec un plaiſir animé, & rappelloit avec douleur, les triſtes époques, où la Monarchie Françoiſe avoit ſouffert de ſi conſidérables démembremens.

Hugues étoit trop profond, & tiroit des conſéquences trop juſtes de tout ce qu'il apprenoit, pour ne pas être perſuadé que Philippe, non-ſeulement ne perdroit aucune occaſion, mais encore qu'il tâcheroit d'en faire naître, pour rétablir, du moins en partie, cette grandeur paſſée, objet de ſa juſte & noble ambition.

Le Duc de Bourgogne étoit le moins tranquile des Souverains dont les Etats touchoient à ceux de Philippe, parce qu'il étoit le plus pénétrant. Sa politique

autant que ſon équité, l'engageoit à loüer avec chaleur toutes les vertus de cet illuſtre & redoutable voiſin : il ſouhaitoit ſon amitié ; mais comme il ne vouloit pas qu'on imputât à foibleſſe toutes ſes attentions, il crut devoir donner à Philippe une idée de ſa puiſſance, pour lui faire ſentir qu'il étoit un ami à ménager, & pouvoit être un ennemi dangereux. Pour parvenir à ſon but, il déclara dans l'hiver de l'année 1182. qu'à la fin d'Avril, il formeroit un Camp près de Dijon, où il raſſembleroit la meilleure partie de ſes forces ; que comme c'étoit un plaiſir qu'il vouloit donner aux Dames de ſa Cour, il feroit l'ouverture de ce Camp par des Tournois & des Carouſels, où la galanterie des Seigneurs Bourguignons ne bril-

leroit pas moins que leur valeur & leur adreſſe, ſi des Chevaliers étrangers, avides de gloire, vouloient entrer en Lice avec eux.

Les Seigneurs Bannerets reçûrent les ordres pour ſe trouver, à jour marqué, dans cette belle Plaine qui conduit de Dijon à Nuits, avec leurs Compagnies d'Ordonnance, le nombre d'Archers & autres Gens de pied qu'ils devoient fournir pour leur contingent. Ces Chefs de la Nobleſſe de Bourgogne connoiſſoient trop la magnificence de leur Souverain, pour négliger de paroître à ſes yeux avec cette Pompe guerriere & galante, ſi capable de lui plaire. Rien ne fut oublié.

Dès qu'on apprit à la Cour de Philippe, la fête Militaire que Hugues préparoit, tous les jeunes Seigneurs parurent ſouhai-

ter de voir un ſpectacle nouveau pour eux, aux Tournois & Carouſels près : ils en parloient à tous propos au Roi, & tâchoient de lire dans ſes yeux, s'il trouveroit bon qu'on lui demandât la permiſſion d'aller ſatisfaire une curioſité, qu'un déſir de gloire ſembloit juſtifier. Philippe, ſans ſe découvrir, laiſſa languir quelques jours cette grande Nobleſſe, avide de ſe ſignaler; mais enfin il déclara que pour faire honneur à ſon voiſin & allié, il choiſiroit des perſonnes de ſa Cour, capables de ſoutenir avec éclat la grandeur de la nation Françoiſe. Quelques jours après, Philippe fit tomber ſon choix ſur Roger, Comte de Rethel; (*a*) ſur Raoul, Sire de Couci; ſur Guillaume, Comte

(*a*) Il étoit de la maiſon de Champagne.

des Barres ; (*a*) & ſur Alberic, Seigneur du Mez. (*b*) Il ſouhaita que les deux premiers, chargez ſans doute d'inſtructions ſecretes, partiſſent plutôt que les deux autres, & qu'ils ſe rendiſſent à la Cour de Hugues, quinze jours avant l'ouverture du Camp. Ces quatre Seigneurs convinrent des Equipages qu'ils devoient avoir. Tout fut préparé avec autant de ſoin que de ſecret ; & les gens qui conduiſoient ces Equipages, eurent ordre de ſe rendre dans des Villages ſur les Frontieres de Bourgogne, pour être à portée d'arriver au Camp, le jour qui leur

(*a*) C'eſt le même que l'Hiſtoire appelle Comte de Rochefort, & qui étoit Grand Sénéchal du Roi.

(*b*) Il étoit Maréchal de France, dignité alors unique, & fils de Clément, Maréchal de France, Gouverneur du Roi & ſon Miniſtre.

ſeroit indiqué. Pluſieurs autres perſonnes de diſtinction crûrent que Philippe ne leur feroit pas un crime d'aller, ſans ſon aveu, voir par eux-mêmes, l'éxécution d'un projet ſi ſingulier : ainſi, ſous des prétextes apparens, ils s'abſenterent de la Cour, & ſe rendirent en Bourgogne. Le Roi ne l'ignora pas ; mais quand ils furent de retour, il ne leur donna aucun lieu de croire qu'il fût informé des vraïes raiſons de leur abſence : il évita même de leur faire la moindre queſtion ſur ce qu'ils avoient vû ; & il n'interrogea jamais à ce ſujet, que les quatre Seigneurs qu'il y avoit envoïez.

Le Comte de Rethel, & le Sire de Couci furent reçûs du Duc de Bourgogne avec de grandes marques d'eſtime & de conſidération : il ſçavoit leur haute

naiſſance, & la Renommée l'avoit inſtruit de leur mérite. Hugues qui ſe connoiſſoit en hommes, trouva qu'ils étoient dignes de leur réputation. Les ſolides & brillantes qualitez de l'un & de l'autre, l'engagerent à leur accorder une amitié marquée, malgré ſa politique, qui le rendoit retenu dans ſes accüeils, aux Etrangers que la curioſité attiroit à ſa Cour.

Le Comte des Barres Grand Sénéchal du Roi, dignité Militaire & éminente en ce tems-là, & le Maréchal du Mez ne ſe rendirent à Dijon que deux jours avant l'ouverture du Camp. Le Comte de Rehtel & le Sire de Couci les préſenterent au Duc de Bourgogne. Ce Prince monta le lendemain à cheval, accompagné des Seigneurs Bourguignons & François, qui ſem-

bloient tous ſe diſputer de magnificence. Ce fut au milieu de ce ſuperbe Cortége que le Duc voulut aller à la rencontre des différentes Troupes, dont les Chefs avoient reçû ſes ordres pour le rendez-vous général : elles parurent enfin dans le coup d'œil le plus avantageux. Hugues s'apperçut avec plaiſir de l'étonnement des Seigneurs François. La taille avantageuſe des hommes, leur parure martiale, la beauté de leurs chevaux, l'adreſſe avec laquelle ils s'en ſervoient malgré la peſanteur de leurs armes ; les pelotons d'Infanterie, armez à la légere, qui rempliſſoient les intervalles des Compagnies d'Ordonnance ; tout enfin devenoit un objet d'admiration, & marquoit le génie d'une nation audacieuſe & guerriere.

Ces Troupes aïant défilé devant le Duc, entrerent dans l'enceinte du Camp : ſa forme étoit un carré long ; il étoit fermé par des tranchées aſſez profondes, avec des barrieres en dehors & en dedans : on y entroit par trois faces. Le terrain où il étoit placé, avoit une pente preſque inſenſible : la partie ſupérieure du côté de Dijon, étoit occupée par les magnifiques Tentes du Duc de Bourgogne & des Dames de ſa Cour, & par celles qui étoient deſtinées aux Seigneurs Etrangers. Ces ſuperbes Tentes dominoient ſur les autres par l'avantage de la ſituation, & toutes enſemble, elles formoient une eſpéce d'Amphitéatre. On diſtinguoit enſuite le Quartier de chaque Seigneur Bourguignon, par leurs Bannieres, placées au haut de la

Tente principale, qu'on remarquoit dans le centre de celles qui en dépendoient.

A une diſtance aſſez grande pour ne cauſer aucune confuſion, le Duc avoit fait préparer le lieu deſtiné aux Tournois & aux Carouſels. On y entroit par une ſeule porte, faite en Arc de Triomphe. L'Amphithéatre où devoient ſe placer le Souverain, les Dames, & les perſonnes prépoſées pour juger du mérite des Chevaliers, étoit décoré avec autant d'art que de ſomptuoſité.

Le lendemain de l'arrivée des Troupes, le Duc monta à cheval pour ſe rendre au Champ des Tournois : il étoit accompagné des Seigneurs de Beaufremont, de Vienne, de Faſel & de Vergi, qui s'étoient déclarez les Tenans. Hugues leur

diſoit qu'il ne prévoïoit pas quels ſeroient les Aſſaillans ; lorſqu'on découvrit dans la Plaine, quatre petites Troupes qui marchoient ſur la même ligne, vers le Champ des Tournois. Le Soleil qui, ce jour-là, n'étoit offuſqué d'aucun nuage, faiſoit briller un acier rehauſſé d'or, qui annonçoit que les Chefs de ces Quadrilles étoient des gens de grande conſidération. Ah ! s'écria le Duc à ſes illuſtres Bourguignons, je vois paroître des Rivaux dignes de vous combattre. Préparez-vous à ſoutenir la gloire que vous avez acquiſe en pareilles occaſions. Comme on n'avoit point vû les Seigneurs François au lever du Duc, & qu'ils ne paroiſſoient point actuellement autour de lui, on ne fut pas embarraſſé à deviner quels étoient les quatre

Chevaliers qui marchoient, la Lance haute, à cinq ou ſix pas de leurs petites Troupes.. ils s'avançoient lentement, & tout ſe trouva préparé pour les recevoir, lorſqu'ils ſe préſenterent à la porte du Champ. Ils virent au-deſſus de cette porte les Ecuſſons de Beaufremont, de Vienne, de Fajel & de Vergi; & dans le milieu ce Cartel en gros caractéres d'or :

Nous Chevaliers, à qui de gentes Dames,
Navrent les cœurs par moults traits porte-flammes,
Qui guerroïons, comme faiſoient jadis
Pour leurs Beautez, les très-preux Amadis;
Tout ainſi qu'eux, ſûrs ſuppôts d'innocence,
Tout ainſi qu'eux, fiers vengeurs d'arrogance,
Ouvrons le Champ, à quiconque envieux
De nos hauts Faits, & ſurnoms glorieux,
Oſeroit onc par Epée, ou par Lance
Tenter le choc pour le lot de vaillance.

Après qu'un Hérault eut déclaré au Duc & aux Chevaliers Tenans, que des Etrangers armez de toutes Piéces, demandoient à être introduits dans le Champ, & qu'on l'eut permis, la porte leur en fut ouverte. Alors les Quadrilles des Seigneurs Bourguignons, les Chefs à leurs têtes, paſſerent devant le Duc de Bourgogne & toute ſa Cour, qu'ils ſaluerent de la Lance, la viſiere du Caſque hauſſée. Les quatre Quadrilles des Etrangers, moins nombreuſes que les autres, mais auſſi brillantes, & peut-être miſes d'un goût plus fin & plus recherché, firent la même cérémonie, à cette différence près, que leurs Chefs avoient la viſiere baiſſée. Chacun fut enſuite prendre ſon poſte.

Le Comte de Rethel eut à

combattre le Baron de Beaufremont ; le Sire de Couci, le Châtelain de Fajel ; le Grand Sénéchal des Barres, le Noble de Vienne ; & le Maréchal du Mez, le Preux de Vergi. On donna le ſignal. Auſſi-tôt les quatre Aſſaillans & les quatre Tenans, partirent au ſon des Trompettes & autres Inſtrumens de Guerre. Ils ſe chocquerent ſi rudement dans le milieu de la Lice, que les Lances volerent en éclats. Ils en prirent de nouvelles des mains de leurs Ecuïers ; mais elles eurent le même ſort. Dans l'inſtant que chaque Parti prenoit une demi volte pour mettre l'épée à la main & ſe charger de nouveau, le Hérault leur cria, de la part du Duc, de n'aller pas plus avant, & de venir recevoir ſes ordres. Ils obéïrent. Les Aſſaillans

lans parurent en ſa préſence, en relevant, avec une inclination reſpectüeuſe, la viſiere de leurs Caſques. Le Duc de Bourgogne leur donna des loüanges très-flateuſes, mais conçûës en termes bien ménagez, pour ne pas bleſſer la délicateſſe des Tenans, à peu près dignes des mêmes Eloges; après quoi Hugues, adreſſant à tous la parole, leur dit: Que les ſuites de ces Combats, où il n'entroit aucune animoſité, devenoient quelquefois trop fâcheuſes; que les Dames étoient encore effraïées du péril qu'ils avoient couru; qu'il falloit les raſſurer & les divertir par des Jeux moins dangereux & plus agréables. L'on commença donc les exercices du Carouſel. Si dans les Tournois les Seigneurs François n'avoient pas eu un avantage ſenſible ſur les Seigneurs

Bourguignons, dont la force & la fermeté avoient égalé la leur ; dans le Carouſel, les François parurent avoir plus d'adreſſe & de graces : ſur tout le Sire de Couci y brilla, & remporta le prix de la courſe de Bagues, du Javelot, & du jeu de Cannes.

A cette journée de ſpectacle, en ſucceda une de repos. Le Duc de Bourgogne ordonna enſuite que les Troupes ſortiroient du Camp tous les deux jours. C'étoit un coup d'œil digne de la curioſité des Etrangers, que de voir ces Compagnies d'Ordonnance, ſe percer, & ſe rallier, pour recharger de nouveau, tandis que les Archers faiſoient voler une quantité prodigieuſe de Traits. Enfin tous les exercices militaires, en uſage dans ces tems reculez, ſe firent avec autant d'adreſſe que d'expérience ; & les

Seigneurs François conçurent que des Troupes ſi bien exercées & d'une diſcipline ſi parfaite, étoient toutes diſpoſées à des combats plus ſérieux.

Le ſéjour du Comte de Rethel & du Sire de Couci à Dijon, avoit donné une haute idée de leur mérite; mais tout ce qui ſe paſſa dans le Camp y ajoûta infiniment. Les plaiſirs variez, conſacrez aux jours de repos, procuroient une aimable liberté; l'on partageoit ces intervalles, entre le ſoin de plaire au Duc, qui ne cherchoit lui-même qu'à plaire à tous; & entre l'attention de faire ſa cour aux Dames, pour leur paroître digne, au moins de leurs ſuffrages. Le Comte de Rethel & le Sire de Couci s'attiroient l'attention générale. Cette prééminence étoit le fruit de leurs converſations, tantôt avec

le Duc, tantôt avec les perſonnes les plus graves de ſa Cour. On ne ſçavoit en faveur de qui des deux, l'on devoit décider : la ſolidité de leur eſprit, l'étenduë de leurs lumieres, l'uſage moderé qu'ils en faiſoient, les rendoient égaux en mérite. Ils ne conſervoient pas cette même égalité chez les Dames. Raoul de Couci y étoit toûjours vif, léger, & galant ; Roger de Rethel étoit plus ſérieux & plus retenu. La joie animoit tous les diſcours de l'un ; un air réſervé, qui tenoit plus de la triſteſſe que de la timidité, rendoit ce que l'autre diſoit, moins brillant. Les Dames joüiſſoient de tout l'eſprit de Raoul, & ſe plaignoient de ne pas joüir de tout celui de Roger : dans le peu qu'il diſoit, elles ſentoient combien il en avoit, & elles étoient curieuſes de pé-

nétrer ce qui pouvoit l'empêcher d'en faire le même uſage que Raoul. Malgré cette difference, elles diſputoient avec chaleur qui des deux étoit ſuperieur à l'autre, mais ſans jamais pouvoir terminer le differend. L'amour propre, peut-être aſſez bien fondé, perſuade au beau ſexe qu'il lui appartient de juger du mérite des hommes, & de prévoir même les ſuccès que leur promettent les grandes qualitez qu'elles apperçoivent en eux. Cependant, malgré le privilege que les Dames s'arrogent en ce genre, elles n'oſoient prononcer entre Roger & Raoul : elles convenoient de bonne foi, que la ſimple ſympathie pouvoit déterminer pour l'un ou pour l'autre ; car ſi Roger avoit l'avantage d'être mieux fait que Raoul, ſi ſa phiſionomie avoit quelque choſe de plus ten-

dre, Raoul avoit l'eſprit plus brillant, & l'imagination plus vive, ſource de ſon goût pour la Poëſie. L'eſprit de galanterie, & l'amour délicat, le forcerent à faire des Vers, & il ſe trouva grand & excellent Poëte, ſans avoir jamais ſongé à le devenir. Il céda, avec d'autant moins de peine, à ce penchant, que dans ces tems reculez, les perſonnes de la plus haute qualité ſe faiſoient un mérite de bien faire des Vers, & pouvoient ſans rougir, ſe donner pour Auteurs en ce genre. Ce talent le rendoit agréable au Roi, à la Reine Adelaïde de Champagne, mere de Philippe, & à la jeune Reine Eliſabeth de Hainault. Roger & Raoul s'aimoient dès leur enfance; la plus tendre amitié leur avoit preſque fait oublier qu'ils étoient unis par le ſang. Eh! Comment ne ſe

ſeroient-ils pas aimez ? Que de rapports entre eux ! Mêmes inclinations, même ardeur de ſçavoir & de s'inſtruire, même droiture dans le cœur, même zele pour la gloire, même caractere de douceur ; douceur qui ne leur ôtoit rien de cette noble fierté, dont l'heureux mélange fait paroître certains hommes au-deſſus des autres. Parvenus à la fleur de leur âge, leur taille majeſtueuſe, leur beauté mâle, leur front ouvert & prévenant, inſpiroient en leur faveur les ſentimens d'une affection reſpectueuſe, dont les Grands ſont ſi jaloux, ſans ſonger à la mériter.

La nature ébauche les grands Hommes par les dons précieux dont elle les décore ; mais ils ont beſoin d'une éducation qui les perfectionne, & d'exemples propres à leur donner de l'émula-

tion ; les exemples domeſtiques ſont toûjours les plus puiſſans. Raoul & Roger eurent tous ces avantages. Une ſimple idée d'Enguerrand de Couci, pere de Raoul ; de Henri de Rethel, oncle de Roger, ſuffira pour convaincre de cette verité.

Enguerrand de Couci, ſurnommé le Grand, avoit été Favori de Loüis le Jeune : il en étoit digne par l'étenduë de ſon génie, par ſa prudence, par ſa profonde politique, par une fermeté d'ame héroïque, enfin par ſa probité. Ennemi de la flaterie, il oſoit montrer à ſon Roi, la verité ; quelque déſagréable qu'elle fût, il la préſentoit toute nuë, quand ſa vûë devoit produire un effet ou utile ou glorieux, comme il ſçavoit la cacher, lorſque ſon aſpect ne pouvoit cauſer que des deſirs impuiſſans, ou des regrets

grets ſuperflus. Ses vaſtes connoiſſances lui faiſoient prévoir les événemens les moins attendus & les plus reculez. Quelque cachées qu'en fuſſent les cauſes, elles n'échappoient point à ſa pénétration : ſa politique prévenoit quelques-uns de ces événemens, ſa ſageſſe portoit le remede convenable aux autres ; le ſuccès répondoit preſque toujours aux deſſeins d'un homme ſi éclairé & ſi judicieux. Enguerrand étoit fier, ambitieux, hazardant de tomber plutôt que de ne pas renverſer tout ce qui le choquoit. Jaloux de la confiance de ſon Roi, qu'il méritoit, & que peu de perſonnes méritoient autant que lui, on le regardoit comme le fléau de ceux qui, dans le gouvernement des affaires, étoient plus attentifs à leurs intérêts qu'à ceux de l'Etat : enfin il étoit

assez grand, pour préferer la disgrace à la faveur; s'il eût fallu l'acheter aux dépens de la gloire de son Roi. Il avoit pour principe qu'un Ministre en répond à l'Univers; que comme il la partage avec son Souverain, il doit rougir comme lui, quand quelque chose la blesse. Il accordoit rarement son amitié; le seul homme de la Cour qui l'avoit entierement acquise, étoit Henri de Rethel, oncle de Roger. Ceux qui ne connoissoient pas parfaitement ces deux hommes illustres, devoient être étonnez d'une union si intime.

La vertu d'Enguerrand le faisoit craindre & admirer; celle de Henri le faisoit chérir & respecter. Henri étoit doux & bienfaisant, lent à blâmer, prompt à loüer, égal dans le commerce de ses amis, brave sans ostentation,

experimenté dans l'art de la Guerre, tranquile dans les revers, modeſte au ſein de la Victoire, toujours, par cet heureux caractere, en état de profiter ou de réparer : il étoit à la Cour comme dans ſon domeſtique, ſimple & d'un abord facile ; il voyoit, ſans nul chagrin, les ambitieux, ardens à ſe pouſſer, à demander, & à obtenir : il falloit que les graces vinſſent au-devant de lui ; & quand il en recevoit, il les regardoit plutôt comme un effet de la bonté de ſon Souverain, que comme la récompenſe de ſes ſervices. Rien ne pouvoit ni l'humilier, ni lui donner de vanité. Jamais il ne fut ſoupçonné d'un orgueil rafiné, & caché ſous des manieres ſi ſimples : les hommes, dans une longue vie, paſſée à la Cour, ſe démaſquent dans quelques occaſions ; la ré-

putation de Henri, ni l'idée qu'on avoit d'un caractere ſi rare, ne ſouffrirent jamais la moindre altération. Voilà les Gouverneurs que le ſang & une tendreſſe paternelle donnerent à Roger & à Raoul. Ce ſont ces exemples domeſtiques & journaliers qui mirent en valeur leur heureux naturel; c'étoit cet heureux naturel qui leur faiſoit recevoir avec modeſtie, les marques que le Duc de Bourgogne, & toute ſa Cour, leur donnoient d'une eſtime ſinguliere. Les grandes qualitez de l'un & de l'autre avoient frappé ce Prince, & avoient réüni en leur faveur tous les ſuffrages. Les femmes les trouvoient aimables, & les hommes les trouvoient vertueux. Sur tout le Duc de Bourgogne admiroit avec quelle rapidité Roger avoit marché ſur les tra-

ces de ſon oncle, ce qui l'avoit rendu digne neveu de Henri, & digne fils de Thibault, que l'on aura occaſion de connoître dans la ſuite.

Si Roger de Rethel & Raoul de Couci, avoient prévenu en leur faveur le Duc de Bourgogne; le Maréchal du Mez & le Comte des Barres lui parurent dignes de l'accuëil qu'ils en reçûrent. Il n'attribua point leur voïage à la ſimple curioſité; il penſa qu'ils étoient tous deux chargez, de la part de Philippe, d'examiner ſi ſes forces étoient capables de réſiſter aux entrepriſes de la France. Comme elles pouvoient le défendre & le maintenir dans ſes Etats, il vit ſans chagrin arriver le Maréchal du Mez & le Comte des Barres. La valeur du dernier, déja connuë par plus d'une action d'éclat, &

l'amitié particuliere dont Philippe honoroit le premier, lui avoient fait naître le desir de connoître personnellement ces deux grands Sujets. Il vouloit juger par lui-même, si l'un, avoit autant de capacité pour la Guerre, que de valeur; & si l'autre, méritoit d'être le Favori de son Roi. Il vouloit juger du discernement de Philippe, par le caractere du Maréchal; il vouloit enfin démêler celui de Philippe, par les défauts ou par les vertus d'un homme, dont la faveur étoit au plus haut dégré. L'estime que lui inspira Alberic du Mez, confirma ce Prince dans l'opinion qu'il avoit d'un jeune Monarque, dont toute l'Europe admiroit la prudence, la sagesse & l'attention à connoître comme à remplir ses devoirs. Il sentit chez Guillaume des Barres ces heu-

reux talens qui font les grands Capitaines, & qui, dans la ſuite, le rendirent digne d'être appellé *l'Achile de ſon tems.*

Le Duc de Bourgogne ſe connoiſſoit bien en vrai mérite : il faiſoit cas d'une illuſtre naiſſance ; elle met, diſoit-il, la vertu dans ſon plus beau jour ; mais par malheur, ajoutoit-il, une grande élévation ne ſert qu'à mieux expoſer les vices, & qu'à rendre plus mépriſable celui qui auroit à rougir de ne tirer ſa grandeur que de celle de ſes Ancêtres. Si la politeſſe de ce Prince, ſa magnificence, la beauté de ſes Troupes, & l'exactitude du ſervice Militaire faiſoient voir en lui un Souverain digne de l'être, il trouvoit tous les Seigneurs François dignes d'être les Sujets de Philippe, & Philippe, heureux de regner ſur de

tels Sujets. Ces réflexions faiſoient ſouvent la matiere de ſes entretiens avec cette Nobleſſe diſtinguée, qui embelliſſoit ſa Cour; mais c'étoit ſur tout avec le Comte de Rethel, qu'il aimoit à s'entretenir librement ſur le compte de chaque Seigneur. Sa confiance pour lui, égaloit preſque l'eſtime dont il étoit prévenu en ſa faveur.

La naiſſance, la jeuneſſe, l'eſprit, & la fortune, tout devoit rendre content Roger de Rethel : avec tous ces avantages, on remarquoit, malgré ſa vigilance ſur lui-même, un fonds de triſteſſe où il retomboit à chaque moment. Les vrais connoiſſeurs ne ſe méprennent point à ces ſimptômes; ils jugent que la Fortune ou l'Amour nous laiſſent ſoupirer après un bien dont ils nous

refuſent la poſſeſſion. Les efforts que faiſoit Roger pour diſſimuler ſon état intérieur, ſervirent encore à réveiller, à ſon égard, l'amitié du Duc de Bourgogne ; ce Prince eût voulu ſçavoir la cauſe d'une mélancolie, en apparence ſi déplacée ; mais il crut ſe devoir à lui-même la diſcretion de ne point embarraſſer le Comte de Rethel, par une curioſité qu'il ne voudroit ou ne pourroit peut-être pas ſatisfaire. Il s'adreſſa au Sire de Couci, qui ne fit aucun miſtére d'avoüer l'inquiétude que lui cauſoit la triſte ſituation de ſon ami, en ajoutant qu'il en ignoroit la cauſe. Cette converſation détermina Raoul à éxiger de Roger, au nom même de leur amitié, de lui ouvrir ſon cœur.

Qui peut cauſer en vous le changement qui me ſurprend,

lui dit un jour ce tendre ami ? Je vous vois avec étonnement chercher la ſolitude, au milieu des plaiſirs, qui ne peuvent vous diſtraire un moment. Etes-vous venu ici les chercher, pour les fuir ? Pourquoi ne vous montrez-vous que lorſque la bienſéance vous force à faire votre cour au Duc de Bourgogne ? Tout le monde vous recherche, & vous fuïez tout le monde : je ſens même l'amour propre des jolies femmes de cette Cour, bleſſé d'une froideur, qu'elles appelleront bien-tôt, impoliteſſe. Enfin je ne vous reconnois plus depuis mon retour d'Ecoſſe. Parlez, mon cher Roger ; ne refuſez pas à mon amitié une ouverture de cœur qui vous eſt peut-être néceſſaire. Vous le voulez, mon cher Raoul, répondit Roger ; il faut vous ſatis-

faire, & vous allez convenir que ma triſteſſe n'eſt que trop bien fondée. Vous me pardonnerez le miſtére que je vous ai fait juſqu'à ce jour, de ma cruelle ſituation, quand vous ſçaurez les raiſons du ſilence auquel je m'étois condamné, malgré l'envie & le beſoin que j'avois de dépoſer mes chagrins dans le ſein d'un Ami tendre & éclairé; mais, mon cher Raoul, le tumulte d'un Camp n'eſt pas propre à un tel récit; il demande de la tranquilité. Eloignons-nous. Alors le Comte de Rethel & le Sire de Couci monterent à cheval pour gagner un petit Bois, à une demie lieuë du Camp: ils s'y enfoncerent; & quand ils furent dans un endroit où ils crurent qu'ils ne ſeroient point interrompus, Roger commença ainſi:

La Paix avec le Comte de

Flandres ſuivit de près la mort de mon oncle. A peine le Roi fut-il de retour à Paris, que mon pere me rappella auprès de lui : mais je ne vous ai jamais dit les raiſons qu'il en avoit. Le plaiſir que je devois ſentir de voir un pere, dont à peine je conſervois l'idée des traits, fut preſque étouffé par le chagrin que j'eus de m'éloigner de la Cour. J'obéis cependant, ſans montrer la moindre répugnance : mon reſpect pour celui à qui je devois le jour m'en auroit fait un crime. J'arrive à Rethel ; j'eus la ſatisfaction ſecrete, malgré la retenuë de mon pere, de m'appercevoir que je lui laiſſois peu de choſes à deſirer ; mais un jugement dicté par la nature, & l'amour paternel, ſi aiſé à ſéduire par les apparences, n'étoient pas capables de m'aveugler aſſez, pour être

auſſi content de moi-même que mon pere le paroiſſoit. Il avoit ſouvent de longues converſations avec moi ; la Cour en étoit le ſujet. Quelles qualitez, mon fils, me diſoit-il un jour, croïez-vous les plus propres pour réuſſir à la Cour ? J'y vois, lui répondis-je, des gens, d'un caractere bien oppoſé, arriver au but que leur ambition leur a marqué. Mais, reprit mon pere, quel eſt celui que vous voudriez avoir ? Celui d'Enguerrand de Couci, lui dis-je ſans balancer. Eh bien ! me repartit-il, prenez-le pour modéle, il eſt bon. Cependant, ajouta-t-il, faites-moi connoître les Courtiſans, peignez-les moi chacun en particulier, & tels que vous les croïez. Je lui dis ce que je penſois des différens caracteres des uns & des autres. Je blâmois celui qui immoloit à la

faveur, une droiture, qui n'eſt pas toujours un écueil, quand un grand génie la ſoutient : j'en donnois pour exemple, Robert Clément du Mez, le reſpectable Abbé Suger, & Enguerrand de Couci. Mon pere paroiſſoit ſatisfait ; mes idées ſe trouvoient ſouvent conformes aux ſiennes. Vous ſçavez que depuis bien des années, il s'eſt banni volontairement d'un ſéjour qui lui convenoit peu. La petiteſſe des plus grands Seigneurs auprès de leur Souverain, l'avoit choqué : ſon amour propre s'en étoit révolté, & lui avoit fait prendre le parti de la retraite ; mais il connoiſſoit à merveille ce païs de politique, de ruſes, d'élévation & de renverſement de fortune, où celui qui croit en connoître le mieux les détours, doit toujours craindre de s'égarer. Le commerce

qu'il avoit entretenu avec mon oncle, qui m'avoit preſque arraché de ſes bras pour ſe charger du ſoin de mon éducation, & pour me mener à la Cour, le mettoit en état de juger ſi j'avois pris des idées juſtes de la ſituation où elle étoit alors. Et de votre Roi, me dit-il un jour, qu'en penſez-vous ? Je lui dis tout ce que vous ſçavez comme moi, mon cher Raoul ; je lui vantai cet heureux naturel qui a ſçû l'affranchir de l'ivreſſe trop dangereuſe de la jeuneſſe, pour le faire homme dès ſon adoleſcence : j'ajoutai qu'il étoit ſage, prudent, modéré dans ſes plaiſirs ; diſcret, toujours maître de lui ; humain, affable ſans rien perdre de cette dignité majeſtueuſe qui le fait aimer & reſpecter en même-tems ; qu'enfin je l'admirois en tout, & qu'ajant

quelques années plus que ce Prince, j'avois ſouvent rougi d'être ſi imparfait, aïant toujours eu devant les yeux un ſi parfait modéle.

Dans toutes ces converſations, & même dans les actions les plus indifférentes, je voïois mon pere m'étudier & m'examiner. Le caractére de droiture & de vérité qu'il me trouvoit, le charmoit : il avoit craint que ces qualitez ſi eſſentielles n'euſſent été les victimes des premieres impreſſions que j'avois priſes à la Cour. Séduit en ma faveur, par la tendreſſe qu'il a pour moi, il me dit un jour : Mon fils, que vous me donnez de ſatisfaction ! Je vous trouve auſſi honnête-homme, que ſi vous aviez été élevé dans mon ſein. Mon frere n'a point trahi ma confiance, ni démenti la haute opinion

opinion que j'ai toujours euë de ſon eſprit & de ſa vertu ; l'air de la Cour n'a point empoiſonné votre ame. Mon fils, ajouta-t-il, n'en ſoïez pas plus préſomptueux ; ne montrez jamais ni mépris pour ceux qui vous ſeront inférieurs, ou en naiſſance, ou en mérite ; ni orgüeil, de ce que la nature a bien voulu vous favoriſer : que les hommes ſoient forcez, par vos actions, de convenir que vous avez de la vertu ; mais ſoïez toujours modeſte ; ne vous applaudiſſez jamais de ce que vous ferez de bien, qu'en déſirant de faire mieux ; encore faut-il que ce mouvement ſoit intérieur. Ces mêmes hommes, qui ne ſçauroient vous refuſer leurs ſuffrages, quand vous ne paroîtrez pas les mendier, ſe révolteroient, ſi vous étiez capable d'oſtentation ; ils

la regarderoient comme un reproche de ne pas valoir autant que vous ; & de l'objet de leur eſtime, vous deviendriez celui de leur haine.

Peut-être, mon cher Raoul, vous ennuié-je en vous rapportant toutes ces converſations ; mais le plaiſir qu'elles m'ont fait dans le tems, & celui qu'elles me font encore, en me les rappellant, ne me permettent pas de les ſupprimer. J'en ſerois bien fâché, dit Raoul ; de pareils diſcours renferment trop de ſageſſe, & des leçons trop utiles pour ne pas être charmé de les entendre. O ! le digne pere, mon cher Roger ; quel aimable caractère ! La vertu eſt une ; mais il eſt des hommes vertueux qui n'inſpirent pour elle qu'une ſorte de reſpect, ſans faire ſentir aux autres un reproche intérieur, ſi

capable de les corriger de leurs vices. Il en eſt d'autres, qui la rendent ſi aimable, & qui la font paroître d'un uſage ſi facile, qu'ils la font aimer ; alors elle devient ſi puiſſante, qu'il faut néceſſairement qu'elle excite ou l'émulation, ou le reproche honteux de reſter vicieux. Mais ce que je dis, ne vaut pas ce que vous avez à m'apprendre. Reprenez donc, mon cher Roger, & ſoïez sûr que je vous écouterai avec autant de plaiſir, que d'attention. Roger reprit ainſi :

Pendant quelques jours, mon pere, plein du même eſprit de curioſité, & pour m'approfondir encore, faiſoit rouler nos converſations ſur toute ſorte de matieres, & ſouvent, ſur les différens événemens arrivez depuis que Philippe étoit monté

ſur le Trône. Sur tout, il voulut que je l'inſtruiſiſſe du caractére, des manœuvres, de la diſgrace & de la retraite du Comte de Flandres, & que je lui fiſſe le détail de la Guerre que ce Prince audacieux avoit oſé faire au Roi. Je veux auſſi, dit Raoul, en interrompant Roger, que vous aïez pour moi la même complaiſance : vous ſçavez que j'étois en Ecoſſe (*a*) à la mort de Loüis le Jeune ; les trois années que j'y ai reſté, m'ont laiſſé ignorer tout ce qui s'eſt paſſé ; & perſonne encore, depuis mon retour, ne m'en a fidélement inſtruit : je vous en demande donc, en peu de mots, un récit exact. Je ſçai la part que vous

(*a*) Enguerrand, pere de Raoul, avoit épouſé une fille du Roi d'Ecoſſe. La Maiſon de Couci avoit des alliances avec la France, la Savoïe & la Lorraine.

avez euë à la Guerre du Comte de Flandres, & votre gloire m'intéreſſe encore plus que votre amour : car je me doute, mon cher Roger, que vous aimez. Songez-vous, mon cher Raoul, repartit Roger, que vous me demandez des choſes, qui, aujourd'hui indifférentes pour vous, m'empêcheront de vous inſtruire de celles qui me regardent, que vous ignorez, & qui m'occupent ſans ceſſe ? Ce ſera, tout au plus, un moment de perdu pour vous, répondit Raoul ; vous pouvez me le ſacrifier, nous avons le tems, vous de m'apprendre tout ce que j'ignore, moi de vous écouter. De plus, je ſçaurai par vous-même ce que vous fites dans cette Guerre, & ſur tout les triſtes circonſtances de la mort de votre oncle : c'eſt un détail que

vous me devez. Il faut donc m'en acquiter, repliqua Roger, je ne ſçaurois refuſer à votre amitié, ce qu'elle peut deſirer de moi.

Vous ſçavez que Philippe n'avoit encore que quinze ans, quand il monta ſur le Trône, où Loüis le Jeune, ſentant approcher ſa fin, voulut le voir placé. Philippe Comte de F[illegible] dres, à la faveur [illegible] d'Eliſabeth de Ha[illegible] avec le jeune [illegible] d'une autorité [illegible] trop peu de [illegible] gard de la [illegible] Champa[illegible] narque [illegible] le c[illegible] de[illegible]

de l'exil qu'elle s'étoit imposé elle-même, (*a*) le Comte bleſſa les ſiens. La triſte expérience qu'elle avoit fait de l'inutilité d'une haine déclarée, lui donna la force de diſſimuler ſon reſſentiment : mais le deſſein de perdre le Comte de Flandres, n'en étoit que plus déterminé. Le Comte préſomptueux, ſe perſuada bientôt que ſa faveur, & les revers d'Adélaïde avoient éteint chez elle le deſir ambitieux de gouverner le Roïaume avec ſes freres. Philippe de Flandres connoiſſoit mal Adélaïde, ou plutôt, il connoiſſoit mal le cœur humain. Son imbécile ſécurité donna le tems & les moïens à la Reine, aidée par le Seigneur du Mez Gouverneur du Roi, de tirer ſi adroitement le rideau

(*a*) Elle s'étoit retirée en Champagne, auprès de ſes freres.

qui cachoit à ce Prince les défauts & les vûës du Comte de Flandres, que Philippe étonné, crut voir de lui-même le caractere du Comte, tel qu'il étoit. L'intervale du moment où le Roi entra en défiance, à celui de la disgrace du Comte, fut court. Adélaïde triompha : le Seigneur Robert du Mez fut fait Maréchal de France ; (a) l'estime & l'amitié que le Roi avoit conçûës pour lui, déterminerent son choix en sa faveur, pour en faire le dépositaire de son autorité, en lui accordant toute sa confiance. Si ce choix faisoit honneur au Maréchal du Mez, il faisoit aussi connoître quel étoit déja le juste discernement de notre jeune Monarque.

Le Comte de Flandres se re-

(a) Dignité alors d'autant plus éclatante, qu'elle étoit unique.

tira

tira dans ſes Etats, où Souverain abſolu, il ſe trouva moins grand qu'il ne l'étoit à la Cour de France. Inquiet & remuant, de plus, injuſte & ambitieux, il oſa prendre les armes. Il paſſa la Somme, & vint inveſtir Corbie des deux côtez de la Riviere. (a) L'air d'aſſurance du Comte de Flandres, fit croire qu'il vouloit en faire le ſiége. Le Roi, qui ne croïoit pas devoir faire l'honneur à ce Téméraire, de marcher contre lui en perſonne, chargea mon Oncle du commandement de quelques Troupes, pour s'oppoſer à l'entrepriſe du Comte, avec ordre de jetter, s'il ſe pouvoit, du ſecours dans Corbie. Après avoir donné ſes ordres à mon Oncle, le Roi ſe tourna vers moi, & me dit, avec un ſouris, qu'il me défioit de faire

(a) En 1181.

entrer des Troupes dans cette Place. Je ne puis répondre à Votre Majeſté, répliquai-je, que de mon zéle; mais il me fera tout entreprendre. Le fils du Maréchal, préſent à ce défi obligeant, dit au Roi, que pouvant jetter du ſecours dans Corbie par deux côtez, il oſoit conjurer Sa Majeſté de lui permettre de tenter la fortune de l'un de ces côtez, tandis que je la tenterois de l'autre. Le Roi, qui lut dans les yeux du Maréchal, le plaiſir que lui faiſoit la propoſition courageuſe de ſon fils, lui acccorda ce qu'il ſouhaitoit.

Henri marcha pour ſe rendre à la tête des Troupes : Alberic & moi nous l'accompagnâmes. Si Alberic liſoit dans mes yeux un déſir ardent de ſoutenir le peu de gloire que j'avois acquiſe ſous les ordres de mon Oncle, je liſois

dans les ſiens la noble ardeur qu'il avoit, de ſe faire un grand nom par les Armes. Mon Oncle ſe campa à la vûë du Comte de Flandres, dans une diſpoſition avantageuſe pour l'incommoder, & pour faciliter le deſſein qu'il avoit de jetter des Troupes dans Corbie.

Dès la même nuit, je ſortis ſeul du Camp avec deux Guides; j'allai reconnoître la place, l'endroit le plus favorable pour exécuter mon projet, les chemins détournez qu'il falloit prendre pour dérober ma marche. Aïant murement examiné les deux côtez par où l'on pouvoit entrer dans Corbie, j'oſai preſque me flatter du ſuccés de mon entrepriſe. Content, plein d'eſpérance, & le jour étant déja avancé, je rentrai dans le Camp, ſans que perſonne ſe fût apperçû de ma ſortie.

Le lendemain, à l'entrée de la nuit, Henri donna des Troupes à Alberic ; il m'en donna auſſi le même nombre. Je laiſſai Alberic le maître de choiſir de quel côté il vouloit marcher. Ce choix fait, nous partîmes ; mais Alberic eut le malheur d'être découvert : on le coupa ; il fut chargé par des Troupes ſi ſupérieures aux ſiennes, que malgré toute ſa valeur & ſon opiniâtreté, il fut forcé de ſe retirer, après avoir vû périr la moitié de ſon Détachement. Mon Oncle craignoit un pareil ſort pour moi ; il envoïa quelques Coureurs pour s'en inſtruire : ces Coureurs lui rapporterent que j'étois entré dans la Place. Sa joie fut auſſi ſenſible, que le dépit d'Alberic fut vif. Dès ce moment, il me regarda comme un Rival, capable de le devancer dans la carriere commune qui nous étoit ouverte,

L'heureux ſuccès de mon entrepriſe, fit lever le ſiége au Comte de Flandres ; mais renforcé par de nouvelles Troupes, il tourna ſes pas vers Senlis. Alors le Roi, apprenant que l'armée du Comte étoit aſſez forte pour faire face à la ſienne, & même pour former & exécuter de grands projets, ne balança plus : les occaſions d'exercer ſon courage lui étoient trop précieuſes, pour manquer de ſe mettre en Campagne. Mon Oncle le joignit près de Senlis, où j'eus la ſatisfaction de recevoir de Sa Majeſté, de nouvelles marques d'eſtime.

Le Comte de Flandres fuïoit toujours devant le Roi, qui le cherchoit pour le combattre : il faiſoit cependant le brave ; il commençoit un ſiége, puis le levoit ; il faiſoit mine d'avancer à nous, puis il nous fuïoit. Cette

conduite, qui n'avoit rien du grand Capitaine; ces démarches toujours incertaines, où l'on ne voïoit aucun projet formé, inſpirerent au Roi beaucoup de mépris pour le Comte de Flandres, & l'irriterent contre lui. Il alla droit à Amiens; mais pour aſſiéger cette Ville, il falloit ſe rendre maître du Château de Boves, qui étoit très-fort. Le Roi s'y arrêta, & y mit le ſiége.

Pendant ce ſiége, j'éprouvai que la Fortune m'étoit auſſi favorable, qu'elle m'eſt aujourd'hui contraire. J'eus le bonheur, plus d'une fois, de faire des choſes qui furent loüées de Philippe, & qui charmerent mon Oncle; mais j'achetai cher l'action qui me valut le plus de gloire. Les Ennemis aïant fait une ſortie, attaquerent le Quartier de Henri: ce Général les repouſſa, & peut-

être ſeroit-il entré pêle-mêle avec eux dans la Place, lorſqu'il fut frappé mortellement d'un coup qui le renverſa. Ce funeſte accident cauſa un ébranlement conſidérable aux Troupes qu'il commandoit : je courus à ſon ſecours. Quel ſpectacle pour moi ! Ah ! mon cher Raoul ! Que ma tendreſſe pour un Oncle ſi reſpectable, & à qui je dois le peu que je vaux, me rend ſenſible le ſouvenir de ce malheur ! Roger, me dit ce Héros, je meurs ; mais j'ai vécu tout le tems que je vous étois néceſſaire : votre vertu affermie, & votre courage ſoutenu de quelque expérience, n'ont plus beſoin de moi. Approchez, que je vous embraſſe : Adieu, mon cher Roger, me dit-il tendrement, en me ſerrant dans ſes bras ; conſervez toujours mon ſouvenir, & allez vanger ma

mort : allez faire voir au Roi, & à ſes Ennemis, que l'Oncle revit dans le Neveu. Oüi ! m'écriai-je en verſant un torrent de larmes, je vais vanger votre mort, en homme deſeſperé d'une perte auſſi irréparable. Henri n'entendit point ces dernieres paroles, que la plus ſenſible douleur m'arrachoit : il n'étoit plus. Sa mort avoit abattu le courage des Soldats, dont il étoit adoré ; & relevé celui des Ennemis : ils avoient déja l'avantage, quand je me mis à la tête des Troupes. La perte que je venois de faire me jetta dans des tranſports de fureur, que la Fortune ſeconda ; & les Soldats pleins de l'ardeur de vanger la mort d'un Chef, qu'ils regardoient comme leur pere, contraignirent le Seigneur de Boves, qui combattoit à la tête des ſiens, à rentrer en déſordre

dans le Château, après avoir vû périr la moitié de ſes gens.

Le Comte de Flandres, voïant le Château de Boves prêt à ſe rendre, implora la clémence du Roi. Sa Majeſté contente du repentir d'un Prince vain & humilié, lui accorda la paix, & reprit le chemin de Paris. Peu de tems après ſon retour, il eut la douleur de perdre le Maréchal du Mez, grand homme, digne de toute la confiance du Roi, qui le regardoit comme un pere. Le bon cœur de Philippe, & une ſage défiance de lui-même, lui firent ſentir vivement cette perte; mais il trouva bien-tôt en lui ſeul, par ſa prudence & ſa ſageſſe, par ſa politique & ſon application aux affaires, les reſſources propres à réparer la perte d'un grand Miniſtre. Pour conſoler Alberic de la mort d'un pere, dont la gloire

rejailliſſoit ſur le fils, Philippe lui témoigna une amitié ſi diſtinguée, qu'elle le fit bien-tôt regarder comme un Favori ; & malgré ſa jeuneſſe, il hérita de la confiance d'un Maître, qui ne l'accorde qu'à ce qu'il croit, & à ce qui eſt infiniment eſtimable.

Le Comte des Barres, que la France regarde, avec raiſon, comme un Héros naiſſant, qui lui promet un jour un grand homme, ſe lia d'une tendre amitié avec Alberic, & devint après lui l'homme de la Cour, qui paroiſſoit le plus agréable au Roi. Vous ſçavez que par leur caractere, & par leurs grandes qualitez, ils ſe conſervent, & juſtifient l'eſtime dont Philippe les honore. C'eſt à cette eſtime qu'Alberic doit, depuis la mort de ſon Oncle, la nouvelle dignité de Maréchal de

France ; & des Barres, celle de Grand Sénéchal.

La juſte ambition du Roi, pour réprimer l'orgueil & la tirannie des Souverains qui relevent de ſa Couronne, s'eſt déja fait ſentir au Duc de Bourgogne ; & ce Camp magnifique, n'eſt qu'un effet de la prévoïance de ce Duc, qui veut faire connoître à Philippe quelles ſont ſes forces, parce qu'il craint les ſiennes.

Roger finit ſon récit en cet endroit. Raoul lui voïant garder le ſilence, lui dit : A préſent que vous avez ſatisfait ma curioſité, par un détail d'autant plus intereſſant pour moi, que vous en êtiez l'objet, & que je voulois ſçavoir, de votre bouche même, les circonſtances de la mort de Henri ; apprenez-moi ce qui vous regarde.

Un jour que je me promenois

avec mon pere, reprit Roger, il me dit en m'embraſſant : Mon fils, ne me refuſez pas ce que je vais vous demander. Oubliez que je ſuis votre pere, je crains ce titre auprès de vous ; il pourroit me coûter trop cher, en ſupprimant, de votre part, une confiance que j'exige comme votre plus tendre ami. N'aïez rien de caché pour moi ; vous trouverez, dans l'amitié que j'ai pour vous, cette douceur qui en fait le charme. Je ſuis aſſez heureux pour croire votre cœur exempt de vices ; mais vous êtes dans l'âge où il eſt difficile qu'il le ſoit de toute foibleſſe : je ne les appréhende point ; vous avez de la raiſon, ainſi ne craignez pas de me les avoüer. Aïons l'un pour l'autre, une entiere ouverture de cœur ; je vous communiquerai tous mes deſſeins, j'entrerai dans toutes

les raiſons que vous y oppoſerez, & ne les combattrai point en pere qui veut être obéi. Je ne veux, mon fils, vous contraindre ſur rien ; je ne ſuis occupé que de votre bonheur ; ſi votre cœur eſt prévenu en faveur de quelque perſonne de la Cour, faites-m'en, ſans feinte, la confidence. Je ne dois pas me faire un mérite auprès de vous, répondis-je, de la docilité que vous me trouverez à faire tout ce que vous pourrez déſirer. L'ardeur de plaire au Roi, l'ambition de mériter ſon eſtime, & le déſir d'acquérir de la gloire, en profitant des leçons & des exemples de mon Oncle, ont juſqu'à ce moment rempli mon cœur ; l'amour ne s'en eſt point encore rendu le maître ; j'ignore l'effet de ces impreſſions vives, qui, en troublant la raiſon, s'effacent ſi difficile-

ment. Il peut m'avoir favorisé de quelques-uns de ses plaisirs ; mais il a bien voulu m'épargner la peine de porter des chaînes trop pesantes : heureux ! s'il me traite toujours de même. Je suis charmé, me répliqua mon pere, de vous trouver libre de tout engagement : depuis long-tems je ménage pour vous un grand mariage dans cette Province. Il ajouta, qu'étant unique héritier de ses biens & de son nom, je ne pouvois trop tôt lui donner la douce satisfaction de se voir renaître dans mes enfans. J'entrai dans toutes ses raisons, & je l'assurai qu'il étoit le maître de ma destinée.

A quelques jours de-là, mon pere me dit qu'il convenoit que je visitasse les personnes distinguées de la Province. Vous n'aurez pas de peine, poursuivit-il,

à deviner, dans toutes ces Familles, la Beauté que je vous deſtine : votre cœur vous en avertira, & votre ſurpriſe m'inſtruira de vos ſentimens. Quoique la propoſition de mon pere ne fût pas fort de mon goût, je parus y déférer ſans répugnance.

Nous voilà en chemin : je vous épargnerai, mon cher Raoul, le détail de ces viſites. Je vis de vieux Seigneurs, hériſſez de leur nobleſſe, de leur probité, & de leurs Fortereſſes, où ils ſe croïoient de petits Souverains : je vis des meres fieres de la beauté de leurs filles, ſans être humiliées de la perte de la leur : je vis des filles belles ſans agrémens, dont les figures & l'eſprit manquoient de graces. Mon pere, à qui je diſois librement ce que je penſois, m'écoutoit, rioit, & alloit toujours en avant. Nous arrivâmes enfin

chez le Seigneur de Roſoi : j'y trouvai l'oppoſé de tout ce que j'avois vû. Je vis un vieux Seigneur, qui laiſſoit aux autres le ſoin de ſe ſouvenir de ce qu'il étoit ; qui avoit cette politeſſe & cette fine galanterie, dont la Cour eſt l'unique école ; qui avoit l'eſprit vif & moderé. Je vis une mere qui, ſans être humiliée de la beauté ſurprenante de ſa fille, étoit fiere de la ſienne. Madame de Roſoi n'avoit pas encore trente-deux ans, & elle n'en paroiſſoit pas vingt-cinq : ſa beauté, & les graces qui accompagnoient toute ſa perſonne, ne laiſſoient rien à déſirer en elle. Si ſa fille, alors dans ſa ſeiziéme année, n'eût pas été à ſes côtez, au moment que je la ſaluai, elle m'eût paru ce que j'avois jamais vû de plus beau. Mes regards étonnez, ſe partagerent d'abord entre la mere

mere & la fille, & ſe fixerent ſur Alix de Roſoi : l'admiration fut le premier hommage que je lui rendis. Mon pere m'examinoit, & jugeoit mieux que moi, de ce qui ſe paſſoit dans mon cœur. Mes yeux attachez ſur Mademoiſelle de Roſoi ; mon embarras à chercher les termes les plus propres & les plus reſpectueux, pour lui marquer que l'admiration n'étoit pas le ſeul ſentiment qui s'emparoit de mon ame, ne lui laiſſerent aucun doute. Il vit, avec un plaiſir extrême, les charmes de Mademoiſelle de Roſoi, triompher de ma liberté. Pour moi, un peu revenu de ma premiere ſurpriſe, je ne pouvois comprendre qu'une fille élevée dans une Province, quelque ſoin qu'on eût pris de ſon éducation, fût ſi parfaite. J'étois étonné de la trouver ſi ſemblable à ce pe-

tit nombre de perſonnes, qui aïant, dès leur enfance, reſpiré l'air de la Cour, y ont acquis cette liberté noble, modeſte & impoſante, qui ſe répand dans leurs diſcours, dans leurs geſtes, & même dans les actions les plus indifférentes. Lorſque je fus ſeul avec mon pere, je lui fis part de mes réflexions : voici ce qu'il m'apprit.

Je ſuis charmé, mon fils, de m'appercevoir combien vous êtes content du Seigneur de Roſoi, de ſa femme & de ſa fille : ſi vous aviez quelques années de plus, vous auriez vû le digne Roſoi à la Cour, aimé & eſtimé de Loüis le jeune. A ſoixante ans, il devint éperdument amoureux de Mademoiſelle de Melun, la plus belle perſonne de ce tems : ſon eſprit égaloit ſa beauté : ſes manieres étoient douces & inſinuan-

tes, telles que vous les voïez aujourd'hui ; mais ce qui ſurprenoit encore davantage dans cette jeune perſonne, c'eſt que dès ſon enfance, malgré la vivacité de ſon imagination, on ne pouvoit déja plus la pénétrer, dès qu'elle croïoit avoir une raiſon de diſſimuler. Elle avoit de qui tenir, de qui prendre des leçons, & des exemples de fineſſe & de politique : elle étoit élevée par une mere, dont le génie perçant ne ſe montroit qu'au beſoin. La Vicomteſſe de Melun étoit très-jeune, quand elle perdit ſon mari : fiere de ſon nom, elle n'aſpira jamais à en changer. Elle étoit aimable, vertueuſe, & uniquement occupée à préparer à ſon fils, le chemin qui pouvoit le mener juſqu'où ſon ambition vouloit l'élever. Elle n'avoit ſouffert d'Adorateurs, que ceux qui, à

portée de l'inſtruire des menées les plus ſecretes de la Cour, pouvoient ſervir ſes deſſeins ambitieux : ainſi, tandis qu'ils ne ſongeoient qu'à lui plaire, ils contribuoient à mettre ſa faveur & ſon crédit au plus haut degré. Quoique Mademoiſelle de Melun n'eût alors que quatorze ans, la diſproportion de ſon âge avec celui de Roſoi, ne le fit point trembler : il fut aſſez paſſionné pour la demander, & aſſez heureux pour l'obtenir. Roſoi amoureux, n'avoit vû aucun danger pour ſon repos, en devenant poſſeſſeur des charmes de Mlle de Melun : dès qu'il le fut, la raiſon ne tarda pas à lui faire entrevoir bien des périls. Il craignit les chagrins que lui donneroit peut-être à la Cour, la beauté de ſa femme, & l'uſage qu'elle y pourroit faire, contre lui, de l'adreſſe & de la

ſoupleſſe de ſon eſprit. Pour s'épargner une inquiétude, ſouvent dangereuſe & toujours inutile, il prit, en homme ſage, le parti de ſe retirer dans ſes Terres, où la conduite de Madame de Roſoi a ſçû mériter, pour jamais, toute la confiance d'un mari déja plein d'eſtime & de tendreſſe, & lui a attiré tous les reſpects de la Province.

Une ſi longue abſence de la Cour, n'a rien fait perdre à cette illuſtre femme, ni de ſes manieres, ni de ſa beauté, & le bon Roſoi a conſervé le rare aſſemblage du Courtiſan aimable & de l'honnête homme. Mademoiſelle de Roſoi, née avec un heureux caractere, & élevée par un pere & une mere tels que je vous les peins, a facilement pris ces manieres douces, polies, & cet air du grand monde, qui vous a ſur-

pris. Quoique Mademoiſelle de Roſoi aime tendrement ceux à qui elle doit le jour, ſelon moi, les juſtes leçons du pere ont fait plus d'impreſſion ſur elle, que celles de ſa mere; avantage pour Alix, qui rejaillira ſur vous: car voilà, mon fils, l'épouſe que le Seigneur de Roſoi & moi vous deſtinons, ſi vos cœurs ſe déclarent en faveur l'un de l'autre. Tous deux tendres peres, & tous deux occupez du bonheur de nos enfans, nous ne nous ſommes promis de les unir, qu'aux conditions qu'ils le déſireroient. Hélas! dis-je, je crains bien que Mademoiſelle de Roſoi ne prenne pour une tendre ſimpathie, le déſir ſeul de plaire à ſon pere. Que je ſerois à plaindre, ajoutai-je vivement, ſi je la poſſedois, ſans poſſeder ſon cœur! Mon pere ne put s'empêcher de ſourire

de mon exclamation. Cette crainte, me dit-il, m'assure que les charmes de Mademoiselle de Rosoi vous ont touché ; esperons, mon fils, que vous ne lui déplairez pas : je m'en fie bien à vous, pour lui demander son cœur de bonne grace. Puisque le vôtre, poursuivit-il, vient de se déclarer selon mes désirs, je vais vous faire connoître les avantages que vous trouverez dans ce mariage. Rosoi est un des plus grands Seigneurs de toute la Province : ses Terres sont magnifiques, elles confinent aux miennes, elles sont même trop voisines pour être sous deux différens maîtres ; ce mariage va les réunir. J'écoutai ces dernieres paroles avec peu d'attention ; les vûës d'interêts & de grandeur ne pouvoient déja plus trouver de place dans mon ame.

En peu de jours, je fus épris

de la plus forte paſſion. J'étois ſans ceſſe occupé du déſir de plaire à la divine Alix, de celui de paroître digne d'elle aux yeux de ſon pere, & de mériter l'amitié de Madame de Roſoi. Je partageois mes ſoins & mes empreſſemens, entre la mere & la fille: j'avois le plaiſir de m'appercevoir, que la plus ſimple attention pour Madame de Roſoi, l'arrachoit à un air penſif & diſtrait, qu'elle avoit pris peu de jours après notre arrivée. Il fallut partir : ce fut avec une douleur proportionnée à ma paſſion, que je quittai Alix, après avoir reſté quinze jours chez le Seigneur de Roſoi. J'eus le bonheur de lui inſpirer, dans ce peu de tems, une amitié peu différente de celle que mon pere a pour moi.

Quand je fus à Rethel, mon pere

pere me dit, que le bon Roſoi, quoique très-prévenu en ma faveur, ne vouloit rien preſſer. Il craint, ajouta-t'il, que la ſoumiſſion de ſa fille ne lui voile ſes véritables ſentimens ; il veut ſe donner le tems de les développer à fonds : mais, mon fils, vous avez la permiſſion de donner tous vos ſoins à Mademoiſelle de Roſoi, & nous retournerons dans peu de jours chez ſon pere ; car je vois bien que le ſéjour de Rethel va vous paroître inſupportable.

Nous ne reſtâmes que huit jours à Rethel ; mais que ce peu de tems me parut long ! que j'en partis avec plaiſir ! La vûë de Mademoiſelle de Roſoi me cauſa cette tendre émotion, que l'amour ſeul fait ſentir. Je la voïois tous les jours, & à tous les momens : nos peres nous laiſſoient une honnête liberté. Alix ne me fuïoit

point : lorſque je lui diſois des choſes où ma tendreſſe ſe laiſſoit entrevoir d'une maniere reſpectueuſe, elle baiſſoit les yeux, & ne me répondoit rien. Comme ma paſſion augmentoit à chaque inſtant, elle s'allarmoit d'une pudeur, qui me déroboit la connoiſſance des vrais ſentimens du cœur d'Alix. Je tremblois qu'elle ne fût inſenſible à ma tendreſſe ; quelquefois auſſi, je regardois cette pudeur, comme l'effet d'une paſſion naiſſante, qu'elle n'oſoit encore s'avoüer à elle-même.

Un jour que nous étions ſeuls, je lui dis : La permiſſion que vous avez, Mademoiſelle, de ne me point haïr, ne vous donne-t'elle pas celle de me laiſſer voir, ſi je ſuis aſſez heureux pour que votre cœur ne murmure point contre la volonté d'un pere ? Voïant qu'elle rougiſſoit, que ſon embarras étoit

extrême, que même elle cherchoit à m'échapper, j'ajoutai d'un ton plus animé : Hé ! quoi, Mademoiſelle, vous n'oſez répondre ? Vous pouvez rompre ce cruel ſilence, ſans crime ; & vous le gardez ſans pitié ! Ah ! vous craignez, ſans doute, de m'apprendre que je ſuis le plus malheureux de tous les hommes. Vous craignez, par cet aveu, de montrer de la déſobéïſſance à un pere : hé bien ! Mademoiſelle, je vais lui dire que vous me haïſſez, & qu'il nous rendroit infortunez, en nous uniſſant. Arrêtez, me dit Alix ; n'allez pas abuſer mon pere, & m'attirer un reſſentiment que je ne mérite pas. Ces paroles, prononcées avec émotion, me cauſerent un tranſport ſi vif, que je me jettai aux pieds d'Alix, dont je pris une main que j'oſai baiſer. Dans cet

inſtant, Madame de Roſoi entra ; elle parut ſurpriſe & offenſée de me trouver aux genoux de ſa fille ; elle nous regarda d'un œil ſévere. Alix, dont le déſordre avoit encore augmenté à la vûë de ſa mere, fut à elle, & en ſe jettant à ſes pieds, elle lui dit toute tremblante : Aurois-je fait un crime, de laiſſer voir au Comte de Rethel que j'obéirai, ſans répugnance, à vos ordres & à ceux de mon pere ? Madame de Roſoi, avec un air froid, dit à ſa fille : Je crois qu'il auroit ſuffi d'inſtruire de vos ſentimens, ceux qui vous ont permis de ne pas les combattre : la modeſtie ne vous le défendoit pas ; mais elle devoit vous faire déſapprouver l'action trop paſſionnée de Monſieur, qui manque, par cette licence, au reſpect qu'il vous doit. Elle ſortit, ſans me donner le tems de me juſtifier ; &

Alix, toute en pleurs, la ſuivit, ſans oſer me regarder.

Je reſtai à la place où j'étois, pénétré de joie & de triſteſſe. La tendreſſe d'Alix me mettoit au comble de la felicité ; & la colere injuſte de ſa mere, me cauſoit une inquiétude extrême. J'étois dans cette ſituation, & douloureuſe, & pleine de charmes, quand le Seigneur de Roſoi, venant à moi les bras ouverts, me dit : Roger, vous êtes mon gendre ; ma fille vous aime. Sa mere vient de me conter ce qui s'eſt paſſé : j'ai blâmé ſa ſévérité, & je pardonne à Alix de vous avoir inſtruit de votre bonheur ; vous en êtes digne. Madame de Roſoi, continua-t'il, veut que votre mariage ſe faſſe inceſſamment ; elle vient de m'en preſſer, & c'eſt avec plaiſir, que je lui ai promis cette ſatisfaction.

Comment me rappeller ici, mon cher Raoul, ce que l'excès de ma joie me fit dire au pere d'Alix ? vous pouvez mieux vous l'imaginer, que je ne puis vous le dire. Nous paſſâmes chez Madame de Roſoi; nous la trouvâmes ſeule avec mon pere. Je mis devant elle un genou en terre, & je lui dis : Vous voïez à vos pieds, Madame, l'Amant le plus fortuné qui fut jamais. Je ne puis trouver de termes pour vous exprimer mon reſpect, ma reconnoiſſance, & ma joie. Levez-vous, Monſieur, me répondit-elle froidement, & ceſſez de vous reprocher de manquer de termes pour me perſuader vos ſentimens ; je leur rends juſtice. Mademoiſelle de Roſoi entra dans ce moment : ſa préſence ne fit point diſparoître l'air froid & ſombre de ſa mere ; elle le ſou-

tint pendant quelques jours que nous reſtâmes encore. Nous partîmes enfin pour Rethel ; mais la main de la divine Alix devoit bien-tôt me conſoler de cette abſence. Que ce bonheur prochain m'occupoit !

Mon pere, preſque auſſi content que moi, donnoit ſans ceſſe des ordres dans Rethel, pour qu'Alix y fût reçûë avec toute la magnificence & la dignité convenable. Le jour que nous partîmes pour retourner à Roſoi, il me fit venir dans ſon Cabinet : Voilà, mon fils, me dit-il, une caſſette que vous donnerez, en arrivant, à Mademoiſelle de Roſoi; elle renferme toutes les pierreries & tous les bijoux de feuë votre mere : le préſent eſt digne d'Alix & de vous.

Le Seigneur de Roſoi nous vit arriver avec un plaiſir extrême ;

il joignit à ſes tendres embraſſemens, le doux nom de fils. L'émotion qui parut ſur le beau viſage d'Alix, me dédommagea de ſon ſilence. Madame de Roſoi me reçut avec politeſſe, mais toujours froidement : cette froideur non méritée, & trop ſoutenuë, m'inquiéta ; je le dis à mon pere, qui me répondit : La tendreſſe d'une mere pour ſa fille, cauſe ſeule cette altération. Madame de Roſoi ne peut, ſans être touchée, enviſager une union qui va la ſéparer de ce qu'elle a de plus cher.

Peu d'heures après ce diſcours, je trouvai Madame de Roſoi ſeule, dans une allée du Parc ; je l'abordai reſpectueuſement. Plein d'eſtime pour elle, attendri de l'idée que mon pere m'avoit donnée ſur ſa mélancolie & ſur ſa froideur, je lui dis : Madame,

votre tendreſſe pour Mademoiſelle de Roſoi, me rend, du moins je le crains, déſagréable à vos yeux : elle m'y préſente peut-être comme un homme qui va vous enlever un bien qui vous eſt ſi précieux ; mais, Madame, il dépendra de vous que je ne vous vole rien : vous reglerez toujours mon ſort, & celui de Mademoiſelle de Roſoi ; je vous promets, & je crois que cette charmante & tendre fille ne m'en dédira pas, de ne jamais la ſéparer de vous. Mon attachement pour vous, Madame, le déſir de contribuer à votre tranquilité, & de mériter votre amitié, me donneront la force de m'arracher des bras de cette chere épouſe, ſoit que le devoir ou la gloire me contraignent à m'éloigner. Raſſurez-vous donc, Madame, & ne me refuſez pas la douceur, pour moi ſi ſenſible,

de voir disparoître une tristesse qui m'accable de la plus vive douleur. Vous me feriez une injure extrême, me répondit Madame de Rosoi, si vous pensiez que vous m'êtes un objet désagréable; il s'en faut bien. Soïez donc persuadé que je désire, avec ardeur, votre mariage; puisqu'il doit se faire, je voudrois qu'il fût fait. J'ai prié Monsieur de Rosoi de le presser; je l'en prie tous les jours: lui, ma fille & vous, exigez tous le sacrifice que j'en fais; mais il coûte trop cher à mon cœur, pour être la maîtresse de ne pas regreter ce que je perds. Enfin, le jour approche où vous épouserez ma fille; je l'attends, comme vous, avec impatience: ce jour arrivé, tous les mouvemens qui m'agitent seront peut-être vaincus, par la nécessité de me faire une raison. Le Seigneur

de Roſoi & mon pere parurent dans ce moment, & interrompirent cette converſation.

Tout ſe préparoit pour mon bonheur, lorſque le Seigneur de Roſoi fut frappé d'une attaque d'Apoplexie, qui lui ôta d'abord toute connoiſſance. Le quatriéme jour, mon pere le voïant ſans aucune eſperance, obligea Madame de Roſoi & Alix à quitter un ſéjour où elles auroient eu un trop douloureux ſpectacle: elles ſe retirerent à deux lieuës, dans un Château dépendant de celui qu'elles quittoient. Madame de Roſoi laiſſa le ſoin à mon pere, de rendre les derniers devoirs à ce digne & reſpectable ami, qui expira le lendemain. Mon pere le fit porter au lieu de la ſépulture de cette illuſtre Maiſon, & lui fit rendre tous les honneurs dûs à ſa naiſſance.

Pendant que ces triſtes ſoins nous occupoient, Madame de Roſoi envoïa un Gentilhomme remercier mon pere, & nous prier de l'attendre : elle arriva le dixiéme jour de la mort de ſon mari. J'étois dans ce moment à l'extrémité du Parc, enſeveli dans une rêverie d'autant plus profonde, que ma triſteſſe étoit extrême. L'inquiétude où j'étois, connoiſſant la tendreſſe de Mademoiſelle de Roſoi pour ſon pere, & mon impatience de la voir de retour, ne me permettoient pas de m'éloigner long-tems du Château. J'en reprenois le chemin, lorſque j'entendis un bruit de chevaux : je précipite le pas, j'avance, je trouve mon pere : Je vous cherchois, me dit-il ; l'aſpect de cette triſte demeure, & le tendre ſouvenir d'un pere, viennent de porter un coup ſi

ſenſible au cœur de l'affligée Alix, qu'elle eſt reſtée, preſque ſans vie, entre les bras de ſes femmes : allons, mon fils, allons la ſecourir, tandis que l'on cache à Madame de Roſoi l'état de ſa fille.

Je volai dans l'appartement où l'on avoit porté Mademoiſelle de Roſoi : je me jettai à ſes genoux, je lui dis tout ce que la plus vive douleur & la plus forte paſſion peuvent ſuggérer ; mais elle ne m'entendoit point. Allarmé de la voir en cet état, je m'écriai, en lui ſerrant les mains : Hé ! quoi, divine Alix, verrez-vous, ſans pitié, la violente affliction que me cauſe la vôtre ? A ces mots, Alix ouvrit les yeux ; elle me dit : Mon pere ne vit plus ; quelle perte ! Cependant, montrez-moi moins de ſenſibilité ? Hélas ! j'ai aſſez de ma douleur, ſans avoir encore la vôtre à ſou-

tenir. Votre pere n'eſt plus, Mademoiſelle, lui dit le mien; mais il vous reſte une mere à qui vous vous devez : c'eſt à vous de ſécher ſes larmes; commencez donc par faire tarir les vôtres. Oüi, Mademoiſelle, vous devez cet effort à ſa tendreſſe pour vous. Mademoiſelle de Roſoi ſe leva, courut à mon pere, & en l'embraſſant, elle lui dit : Non; je n'ai point perdu mon pere, je le retrouve en vous; mon reſpect & la plus tendre amitié, me feront toujours vous regarder comme un autre lui-même. Madame de Roſoi entra comme Alix achevoit ces mots, & parla ainſi à mon pere.

Le malheur dont retentit ce Château, en fait un ſéjour de triſteſſe & de larmes, qui nous ordonne de ſuſpendre le mariage de ma fille. Aſſuré de mon

eſtime & de ma reconnoiſſance, retournez à Rethel ; mais ſouvenez-vous, Monſieur, que je vous prie de me laiſſer trois mois, ſans que ni vous, ni le Comte votre fils, faſſiez aucune démarche pour me diſtraire dans ma retraite : la bienſéance & le déſir de remplir tous mes devoirs, exigent cette conduite & ce retardement : perſonne ici n'en peut légitimement murmurer : les pleurs que nous arrache la perte de Monſieur de Roſoi, doivent prévaloir ſur tout autre ſentiment. Et vous, Comte, me dit-elle d'un air affectueux, je vous permets de faire vos adieux à ma fille. Elle ſortit après avoir achevé ces mots. Mon pere la ſuivit : il reſta deux heures avec elle, & il la quitta, ſans avoir pû obtenir le moindre adouciſſement à l'arrêt fatal qu'elle avoit prononcé.

Je reſtai vis-à-vis d'Alix, ſans avoir la force de me plaindre; je la regardois, & mes yeux pleins de larmes, lui exprimoient ſeuls ma douleur. Je fus aſſez long-tems dans cet état; puis tout à coup je m'écriai : Quoi! Mademoiſelle, mon bonheur eſt differé de trois mois! Quoi! de trois mois je ne vous verrai! & Madame de Roſoi défend de murmurer! Ah! divine Alix, lui obéïſſez-vous? Vous ne répondez point? Parlez. Je n'oſe m'avoüer criminelle, me dit-elle, les yeux pleins de larmes. Partez; ma mere l'ordonne : mais ſouvenez-vous qu'elle ne vous a pas ordonné d'oublier Alix. Quelle injuſte crainte me faites-vous appercevoir, Mademoiſelle, repartis-je douloureuſement! Vous oublier! Non; vous ne le croïez pas! vous n'êtes pas aſſez cruelle pour

pour ajouter ce malheur à celui qui m'accable : raſſurez-vous, ou plûtôt raſſurez-moi, contre ce petit mouvement de crainte, qui offenſe ma tendreſſe... & qui vous prouve, répliqua Alix, combien elle m'eſt chere. Mon pere vint nous arracher à un entretien triſte, & pourtant plein de charmes. J'eus la douce conſolation, en quittant Alix, de m'appercevoir que ma douleur & notre ſéparation, lui faiſoient preſque oublier que ſon pere avoit ceſſé de vivre. Je voulus paſſer chez Madame de Roſoi ; mais mon pere me dit, que pour n'avoir pas à combattre un Amant qu'elle affligeoit à regret, & dont la douleur lui en cauſeroit une ſenſible, elle me prioit de partir ſans la voir. Alix, en nous diſant le dernier adieu, me prouva bien ſa tendreſſe, par celle

qu'elle témoigna à mon pere dans ſes embraſſemens.

Madame de Roſoi n'avoit pas voulu ſeulement me permettre d'envoïer ſçavoir de ſes nouvelles, ni de celles d'Alix, pendant les trois mois dont elle différoit mon bonheur. Ce dernier article me parut trop dur; je vouloisdu moins être inſtruit, qu'Alix ſe ſouvenoit toujours de moi : je pris donc, de ſon conſentement, des meſures avec une Demoiſelle dont je vais vous parler. Mademoiſelle de Roſoi n'avoit pû refuſer à ma douleur, cet adouciſſement aux ordres, trop ſéveres, d'une mere abſoluë.

Mademoiſelle de Rocheville, eſt le nom de cette eſtimable amie de Madame & de Mademoiſelle de Roſoi. Elle eſt fille de qualité; & cadette d'une bonne Maiſon, dénuée des biens de la

Fortune. Une tante l'avoit élevée à Paris, avec ſoin : cette tante devenuë veuve, s'étoit retirée à Reims, où elle vivoit avec ſa niéce. Madame de Roſoi venant, après ſon mariage, dans les Terres de ſon mari, paſſa par cette Ville. L'Archevêque, frere de la Reine Mere, exigea du Seigneur de Roſoi, d'y faire quelque ſéjour. Ce Prélat, charmé de Madame de Roſoi, lui rendit les honneurs qu'elle méritoit : il lui donna des fêtes dignes de l'un & de l'autre. Ce fut dans ces fêtes, que Madame de Roſoi vit Mademoiſelle de Rocheville ; elle fut ſurpriſe de trouver dans Reims, une fille avec des manieres ſi polies, & une éducation ſi diſtinguée : ſon eſprit, ſa raiſon & ſes talens, la charmerent. Mademoiſelle de Rocheville étoit grande Muſicienne ; elle avoit la voix

belle, & joüoit bien de pluſieurs inſtrumens. Comme Madame de Roſoi ajoutoit ces mêmes talens aux graces de ſa perſonne, elle fut charmée de trouver dans une jeune fille de qualité (car Mademoiſelle de Rocheville n'avoit encore que vingt ans) une Compagne aimable, en état de lui adoucir le ſéjour de la Province. Prévenuë, en peu de jours, d'une tendre amitié pour cette charmante fille, elle fit agréer au Seigneur de Roſoi le deſſein qu'elle avoit formé, d'emmener avec elle la tante & la niéce. Depuis ce jour, Mademoiſelle de Rocheville n'a plus quitté Madame de Roſoi; elle a même ſacrifié des établiſſemens aſſez avantageux, à l'amitié qu'elle a priſe pour une femme, dont l'eſtime pour elle eſt parfaite, & la confiance ſans réſerve.

Lorſque je vis Mademoiſelle de Rocheville, ſa phiſionomie, ſa politeſſe & ſon eſprit, me prévinrent en ſa faveur. Le bien que le Seigneur de Roſoi m'avoit dit de ſon caractere, & ſurtout ſon tendre attachement pour Alix, me la firent regarder d'abord comme mon amie; je lui demandai même, & d'une maniere qui lui plut, de m'accorder ce titre. Elle m'a bien prouvé depuis, qu'elle ne me l'avoit pas refuſé.

Les trois mois preſcrits, écoulez triſtement, nous partîmes pour aller à Roſoi. J'avois, pendant ce tems, langui à Rethel: ma triſteſſe y auroit été extrême, ſi Mademoiſelle de Rocheville, fidelle à ſes engagemens, ne m'eût ſouvent inſtruit que Mademoiſelle de Roſoi, toujours occupée du déſir de faire mon bonheur, s'en entretenoit ſans ceſſe. A

peine fumes-nous arrivez à Roſoi, qu'aux mouvemens impétueux de ma joie, ſuccéda la plus vive inquiétude. Je trouvai Mademoiſelle de Roſoi triſte & rêveuſe, n'oſant me regarder, évitant, même avec ſoin, les occaſions où je pouvois lui demander la cauſe de ce changement: juſqu'à Mademoiſelle de Rocheville, tout me fuïoit, & ſembloit craindre ma vûë. Il n'y avoit que Madame de Roſoi, dont toute la froideur avoit fait place à des manieres ſi prévenantes, que je crus pouvoir me plaindre à elle, de l'indifférence de ſa fille. Mon inquiétude ne me permettoit pas de me taire; je voïois un orage s'élever, & je ne pouvois deviner par quelle cauſe il étoit excité. Mon innocence vouloit en vain me raſſurer, je craignois comme ſi j'avois été

coupable : enfin, j'oſai demander à Madame de Roſoi, le crime dont les mépris de ſa fille me puniſſoient.

Mon déſeſpoir, lui dis-je, eſt trop violent, Madame, pour le contenir plus long-tems. J'adore Mademoiſelle de Roſoi, je ne crois pas vous déplaire en vous l'avoüant ; je me ſuis flatté qu'elle voïoit ma paſſion ſans répugnance. J'eſpérois toucher au moment où elle alloit me rendre le plus heureux des hommes ; cependant je vois de toute part, les avant-coureurs d'une diſgrace prochaine, qui m'effraie, & dont j'oſe vous demander la cauſe. Vous ſçavez, Comte, me répondit Madame de Roſoi, combien j'aime ma fille ; ma tendreſſe pour elle, ne me permet pas de lui faire la moindre violence : voilà d'abord mon excuſe, à préſent écoutez-moi.

Quelques jours avant votre arrivée, quelle fut ma surprise! Alix se jetta à mes pieds, & me conjura de ne plus songer à unir son sort au vôtre, à moins que je ne voulusse la rendre malheureuse. Après avoir combattu & condamné ce caprice, j'opposai les paroles données, & l'autorité de mere; mais j'avoüe que ses pleurs & ses prieres, ont obtenu ce qu'elle exigeoit de ma tendresse. Ainsi, Comte, je vous le dis à regret, il faut renoncer à ma fille: je ne puis me résoudre à la contraindre; il m'en coûteroit trop cher pour faire votre bonheur; c'est un effort que je veux en vain obtenir de ma raison. Jugez, mon cher Raoul, de la situation où ce discours me jetta; figurez-vous tout ce que le désespoir le plus vif peut faire dire. Il étoit au dernier excès, quand Mademoiselle

Mademoiſelle de Roſoi entra, ſuivie de Mademoiſelle de Rocheville. Je courus à Alix, je me jettai à ſes pieds, & lui dis pénétré de la plus vive douleur; Quoi! Mademoiſelle, vous ne voulez plus faire mon bonheur! Quoi! vous voulez ma mort! Hé bien! cruelle, vous en ſerez & la cauſe, & le témoin! Mademoiſelle de Roſoi ſe débarraſſa de moi, & en fuïant elle dit; Je veux en vain me faire violence; non! je ne ſçaurois l'écouter. Ces paroles me porterent un coup mortel; mon accablement ſe changea en fureur; je voulus courir après Alix, mais Madame de Roſoi m'arrêta. L'injuſtice de ma fille, me dit-elle, doit vous rendre votre raiſon; oppoſez-la à ſon caprice. Mon déſeſpoir, repartis-je, me montre un plus ſûr remede, & je n'écouterai que ſes

mouvemens. Rougiſſez, Madame, continuai-je d'un ton furieux, rougiſſez de votre condeſcendance ; elle eſt indigne de vous : c'eſt elle qui fait mon malheur, & vous aurez, autant que Mademoiſelle de Roſoi, à vous reprocher ma mort. Alors, ſans vouloir entendre Madame de Roſoi, & malgré les efforts qu'elle fit pour me retenir, je ſortis.

Mademoiſelle de Rocheville m'attendoit ſur mon paſſage ; elle me ſuivit, & m'arrêta quand elle crut pouvoir me parler, ſans être entenduë de perſonne. Moderez ces tranſports, me dit-elle ; allez m'attendre dans le Parc, je vais vous y joindre : vous me faites trop de pitié pour ne pas vous apprendre la véritable cauſe de votre malheur.

Je me rendis dans le Parc : j'y étois avec une inquiétude égale

à mon déſeſpoir, lorſqu'appercevant Mademoiſelle de Rocheville, je courus à elle. Hélas! m'écriai-je, qu'avez-vous à m'apprendre? par pitié parlez promptement. Calmez-vous, me répliqua-t'elle; Mademoiſelle de Roſoi vous aime toujours. Qu'entens-je, m'écriai-je! Mademoiſelle de Roſoi m'aime toujours! Comment donc ſe peut-il .... Ecoutez-moi, reprit Mademoiſelle de Rocheville.

Je ſuis au déſeſpoir, pourſuivit-elle; je vais démentir mon caractere, je vais être perfide; mais ma tendreſſe pour Mademoiſelle de Roſoi, que j'ai reçûë dans mes bras; ſa douleur, la vôtre, me forcent à trahir la confiance d'une femme que j'aime, que je reſpecte, pour qui je donnerois mon ſang, & dont je vois avec une douleur amere, la vertu

céder à la malheureuſe paſſion que vous lui avez inſpirée. Ciel! que m'apprenez-vous, m'écriai-je! Achevez de m'entendre, me dit Mademoiſelle de Rocheville.

Dès le premier moment que Madame de Roſoi vous a vû, continua-t'elle, vous avez triomphé d'une inſenſibilité, qui, juſqu'alors, avoit fait le bonheur de ſa vie. Son devoir, dont la préſence d'un mari la faiſoit ſouvenir ſans ceſſe, a combattu contre vous, & eût été victorieux; mais votre malheur commun a voulu qu'elle devînt veuve. Dès ce moment, ſa raiſon & ſa paſſion l'ont tirannisée tour à tour; incertaine, eſperant de ſe vaincre, le voulant, elle vous demanda trois mois d'abſence: mais en vain le devoir, la vertu, la nature ont voulu parler; l'amour les a tous rendus muets; & au-

jourd'hui Madame de Roſoi, entraînée toute entiere par ſa paſſion, n'écoute plus que ce qu'elle lui conſeille. Quel changement ! De la plus tendre mere, l'Amour en a fait une mere, qui ne voit plus dans ſa fille qu'une Rivale heureuſe. Déterminée à ne jamais vous donner ſa fille ; déterminée même, (ſi elle ne craignoit de ſe trahir, & de vous devenir un objet odieux) à la donner à un autre ; voici les loix barbares qu'elle preſcrivit à l'infortunée Alix, quelques jours avant votre arrivée.

Je connois trop mon ſang, lui dit-elle, pour ne pas vous croire capable de fermeté, & votre conduite, juſqu'au moment où je vous parle, ne me permet pas de douter de votre obéiſſance : écoutez-moi avec attention. Le Comte de Rethel ne ſera jamais votre é-

poux. Votre pere, vivant, étoit le maître de votre deſtinée ; je n'avois que le droit de la remontrance : mais ſon trépas me rend arbitre de votre ſort. Le Ciel ne vous a rien refuſé ; il vous a donné de la beauté, de la vertu, une grande naiſſance, & vous a fait une puiſſante héritiere. Avec ces avantages, vous devez aſpirer à un rang encore plus élevé, qu'à celui que vous donneroit le Comte de Rethel. Si une impreſſion tendre, que je n'ai pas blâmée juſqu'à ce jour, & que le tems effacera, vous fait trouver de la dureté dans la défenſe que je vous fais d'entretenir l'eſpoir de Roger, ſouvenez-vous que c'eſt une mere tendre, mais juſte & ſans complaiſance, qui vous parle, & qui veut être obéie. A cet arrêt ſevere, qui fut un coup de foudre pour Mademoiſelle de

Roſoi, elle ne put retenir ſes larmes : ſa mere les voïant couler, lui dit froidement : Je vous pardonne ce premier mouvement de foibleſſe ; mais que ce ſoit l'unique, un ſecond m'irriteroit. Roger, continua-t'elle, arrivera dans peu de jours, avec Thibault ſon pere ; je veux dégager ma parole, ou plûtôt celle de Monſieur de Roſoi : c'eſt à vous à m'aider. Oüi ; il faut éviter le Comte de Rethel : il faut faire plus ; il faut que vous aïez la force de ne lui montrer qu'une indifférence qui lui annonce ſon malheur. Un mot, un regard vous attireroient tout mon reſſentiment : enfin, qu'il vous croïe légere, c'eſt mon affaire de vous juſtifier. Votre jeuneſſe fera votre excuſe, & ma tendreſſe pour vous, ſera la mienne, ſi l'on me reproche de trop accorder à votre caprice.

J'admirai la soumission de Mademoiselle de Rosoi, dont je vis le cœur mortellement blessé ; elle sortit sans avoir prononcé une parole ; ses pleurs seulement avoient avoüé combien il alloit lui en coûter pour obéïr. Cette obéïssance, peut-être trop scrupuleuse, mais loüable, a fait naître les allarmes qui viennent de vous montrer le plus passionné de tous les hommes, aux yeux d'une mere Rivale de sa fille. Malheureux transports ! Hélas ! ils n'ont servi qu'à augmenter l'amour & la haine de Madame de Rosoi.

Mon étonnement & ma douleur, poursuivit le Comte de Rethel, ne me permirent pas d'interrompre la fidelle Rocheville ; mes exclamations entrecoupées de soupirs, lui marquoient seules, le désordre de mon ame ;

mais aïant ceſſé de parler, ſon ſilence me fit rompre celui que j'avois gardé. Ce que vous venez de m'apprendre, lui dis-je, met le comble à mes malheurs : mon déſeſpoir ſe change en une douleur ſi accablante, qu'il me reſte à peine la force de me plaindre. Non ; je ne vois plus les maux dont me menace une mere inſenſée ; je ne vois que Mademoiſelle de Roſoi victime de notre innocente tendreſſe. Hélas ! pourquoi eſt-elle ſenſible à ma paſſion ? Qu'il va lui en coûter cher ! Hé bien ! divine Alix, reprenez ce cœur qui ſeul peut faire ma félicité. Affreuſe ſituation, m'écriai-je ! en adorant Alix, l'amour même me force à déſirer ſon indifférence. Mais, ma chere Rocheville, lui dis-je, qu'eſpere Madame de Roſoi ? Qu'attend-elle de ſon artifice ? Que veut-

elle ? Ne jamais voir ſa fille Comteſſe de Rethel, me répondit cette tendre amie. Que dit Alix, repris-je ? Sçait-elle l'aveuglement de ſa mere ? Ai-je pû le lui taire, me repartit Mademoiſelle de Rocheville ? Sa douleur, ſes larmes, l'état attendriſſant où je l'ai vûë dans mes bras, m'ont arraché ce fatal ſecret ; mais je vous quitte pour voler à ſon ſecours, elle a beſoin de conſolation.

La nuit tomboit. En ſortant du Parc, je paſſai dans l'appartement de mon pere : je le trouvai triſte & rêveur ; je n'eus pas le tems de lui en demander la cauſe. Je vis ſur une table, la caſſette de Pierreries que j'avois donnée à Alix. C'en eſt donc fait, dis-je douloureuſement ? Madame de Roſoi ne garde plus de meſure : elle perſiſte à vouloir que je meure, & elle m'aime, m'é-

criai-je ! Quelle funeſte paſſion ! Que dites-vous, reprit mon pere étonné ? Expliquez-vous. Lorſque je l'eus inſtruit, il me dit : Madame de Roſoi, en me remettant cette caſſette, vient de me tenir les mêmes diſcours qu'elle vous a tenus. La converſation a été vive, haute de ma part, peut-être bruſque. Je lui ai reproché ſa foibleſſe, le peu de reſpect qu'elle avoit pour ſes engagemens, & pour des engagemens pris avec un homme tel que moi. Plein de reſſentiment contre la mere, & de mépris pour la malheureuſe Alix, je voulois partir dès cette nuit ; mais, mon fils, demeurons : il faut que vous voïez Alix, elle vous aime ; Mademoiſelle de Rocheville eſt pour vous ; eſpérons encore.

Mon pere, qui ſçait toujours ſe poſſéder, prit un air ſerein,

Nous ſoupâmes avec Madame de Roſoi, & Mademoiſelle de Rocheville ; mais Alix ne parut point, & ne ſortit plus de ſon appartement, où ſa mere nous dit qu'elle vouloit reſter, pour n'être pas expoſée à me voir. En ſe retirant, mon pere dit bas à Mademoiſelle de Rocheville, qu'il ſouhaitoit lui parler ; elle vint nous trouver. Après avoir tous trois cherché les moïens qui pourroient ramener Madame de Roſoi, après de longs & vains raiſonnemens, nous reſtâmes perſuadez qu'elle ne conſentiroit jamais à mon bonheur.

Il faut, pour mieux cacher notre intelligence, me dit Mademoiſelle de Rocheville, que vous paroiſſiez toujours agité de la même inquiétude, & déſeſperé du changement de Mademoiſelle de Roſoi. Que ce ſoit ſeulement

Monſieur votre pere qui en demande raiſon à Madame de Roſoi ; il doit toujours la preſſer de tenir une parole, dont le prétendu caprice de ſa fille ne peut la dégager. Mon pere méditoit un deſſein hardi ; mais il ne voulut pas le communiquer à notre amie : il ſe contenta de la conjurer de lui faire voir Alix. Elle réſiſta long-tems ; elle trembloit que Madame de Roſoi ne découvrît qu'elle étoit du parti de l'innocence : cependant elle ſe rendit.

Le lendemain au ſoir, mon pere fut introduit dans l'appartement de Mademoiſelle de Roſoi : la douleur où il la trouva ; ſa tendreſſe pour moi, qu'elle ne lui cacha pas ; ſes larmes, ſon déſeſpoir, tout lui perſuada qu'en prenant bien ſon tems, il pourroit la réſoudre à conſentir à ce

qu'il ſouhaitoit d'elle. Il commença par obtenir qu'elle me verroit ; mais ce ne fut qu'aux conditions qu'il ſeroit préſent à notre entretien. Quel adouciſſement ne ſentis-je pas à mes maux, en apprenant que je verrois Alix le lendemain ! Si je paſſai ces vingt-quatre heures avec l'impatience d'un homme amoureux, je les paſſai auſſi avec l'inquiétude d'un Amant, qui craint de ne jamais poſſéder l'Objet qu'il adore.

Je vis Mademoiſelle de Roſoi ; je me jettai d'abord à ſes pieds : la douleur nous fit à tous deux, garder un moment le ſilence : nos yeux, nos pleurs, & nos ſoupirs, furent les premiers interprétes de nos cœurs. Alix rompit ce ſilence ſi éloquent. Qu'il me faut de vertu, me dit-elle, pour ſoutenir vos malheurs & les miens !

C'en eſt donc fait, Comte! Je ne ſerai jamais à vous: ma mere l'a juré. Oüi, Mademoiſelle, repartis-je, elle a juré ma mort, & je vois que vous y conſentez. J'y conſens, reprit-elle! Que vous êtes cruel! Que puis-je oppoſer à la volonté d'une mere? Celle d'un pere, répliquai-je; ſa parole que le mien a reçûë; la permiſſion qu'il vous avoit donnée, de me choiſir ou de me refuſer pour époux; votre choix fait & autoriſé même par cette mere, qui n'a plus le droit de le trouver mauvais: enfin votre cœur, qui vous feroit oſer davantage, s'il étoit plus touché. S'il étoit plus touché, s'écria Alix! S'il l'étoit moins, je ſerois moins à plaindre. Elle ne put, dans ce moment, retenir ſes larmes. Quoi! divine Alix, lui dis-je, je vous coûte des pleurs quand je vous

adore ? Ou ceſſez de m'aimer, ou aimez-moi aſſez pour oſer vous arracher des bras d'une mere, qui n'a plus pour vous que de la haine. Ni ſa haine, me répondit Mademoiſelle de Roſoi, ni ſes perſécutions, ni ma tendreſſe ni la vôtre, ne me feront jamais ſortir du reſpect & de l'obéïſſance que je lui dois : mais, Comte, eſpérons tout du tems. Ma mere m'a trop aimée, elle a toujours eu trop de raiſon & de vertu, pour ne pas ſentir ſon injuſtice, & pour ne pas revenir de ſon égarement. Vous l'eſpérez en vain, dit alors mon pere ; il eſt plus aiſé de conſerver toute ſa vertu, que de revenir à elle, dès qu'on a fait un pas qui nous en a éloignez. Hé ! qu'a fait encore ma mere, qui puiſſe avoir bleſſé ſa vertu, reprit Mademoiſelle de Roſoi ? Ne ſuis-je pas ſon bien ?

bien ? N'eſt-elle pas la maîtreſſe de mon ſort ? Ne peut-elle pas me donner ou me refuſer à ſon gré ? Non, Mademoiſelle, répondit mon pere. Monſieur de Roſoi a diſpoſé de vous en faveur de mon fils : vous l'aimez, il vous adore ; & cependant vous voulez oublier les ordres reſpectables d'un pere juſte & ſage, pour ne vous ſouvenir que de ceux d'une mere injuſte & barbare ? Mon pere ne vit plus, répondit Mademoiſelle de Roſoi ; ſa mort laiſſe ma mere maîtreſſe de ma deſtinée ; je dois lui obéïr, quelque effort qu'il m'en coûte pour lui ſacrifier mon bonheur. Vous renoncez donc pour jamais à mon fils, Mademoiſelle, repartit froidement mon pere ? Voilà donc la derniere fois qu'il vous verra ? Hé bien ! mon fils, me dit-il, faites vos adieux à Mademoi-

ſelle ; ſa fermeté vous doit être une leçon pour ſupporter courageuſement votre malheur. Partons. Quoi ! dit Alix, en courant à mon pere, vous voulez m'abandonner ? Vous ordonnez à ce fils qui m'eſt ſi cher, & pour qui ſeul je me vois expoſée à la fureur de ma mere, de m'oublier ! Qui m'aidera donc à ſoutenir mon infortune ? Hélas ! que vais-je devenir, s'écria-t'elle en verſant un torrent de larmes, tout ſe déclare contre moi ! Ma mere me hait, vous m'ôtez votre amitié, & tous deux vous voulez m'enlever tout ce qui m'eſt cher.

Mon pere voïant Mademoiſelle de Roſoi dans cet état de trouble & de crainte, crut l'inſtant favorable pour lui propoſer de l'enlever dès ce moment même ; mais ni toutes ſes raiſons, ni tout ce que put lui faire enviſa-

ger Mademoiſelle de Rocheville, ni ma tendreſſe, ni mon déſeſpoir, rien ne put ébranler ce devoir auſtere dont elle eſt eſclave. Enfin, je ſortis auſſi pénétré d'admiration, que de douleur ; & mon pere la quitta, gémiſſant de trouver, dans cette adorable fille, une vertu qui la lui rendoit encore plus chere, quoiqu'elle me rendît plus malheureux.

Le Château de Roſoi eſt une Fortereſſe par ſa ſituation, par ſes murailles, par ſes foſſez, & par d'autres défenſes. Je le ſçavois ; mais je voulus encore l'examiner : je me flattois de pouvoir trouver un endroit foible, pour entrer par ſurpriſe. Mon pere & moi, nous fimes le tour du Château ; & nous le fimes, ſans eſpérance de réuſſir dans notre deſſein. Déſeſperé de l'impoſſibilité d'enlever Mademoiſelle de Ro-

ſoi, dès qu'elle s'y oppoſoit, je pris la réſolution de venir, à force ouverte, l'arracher des bras de ſa mere ; mais mon pere, à qui je communiquai mon projet, me dit, que je ferois en vain cet éclat ; que malgré l'amitié, & même le reſpect que toute la Nobleſſe avoit pour lui, il ne ſe flattoit pas de mettre dans mon parti les Gentilshommes de la Province, dont Madame de Roſoi étoit adorée, & qui même, pourroient bien prendre les armes pour elle. J'en revins à chercher les moïens d'enlever Alix : je dis à mon pere, que ſi Mademoiſelle de Rocheville vouloit être d'intelligence avec nous, nous pourrions réuſſir. Nous lui parlâmes ; je la preſſai, je la conjurai de m'accorder ſon ſecours, mais inutilement : elle ne vouloit m'aider que du conſente-

ment d'Alix, dont la ferme réſiſtance ne me laiſſoit aucun eſpoir. Hé bien ! dit bruſquement mon pere, il faut confondre Madame de Roſoi. Que vous importe, Mademoiſelle, qu'elle ait à vous reprocher une infidélité qui vous fait honneur ! Que craignez-vous ? Rethel eſt un azile où vous pourrez braver... Hé ! que devient Mlle de Roſoi, s'écria cette tendre amie, ſi je ne ſuis pas entr'elle & ſa mere ? Je puis ſeule détourner, ou du moins ſuſpendre, tous ſes projets, & vous en avertir : en un mot, la malheureuſe Alix eſt perduë, ſi Madame de Roſoi, découvrant que j'ai trahi ſa confiance, ſe trouve dans ſon premier tranſport, maîtreſſe de s'y abandonner. Hé bien ! Mademoiſelle, lui dit mon pere, que votre tendreſſe même pour Alix, vous faſſe con-

deſcendre à ce que je veux : arrachons cette infortunée des bras d'une mere dont vous me faites tout craindre. Si Mademoiſelle de Roſoi y conſent, repartit Mademoiſelle de Rocheville, je me prêterai à tout ; mais n'attendez aucun ſecours de moi ſans ſon aveu. Si vous aimiez Alix, lui répliqua mon pere, vous vous prêteriez, malgré elle, au ſeul ſecours qui peut la mettre en état de n'avoir plus rien à redouter : votre timidité lui coûtera peut-être cher, & ne me laiſſe d'autre voie, que celle de confondre Madame de Roſoi. Ah ! Monſieur, s'écria Mademoiſelle de Rocheville, que voulez-vous faire ? Vous perdez Alix pour jamais, & vous l'immolerez à la fureur de Madame de Roſoi, ſi cette mere malheureuſe, car je ne puis m'empêcher de la plaindre, eſt une fois

déclarée la Rivale de ſa fille. Craignez de lui arracher ce qui lui reſte de honte & de remords. Au nom de cette infortunée fille, ajouta-t'elle, gardez-vous de faire connoître à ſa mere, que vous ſçavez un ſecret, que vous devez paroître ignorer, pour les interêts même, & d'Alix, & du Comte votre fils. Si par un éclat, il étoit découvert, vous verriez auſſi-tôt Madame de Roſoi ne plus garder de meſures : comme elle n'auroit plus rien à craindre, elle n'auroit plus rien à ménager. D'abord, & malgré tout ce que vous pourriez faire, elle diſpoſeroit de ſa fille en faveur d'un autre. Si elle ne l'a encore oſé, c'eſt qu'elle craint que ſa fille étant mariée, le Comte, ardent à chercher les occaſions de lui reprocher ſa légereté, ne ſoit inſtruit, par elle, qu'elle eſt, comme lui,

la victime des artifices de sa mere. D'un côté, Madame de Rosoi appréhende d'être haïe, méprisée du Comte, & de lui être pour jamais un objet odieux : de l'autre, elle pense pouvoir triompher un jour, à l'aide de ses charmes & de ses artifices. Elle se flatte que les mépris apparens de sa fille, révolteront le pere, & rebuteront le fils : ces idées flatteuses nourrissent dans son cœur un espoir, qui l'empêche de prendre aucune résolution violente. Je me rends, Mademoiselle, à vos raisons & à vos craintes, repartit mon pere ; je ne dirai rien à Madame de Rosoi, capable de lui faire naître le moindre soupçon, que le motif odieux de sa conduite m'est connu. Cependant je pourrai bien ôter à son artifice, l'excuse du prétendu changement de sa fille ; alors nous verrons

verrons de quel prétexte elle pourra ſe ſervir, pour ne pas tenir des engagemens pris, de ſon aveu, avec le Seigneur de Roſoi. Que je vois de riſque pour Alix, dit douloureuſement Mademoiſelle de Rocheville, dans la réuſſite même de ce que vous projettez ! Que je crains pour elle ! Je ne puis m'expliquer davantage ; mais ſi l'on vouloit m'en croire, on attendroit, du tems & de mes conſeils, ce que j'en oſe eſpérer.

Je ne puis vous exprimer, mon cher Raoul, quel étoit mon déſeſpoir, de ne trouver, de tous côtez, que des difficultez inſurmontables. La timidité de Mademoiſelle de Roſoi m'affligeoit ſenſiblement. Elle refuſoit, avec obſtination, de me voir : je regardai ce cruel refus comme une défiance d'elle-même. Cette idée

augmenta encore le déſir que j'avois de lui parler, & me fit redoubler mes inſtances pour obtenir cette grace. Enfin, Mademoiſelle de Rocheville & pluſieurs lettres lui dépeignirent ſi vivement ma douleur, qu'elle ſe rendit.

C'en eſt donc fait, lui dis-je en l'abordant, je vais être la victime de la réſiſtance que vous m'oppoſez. Madame de Roſoi va faire un choix pour vous: ſa funeſte paſſion m'en aſſure, & votre cruelle obéiſſance à ſes ordres, m'aſſure auſſi que vous irez à l'Autel y jurer ma perte, & peut-être la vôtre. Ah! vous me faites trembler, s'écria Mademoiſelle de Roſoi! Non; ma mere n'ajoutera point cette affreuſe violence à celle qu'elle me fait aujourd'hui! Ne vous flattez pas, lui dit Mademoiſelle de Roche-

ville, pour l'intimider ; le Comte ne prévoit que trop, un coup inévitable : ce malheur vous menace. Juſte Ciel ! dit Alix avec tranſport, ce malheur me menace ! Pouvez-vous en douter, repris-je, ſi vous reſtez au pouvoir de Madame de Roſoi ? Ah ! divine Alix, pourſuivis-je en me jettant à ſes pieds, par pitié pour vous-même, arrachez-vous aux perſécutions où vous expoſe une fauſſe délicateſſe. Sauvez-moi la vie. Au nom de toute ma tendreſſe, ne vous oppoſez plus à ce que j'exige de la vôtre. Songez que c'eſt un époux que vous ſuivrez ; un époux choiſi par un pere. Quoi, Mademoiſelle, ajoutai-je, voïant qu'elle ne me répondoit rien, pouvez-vous refuſer de vous jetter entre les bras du mien ? N'eſt-il pas le vôtre ? Votre amitié ne lui a-t'elle pas

donné ce nom que mérite ſa tendreſſe? Quelle ſeroit ſa joie! Venez, divine Alix, lui dis-je vivement, en lui preſſant les mains, venez: plus de tempête à eſſuïer. L'Amour, oſez le ſuivre, vous conduit au port. Hé! quel Amour! Il ne differe plus de vos devoirs. Quoi! me repliqua-t'elle, je m'arracherois des bras d'une mere! Quoi! je ferois une démarche qui la couvriroit de honte! Non; ſon injuſtice même ne pourroit me juſtifier; elle en ſeroit deshonorée, & j'aurois à rougir, en même tems, de voir ſa gloire & la mienne flêtries à jamais. Quelle eſt, Mademoiſelle, votre cruauté, repris-je! votre refus eſt l'arrêt de ma mort. L'excès de ma paſſion vous eſt un garant, que je ne ſurvivrai pas au coup que Madame de Roſoi me portera par vos propres mains. Raſſurez-

vous, Comte, me dit-elle; je vous jure, par ma tendreſſe & par la vôtre, de ne jamais être qu'à vous. Ma mere voudra en vain me contraindre; je lui oppoſerai une ferme réſiſtance: voilà l'inſtant ſeul où ma ſoumiſſion & mon reſpect oſeront ſe révolter. Sur cette parole, ſoïez tranquile, & attendons du tems, ce que j'oſe en eſpérer.

Après avoir emploïé trois heures pour vaincre les ſcrupules, la délicateſſe, & la timidité de Mademoiſelle de Roſoi, il me fallut la quitter avec moins d'eſpérance que jamais; il ne me fut même plus poſſible de la voir. Madame de Roſoi toujours inquiéte, malgré la confiance qu'elle avoit en Mademoiſelle de Rocheville, redoubloit d'attention: il ne s'en fallut même que d'un inſtant, qu'elle ne me ſurprît en ſortant

de l'appartement de ſa fille.

La veille de notre départ, mon pere me dit : Paſſons chez Madame de Roſoi ; je veux l'embarraſſer ; je veux, ſi je le puis, confondre ſon artifice : mais laiſſez-moi parler. Contentez-vous de paroître froid & ſombre : craignez de donner à ſon cœur, des armes contre vous & contre Alix, en paroiſſant trop paſſionné. C'eſt toujours ſe montrer aimable à qui nous aime, que de paroître délicat & tendre : ainſi, mon fils, quoi qu'il arrive, conſervez un air de tranquilité.

Madame de Roſoi, en nous voïant, prit le ton ſéducteur de l'amitié : elle dit à mon pere, qu'il falloit pardonner ſa complaiſance pour ſa fille, à la tendreſſe extrême qu'elle avoit pour elle. Puis s'adreſſant à moi, elle pourſuivit : Comte, vos interêts

ne peuvent être en de meilleures mains, je vais emploïer tour à tour, auprès de ma fille, & ma douceur & mon empire, pour la ramener à vous, & la déterminer enfin à consentir à votre bonheur. Croïez, ajouta-t'elle d'un air affectueux, que j'achetterois de mon sang, la douce satisfaction de joüir du bonheur de pouvoir contribuer au vôtre. Que j'aurois de plaisir à vivre avec vous! A vous voir à tous... Mon pere l'interrompit pour lui demander si elle vouloit nous laisser partir, sans nous permettre de prendre congé de Mademoiselle de Rosoi: il ajouta qu'il auroit sujet de se plaindre, si le caprice de la fille & la condescendance de la mere, nous privoient de cet honneur. Madame de Rosoi parut embarrassée à ce discours; mais se voïant pressée par

mon pere, elle dit à Mademoiſelle de Rocheville : Allez, ma chere Rocheville, allez chercher ma fille ; ſurtout inſpirez-lui d'apporter ici les ſentimens qui peuvent ſeuls me plaire : qu'elle ſe ſouvienne de ſon devoir. Que je ſerai contente, ſi elle peut l'écouter ! Mais que je crains..... Il ne s'en fallut de rien que mon pere, le plus prudent des hommes, ne s'échappât à ce diſcours.

Mademoiſelle de Roſoi arriva : elle étoit ſi tremblante, qu'à peine pouvoit-elle ſe ſoutenir. Voilà, lui dit cette mere artificieuſe, le Comte de Rethel & ſon fils, qui veulent prendre congé de vous. Mon pere fut à elle : Oſerois-je, Mademoiſelle, lui dit-il, vous demander en quoi mon fils a pû vous déplaire ; les raiſons qui vous forcent à déſobéir aux volontez d'un pere, en

vous faiſant exiger d'une mere, de manquer à des engagemens ſolemnels ; pourquoi enfin vous vous manquez à vous-même ? Ce n'eſt point à moi à parler où ma mere eſt préſente, repliqua Mlle de Roſoi d'une voix mal aſſurée ; c'eſt à elle à répondre. Non, non, reprit mon pere ; c'eſt à vous, Mademoiſelle, à qui je m'adreſſe : c'eſt à vous à me rendre la liberté de diſpoſer de mon fils : prononcez ſeulement qu'il doit renoncer à vous pour jamais, & que vous y conſentez. Il échappa dans ce moment quelques pleurs à Alix, qui ne répondoit rien. Madame de Roſoi lui dit alors : Hé bien ! ma fille, allez-vous vous rendre ? Vous laiſſerez-vous attendrir ? Parlez : répondez au Comte de Rethel. Pardonnez à ma déſobéïſſance, répondit Mademoiſelle de Roſoi ;

je crains trop de vous déplaire pour oſer expliquer mes ſentimens : vous les ſçavez, & vous les avez approuvez ; trop heureuſe, ſi vous avez pour eux aſſez d'indulgence pour ne vouloir plus les combattre ! Je vous l'ai déja dit, reprit mon pere avec vivacité : il faut, Mademoiſelle, que vous prononciez à mon fils qu'il doit renoncer à l'eſpoir de vous poſſéder, pour que je puiſſe diſpoſer de lui à mon gré ; votre exemple lui ſuffira pour être ſoumis à mes volontez. Parlez, Mademoiſelle. Je n'ai plus rien à dire, repliqua-t'elle, & pour ne plus entendre des diſcours trop preſſans, je me retire. En achevant ces mots, elle ſortit avec précipitation : mon pere voulut l'arrêter ; mais Madame de Roſoi, dont le trouble étoit ſenſible, le retint & lui dit : Laiſſez-la fuir ; elle ne

mérite ni les bontez du pere, ni la tendreſſe du fils : vous voïez ſon obſtination, j'en ſuis confuſe pour elle ; cependant eſpérons encore. Je vous conſeille, Comte, me dit-elle, de revenir dans peu de jours. Mon pere, ſans répondre à Madame de Roſoi, ſortit. Son indignation contre elle ne lui permit ni de l'écouter, ni de reſter : il craignoit même de s'échapper, & par cet éclat, d'expoſer Mademoiſelle de Roſoi aux violences de ſa mere, auſquelles Mademoiſelle de Rocheville n'auroit plus été en état de porter ni adouciſſement ni remede.

Lorſque tout le monde fut retiré, Mademoiſelle de Rocheville vint nous trouver. Quelque idée que j'euſſe de la vertu d'Alix, lui dit mon pere, je ne m'attendois pas de trouver en elle aſſez de fermeté, pour tenir

contre tout ce que je lui ai dit. Si elle avoit ſuccombé, repartit Mademoiſelle de Rocheville, vous l'auriez renduë encore plus malheureuſe, & vous n'auriez rien obtenu de Madame de Roſoi. La mort, préſente à ſes yeux, ne la feroit pas conſentir à voir ſa fille Comteſſe de Rethel : je l'avoüe à regret ; mais elle ſe porteroit plûtôt à toutes ſortes d'extrémitez. Qui m'eût dit, s'écria-t'elle, que je verrois un jour cette ame ſi vertueuſe, & ſi eſclave de ſes devoirs, en proïe à la fureur, à la cruauté & à la perfidie ! Que lui ſervent tous ſes remords ! Hélas ! ils ſont tous impuiſſans ! Si elle a laiſſé entrevoir quelque eſpérance au malheureux Comte, elle attend de ce vain eſpoir le plaiſir de le revoir ici. La tranquilité du Comte en préſence de ſa fille, & que cette infor-

tunée fille a remarquée avec autant de douleur que d'inquiétude, l'a déja flattée. Mon pere expliqua les raiſons qu'il avoit eu pour me faire tenir cette conduite; ajoutant qu'il avoit voulu allarmer Mademoiſelle de Roſoi. Vous avez réuſſi, répondit notre fidelle amie : ſon cœur eſt déja bleſſé ; elle craint tout des charmes & de l'eſprit de ſa mere. Elle vous conjure, Comte, me dit-elle, de fuir, de ne plus paroître dans ce Château, de vous ſouvenir que vous cauſez ſes malheurs, & que votre tendreſſe pour elle, peut ſeule les lui faire ſupporter. Elle ajoute, qu'elle aura la force de les ſoutenir, puiſqu'elle a eu celle de ne pas ſuccomber, quoiqu'attendrie par votre préſence, & preſſée par un pere qu'elle chérit autant que ſi elle lui devoit le jour. Et vous,

Monſieur, dit-elle à mon pere, elle vous conjure d'enviſager avec bonté ſa triſte ſituation, de vous ſouvenir qu'elle eſt auſſi malheureuſe que tendre, de lui pardonner la réſiſtance que ſon devoir lui a ordonné de vous oppoſer, de lui conſerver votre amitié, & de ne point diſpoſer de ce fils qui lui eſt ſi cher. Mon pere promit à Mademoiſelle de Rocheville tout ce qui pouvoit raſſurer l'infortunée Alix. Nous partîmes le lendemain, après avoir pris congé de Madame de Roſoi; mais avec une froideur qui dut l'étonner. Je chargeai Mademoiſelle de Rocheville d'une lettre pour Alix, & elle convint avec moi que je me ſervirois à Rethel, de la même voie que j'avois déja emploïée pour lui écrire.

Nous étions à peine hors du Château, que Madame de Ro-

ſoi s'écria, d'un ton de déſeſpoir : Que je ſuis injuſte ! Que je ſuis barbare ! Quoi ! j'exige de ma fille plus que je ne puis obtenir de moi-même ! Je veux qu'elle renonce à ce qu'elle aime ! Quel eſt ſon malheur, ou plûtôt quel eſt le mien ! Ce qu'elle aime eſt l'objet que j'adore, & je ne l'adore que pour porter à l'un & à l'autre, le poignard dans le ſein. Roger part deſeſperé ; l'excès de ſa paſſion, que je n'ai que trop vû, ne me permet aucune eſpérance. En quel état affreux mon injuſtice nous plonge-t'elle tous les trois ! Quoi ! ne pourrai-je étouffer ma tendreſſe, quand ma gloire, mon repos, celui de ma fille, l'impoſſibilité d'être jamais heureuſe, & le bonheur de ce que j'aime, m'en font voir la dure néceſſité ? Que dis-je ! La vertu de ma fille ne devroit-elle pas me

ſuffire pour rappeller la mienne? Ces combats donnerent quelque eſpérance à Mademoiſelle de Rocheville ; elle oſa repréſenter à Madame de Roſoi l'excès de ſon égarement, les victimes qu'elle lui immoloit, la honte dont il devoit la couvrir. Qu'eſperez-vous, lui dit-elle, de cette malheureuſe paſſion? Tu me demandes ce que j'en eſpere, répondit Madame de Roſoi? Hé! le ſçais-je? Ou plûtôt, qu'en puis-je eſpérer? Non; je n'en ſçaurois recueillir qu'une confuſion extrême, & des remords inutiles qui ne me quitteront jamais: ce que j'aime, ma fille, & moi, ſerons tous malheureux. Cette fatale paſſion chaſſe, malgré moi, de mon cœur, les ſentimens de la nature, & ceux du devoir; mais ſi Roger, perſuadé du changement de ma fille, pouvoit l'oublier, je pourrois

pourrois alors, ſans que Thibault ni ſon fils me traverſaſſent, & ſans être ſoupçonnée d'avoir emploïé l'artifice, diſpoſer d'Alix ; je pourrois auſſi toucher le cœur de Roger. Je l'ai vû quelquefois ſe partager entre ma fille & moi : peut-être ſans elle, le verrois-je dans ce moment à mes genoux ! Que cette idée me donne de haine pour ma Rivale ! Et à quelle extrémité cette haine ne me porteroit-elle pas, ſi Roger avoit pénétré ma paſſion ? Ah ! ma chere Rocheville, ce ſeroit pour moi, le comble des malheurs ! Oüi ! Alix me répondroit de l'horreur que je ferois à ſon Amant.

Madame de Roſoi paſſoit les jours & les nuits, agitée de tous ces différens mouvemens. Deux ou trois lettres de Mademoiſelle de Rocheville, nous inſtruiſirent de la ſituation violente où ſe trou-

voit Madame de Roſoi, & des craintes où elle étoit de ne plus me voir. Mon pere crut qu'il étoit de ſa prudence de m'éloigner : il prit ſon parti, ſurtout quand il eut appris par Mademoiſelle de Rocheville, que Madame de Roſoi ne ſongeoit point à marier ſitôt ſa fille.

Ne voïant donc aucun riſque à m'éloigner, mon pere me dit : Je vais, mon fils, vous porter un coup ſenſible ; je le ſens comme vous : mais je vous aime, Alix m'eſt chere ; je ſçais que vous ne pourriez être heureux ſans elle ; votre tendreſſe réciproque eſt mon ouvrage : c'eſt donc à moi à chercher les moïens qui pourroient un jour achever votre commun bonheur. Je veux vous éloigner de Madame de Roſoi ; c'eſt la ſeule voie qui nous reſte. Les combats qu'elle éprouve, & les

remords dont elle eſt tourmentée, nous permettent quelque eſpérance ; il faut lui donner, contre vous, des armes, dont ſa raiſon, aidée des ſages remontrances de notre prudente amie, pourra peut-être faire uſage. Partez, mon fils, retournez à la Cour ; accordez à ma tendreſſe cette abſence ſi néceſſaire pour votre bonheur, pour celui d'Alix, & pour mon repos. J'écrivis à cette charmante fille ; elle approuva ce que mon pere exigeoit de moi, & peu de jours après je partis.

Raoul arrêta Roger en cet endroit de ſon récit : Il faut, lui dit-il, que j'aie pour vous une amitié bien indulgente, non ſeulement pour vous avoir écouté ſi long-tems, mais encore pour m'être ſenti touché de tout ce que vous venez de m'apprendre. Pouvez-vous avoir gardé le ſilence

avec moi jusqu'à ce jour ? Comment votre ame, pleine de sa douleur, a-t'elle pû se refuser la consolation de s'épancher dans le sein d'un ami ? Si j'ai autant de force pour conserver mon ressentiment, que vous en avez eu pour garder votre secret, craignez que je ne vous pardonne de long-tems. Hé bien ! mon cher Raoul, repartit Roger, pour vous donner le tems de me pardonner, remettons ce qui me reste à vous apprendre, à une autre occasion. Non pas, lui dit Raoul ; il ne vous est plus permis d'interrompre une conversation dont le sujet est, pour moi, si intéressant : vous continuerez ; j'exige de vous cette complaisance. Vous n'auriez pas à m'en remercier, reprit Roger, si nous en avions le tems : j'adore Mademoiselle de Rosoi, elle m'occupe

ſans ceſſe ; peut-il être pour moi des inſtans plus doux que ceux où je m'entretiens d'elle ? Mais nous avons ici des bienſéances à garder : la nuit tombe déja, & l'heure approche où l'on s'aſſemble chez le Prince ; nous devons y être des premiers : notre abſence, notre retardement même y ſeroit remarqué. D'ailleurs, je lis dans vos yeux l'impatience que vous avez d'aller au Quartier du Duc de Bourgogne, pour y faire votre cour à l'aimable Madame de Camplit. Puiſque vous le voulez ainſi, repliqua Raoul, j'y vais de ce pas ; mais j'y vais pour vous juſtifier auprès de toutes les femmes aimables, qui vous croïent inſenſible. Pour faire ceſſer leur étonnement, je leur apprendrai la cauſe de votre indifférence pour elles ; je veux leur épargner avec vous, les frais d'une

coquetterie en pure perte pour leur vanité. De même que les charmes de Madame de Camplit, répondit Roger, ont juſtifié dans votre eſprit la foibleſſe du Duc de Bourgogne pour elle, ils me garantiront de votre indiſcrétion; en les voïant, vous ne ſongerez plus à parler de moi. J'avoüe, mon cher Roger, repartit Raoul, que Madame de Camplit m'amuſe infiniment; l'agrément qu'elle a dans l'eſprit & dans toutes ſes manieres, échauffe mon imagination : cependant ne craignez rien pour mon repos ; je ne ſuis ni aſſez humble, ni aſſez vain, pour devenir un Rival ſerieux du Duc de Bourgogne. Je trouve Madame de Camplit aimable, ſans la craindre : le plaiſir que je ſens à la voir, ne me cauſe que des déſirs qui ne ſont mêlez d'aucune inquiétude ; & l'idée qu'-

elle me laiſſera de ſes charmes, en quittant ce Camp, me fera toujours plaiſir, & ne m'inquiétera jamais. Madame de Camplit eſt toute dans mon imagination, & non dans mon cœur. Allons donc, mon cher Roger, faire notre cour au Duc de Bourgogne ; moi pour y voir Madame de Camplit, qui, ſans être touchée en ma faveur, écoutera avec complaiſance ce que je lui dirai ; vous, pour vous arracher, s'il ſe peut, à vous-même.

C'étoit moins la beauté de Madame de Camplit, qui l'avoit renduë maîtreſſe abſoluë du cœur & de l'eſprit de Hugues de Bourgogne, que beaucoup d'habileté : ſes manieres careſſantes, un badinage léger, une raillerie fine, des ſaillies heureuſes, un pinceau vif & brillant pour peindre ou les caracteres ou les ridicules, des

idées singulieres, & singuliere-ment renduës ; tout cela réuni ensemble, en faisoit une femme charmante. Elle étoit trop atten-tive à conserver sa conquête, pour laisser le Duc de Bourgogne dans une tranquilité dangereuse ; aussi ne s'armoit-elle jamais d'une severité, qui auroit éloigné ceux que ses appas captivoient. Elle vouloit des victimes toujours tou-tes prêtes à immoler à la jalousie du Duc ; jalousie qu'elle sçavoit faire naître, nourrir & arrêter, selon qu'elle le jugeoit à propos. Son grand art étoit de ne ja-mais paroître exiger rien de lui, que pour sa propre gloire : son interêt se tenoit toujours caché sous le voile de celui du Duc de Bourgogne. Elle se servoit du prétexte d'aimer les Fêtes & les Spectacles, pour l'amuser sans cesse. Ce Prince croïoit s'acqué-rir

tir des Créatures, en répandant des graces ; mais ces mêmes graces affermiſſoient toujours le pouvoir de Madame de Camplit, qui ſeule, malgré le juſte diſcernement de Hugues, décidoit qui les méritoit le mieux : ainſi le Sujet revêtu d'une nouvelle dignité, ou accablé des libéralitez du Duc, croïoit tout tenir de Madame de Camplit.

Ce fut de ſon caractére, de ſon adreſſe, & du pouvoir qu'elle avoit ſçû prendre ſur l'eſprit du Duc de Bourgogne, que le Sire de Couci & le Comte de Rethel, s'entretinrent juſqu'au moment où ils arriverent au Camp. Le Jeu, la Muſique, le Bal, la Galanterie, tout convioit au plaiſir. Le ſeul Comte de Rethel, au milieu de ces amuſemens, ne ſe livroit à aucun d'eux ; ils ne ſervoient au contraire, qu'à le jet-

ter dans une langueur qui irritoit encore ſes maux. La belle Gabrielle de Vergi manquoit à cette brillante & ſuperbe aſſemblée, pour lui donner le dernier éclat. Les femmes ne la regretoient point : ſa préſence les humilioit, & ſa modeſtie, qui rehauſſoit de beaucoup tous ſes charmes naiſſans, leur ſembloit un Cenſeur muet de leur diſſipation. Enfin, Gabrielle de Vergi parut. Ses graces naturelles & ſimples, ſa beauté, qu'elle ſembloit ignorer, ſa douceur noble & impoſante, attacherent d'abord tous les yeux ſur elle. Le Sire de Couci, occupé ſeulement du plaiſir d'amuſer Madame de Camplit, ne la remarqua que légerement ; mais le Seigneur de Fajel, malgré les efforts qu'il ſe faiſoit pour diſſimuler, & peut-être pour ſe vaincre, ne pouvoit s'empêcher de l'admirer,

Alberic du Mez, jeune, aimable, & né pour être ſenſible, apportoit au Camp de Bourgogne un cœur libre. Gabrielle de Vergi lui auroit peut-être fait ſentir le pouvoir de ſes charmes, ſi la faveur de Philippe-Auguſte, ſa nouvelle dignité de Maréchal de France, & le déſir de parvenir encore à de plus éminentes ; ſi l'ambition enfin, dont les premiers mouvemens étoient dans le plus fort de leur rapidité, n'euſſent préſervé Alberic du danger qu'il y auroit eu pour lui, d'adorer Mademoiſelle de Vergi. Elle ne lui inſpira donc que ce mouvement d'admiration, qu'on ne pouvoit lui refuſer, & tout au plus le déſir d'être un jour Poſſeſſeur d'un Objet ſi accompli. Le Comte des Barres examinoit ſans crainte, tous les charmes de Mademoiſelle de Vergi :

il les trouvoit bien inférieurs à ceux de la ſœur du Maréchal. Malgré les plaiſirs variez qui, ſans intervalle, ſuccédoient les uns aux autres, le Comte des Barres regretoit les momens qu'il paſſoit éloigné de la Cour de Philippe. Mademoiſelle du Mez y étoit, & en faiſoit un des principaux ornemens. Le Comte de Rethel avoit encore plus de raiſons de regreter cette Cour. Le ſeul Raoul de Couci ſe livroit, ſans aucune inquiétude, à tous les plaiſirs qui ſe préſentoient à lui.

Raoul étoit trop tendrement attaché à Roger, pour n'être pas impatient d'apprendre ce qu'il lui reſtoit à ſçavoir. Ne voulez-vous pas, lui dit-il le ſurlendemain, jour de repos, reprendre le diſcours qui m'a ſi fort attendri en faveur de Mademoiſelle de Roſoi? Souvenez-vous que nous

l'avons laiſſée au pouvoir d'une mere, devenuë ſa rivale & ſon ennemie. Venez, mon cher Roger, venez reprendre la ſuite d'un récit qui m'a touché de compaſſion en faveur de l'adorable & infortunée Alix, & rempli d'indignation contre Madame de Roſoi. Je l'avoüe, elle mérite bien peu, l'idée avantageuſe qu'on a d'elle à la Cour de Philippe.

Roger ſe rendit avec plaiſir à l'obligeante curioſité de Raoul : ils monterent à cheval ; ils ſe rendirent dans le même Bois où Roger avoit commencé ſon récit, dont il reprit la ſuite en ces termes.

Il y avoit à peine quinze jours que j'étois arrivé, lorſque je vis un matin, chez la Reine Mere, Madame de Roſoi : ſa vûë me cauſa une ſurpriſe qu'il étoit aiſé de comprendre. A ce premier

mouvement succéda la plus vive inquiétude : Mademoiselle de Rosoi n'étoit point avec sa mere. Que vient faire ici cette artificieuse femme, me dis-je à moi-même ? Quel est son dessein ? Seroit-elle venuë seule ? Non ; sa funeste & jalouse passion lui ordonne d'être elle-même la surveillante de sa fille. Mais pourquoi Mademoiselle de Rocheville ne m'a-t'elle pas instruit de ce voïage précipité ? Pourquoi mon pere me l'a-t'il laissé ignorer ? L'auroit-il ignoré lui-même ? Mademoiselle de Rocheville ne seroit-elle plus dans mes interêts ? Ce voïage, si j'en avois été averti, me donnoit une heureuse occasion de me rendre Possesseur de Mademoiselle de Rosoi. Agité de toutes ces réflexions, je voulus sortir de chez la Reine ; Madame de Rosoi me fit signe de l'attendre.

Vous êtes étonné de me voir dans ces lieux, me dit-elle en me préſentant la main pour l'accompagner : je m'en étois éloignée à regret, pour complaire à un époux; j'y reviens, avec plaiſir, comme dans ma véritable Patrie. Je ne ſuis point étonné, Madame, lui repliquai-je, de vous voir où il vous convient ſi bien d'être; mais j'avoüe que je ſuis ſurpris de vous y voir ſans Mademoiſelle de Roſoi. Pourquoi, Madame, ajoutai-je, priver la Cour d'un ſi bel ornement? Je crains trop, me répondit-elle, de vous affliger, pour vous apprendre ce qui l'empêche de paroître ici. Son obſtination eſt extrême; cependant je la forcerai à venir faire la révérence au Roi & aux Reines : vous l'y verrez. Je crains bien, Madame, repartis-je, de ne l'y voir jamais. Ce ſéjour, me repliqua-t'elle,

vous offre tant d'Objets aimables ! croïez-moi, Comte, vangez-vous de ma fille ; oubliez-la. Mademoiſelle de Roſoi, lui dis-je, peut ne jamais faire mon bonheur ; mais jamais je ne ceſſerai de l'adorer. Madame de Roſoi rougit à ce diſcours, baiſſa les yeux, & ne me répondit rien. Un moment après, elle me dit d'un air affectueux ; Je ne prétens pas que le caprice de ma fille, me prive du plaiſir de vous voir ; j'exigerai même d'elle, de ne pas vous fuir. Je ne viendrai pas demain à la Cour, ajouta-t'elle, & vous ſerez le maître de venir chez moi. Ce diſcours nous mena juſques dans la Cour du Roi, où je la quittai ſans lui répondre.

Je n'eus rien de ſi preſſé que de me retirer chez moi, pour y rêver en liberté, à ce nouvel événement;

j'en étois troublé, & cependant j'eſpérois en tirer avantage. Mlle de Roſoi, diſois-je, n'eſt donc plus entourée de ces murailles & de ces foſſez inacceſſibles. Je pourrai donc l'arracher à la perſécution de ſa jalouſe mere. Oüi! cruelle, mécriois-je; votre fatal égarement vous ôte la raiſon, juſqu'au point de venir vous-même me livrer votre fille! Votre prudence enfin vous abandonne! je ſçaurai bien en profiter.

J'étois occupé de ces différentes idées, je cherchois déja les moïens de réuſſir dans mes projets, lorſqu'on me rendit un Billet. Quelle fut ma joie, en reconnoiſſant le caractere de Mademoiſelle de Rocheville. Je l'ouvris avec précipitation; mais ce qu'il contenoit me porta un coup bien ſenſible: en voici à peu près les termes.

Vous avez déja vû, ſans doute, Madame de Roſoi à la Cour, où ſa funeſte paſſion l'a conduite. Venez à Chelles, vous m'y verrez avec la malheureuſe & tendre Alix ; mais venez-y dans ce moment, avec celui qui vous rendra ce Billet.

Que devinrent toutes mes eſpérances, à la lecture de ces quatre mots ? Ils renverſerent en un moment tous mes projets, & ne me prouverent que trop, que la prévoïance de Madame de Roſoi étoit une ſuite de ſes artifices. Que je fus affligé, en apprenant que cette cruelle femme venoit de mettre entre ſa fille & moi, une nouvelle barriere encore plus aſſurée que le Château de Roſoi ! Je partis, dans l'inſtant, avec celui qui venoit de m'apporter une ſi funeſte nouvelle. Il me conduiſit, par des ſentiers détour-

nez, près d'une porte pratiquée à l'extrémité de l'enclos du Monaſtere : il me fit arrêter dans un endroit fort couvert, & me dit d'attendre. Une demie heure après, j'apperçus Mademoiſelle de Rocheville ; je voulus courir à elle, mais elle me fit ſigne de ne pas avancer.

A peine m'eut-elle joint, que je lui dis ; Vous allez m'apprendre que je ſuis plus malheureux que jamais, & j'aurai à vous le reprocher. Ah ! ma chere amie ! pourquoi n'avoir pas inſtruit mon pere ou moi, du départ de Madame de Roſoi ? Je poſſédois Alix.... Je vous l'ai déja dit, me repliqua Mademoiſelle de Rocheville, que je ne me préterois jamais à cette violence, ſans l'aveu de Mademoiſelle de Roſoi. Au moment que ſa mere eut pris la réſolution d'aller à Paris,

Alix effraïée de l'entrepriſe que vous feriez pour l'enlever ſur notre route, me fit jurer de garder le ſecret ; j'ai été fidelle à ma parole. Hé ! voilà de quoi je me plains, m'écriai-je ! Ah ! que cette ſcrupuleuſe fidélité nous coûtera cher ! Je le crains, me repartit Mademoiſelle de Rocheville ; mais je craignois encore plus les malheurs que pouvoit entraîner votre entrepriſe ; un gros cortége à combattre & à vaincre ; un éclat, que Mademoiſelle de Roſoi appréhendoit à l'égal de la mort : je l'avoüe, j'ai tremblé, comme elle, en enviſageant le ſang que coûteroit cette violence, & peut-être un ſang précieux. Que de raiſons qui peuvent me juſtifier ! Mais, Comte, ne perdons pas, en regrets inutiles, des inſtans qui nous ſont chers : écoutez-moi.

Au moment que Madame de Roſoi apprit votre départ, elle s'écria avec tranſport : Ah ! ma chere Rocheville, le Comte de Rethel vient de quitter cette Province, où j'étois ſans eſpérance de le voir ! La moindre démarche m'auroit trahi ; ſon ſéjour à la Cour va me donner la liberté de le voir tous les jours. Partons ; mais, continua-t'elle, j'ai une preuve d'amitié à vous demander, & je penſe que votre attachement pour moi, eſt tel, que je puis compter ſur votre fidélité, ſur votre diſcrétion, & ſur votre zéle. Vous ſçavez que l'Abbeſſe de Chelles eſt ma parente ; vous y avez une ſœur : c'eſt dans ce lieu que je vais mener Alix ; mais, pour ma tranquilité, il faut que vous y reſtiez avec elle. Je veux de plus, que ma parente, votre ſœur & vous,

la ſollicitiez ſans ceſſe à ſe conſacrer dans ce Monaſtere. Un mariage ne me délivreroit point de cette Rivale redoutable; un Voile qui la cache pour jamais à tout le monde, peut ſeul m'en débarraſſer : voilà mon unique but. Avec un peu d'adreſſe, nous la forcerons à ce que je veux. Nous profiterons du ſéjour de Roger à la Cour, pour perſuader à Alix qu'il eſt infidéle. Alors ſon dépit encore irrité par vos diſcours, lui fera faire ce que je déſire. Que je ſerois heureuſe ! Je n'aurois plus à craindre ni à trembler que Roger découvrît jamais la tromperie que je lui fais. Que dis-je ! Roger, ſans eſpérance, chercheroit à ſe diſtraire de ſa paſſion, & ſous l'apparence de le plaindre & de le conſoler, je lui inſpirerois pour la mere, la même tendreſſe que lui avoit inſpiré la fille. Ma-

dame de Roſoi, continua Mademoiſelle de Rocheville, flattée de ces idées, donna ſes ordres; elle les fit exécuter avec tant de promptitude, & prit de ſi ſures précautions pour ſon voïage, craignant votre pere, que nous partîmes deux jours après qu'elle eut appris que vous n'étiez plus à Rethel. Mademoiſelle de Roſoi n'a point entré dans Paris; ſa mere nous a d'abord amenées ici, où elle nous a laiſſées, après y avoir reſté deux jours pour mieux inſtruire l'Abbeſſe.

Vous venez de m'apprendre mes malheurs, dis-je à Mlle de Rocheville; mais n'avez-vous rien à me dire pour les adoucir? Que fait Alix? Que penſe-t'elle? Que dit-elle? Ne fait-elle point d'injuſtice à ma tendreſſe? Me plaint-elle enfin? Pouvez-vous le demander, me répondit-elle? Pouvez-

vous douter qu'elle ne ſoit encore plus à plaindre que vous ? Jugez de ſa douleur ; il eſt des momens où elle eſt ſans nul eſpoir de jamais unir ſon ſort au vôtre ; après avoir été quelquefois plongée dans une profonde rêverie, elle s'écrie : Ah ! cher Comte, je ne ſerai donc jamais à vous ! Votre pere eſt irrité contre moi ; ma réſiſtance, quoique juſte, l'a offenſé ; il s'en vangera ; j'en ſerai la victime. Oüi, ma chere amie, me dit-elle toute en pleurs, Thibault de Rethel, malgré la parole qu'il vous a donnée, diſpoſera de ce fils reſpectueux. . . Peut-elle le penſer, m'écriai-je ! Peut-elle croire que je renonce jamais à elle ! Mon pere le voudroit en vain ! Mademoiſelle de Roſoi, me repliqua-t'elle, ne peut comprendre qu'on oſe s'oppoſer à la volonté de ceux qui nous ont donné

donné le jour. Mais, Comte, ajouta-t'elle, il faut que Madame de Roſoi tombe elle-même dans l'erreur où elle veut jetter ſa fille ; il faut que le ſuccès qu'elle en attend, tourne contre elle : oüi ; il faut qu'elle vous croïe hors des chaînes de Mademoiſelle de Roſoi, & de plus, engagé dans de nouvelles. Cherchez à la Cour ce qui ſeroit le plus digne de vous, ſi vous étiez libre d'y faire un choix, & paroiſſez vous y attacher. Mademoiſelle de Roſoi a d'abord montré une forte répugnance pour ce ſtratagême ; elle en a ſenti tout le danger. Quelle injuſte & obligeante crainte, m'écriai-je ! Hé bien ! cherchons un autre moïen ! Non, reprit Mademoiſelle de Rocheville ; la timide & tendre Alix eſt raſſurée, elle compte ſur votre conſtance : ce n'eſt pas

tout, voïez quelquefois Madame de Roſoi, mais ſans empreſſement ; ſurtout, paroiſſez tranquile au ſujet de ſa fille ; défendez-vous mal, ſi elle vous montre des ſoupçons ; ſi elle vous preſſe, convenez avec un air embaraſſé de votre changement. Je ne tarderai pas à être inſtruite de l'effet que produira votre ſtratagême ; alors nous prendrons de nouvelles meſures. Allez, mon cher Comte, retournez à Paris, & ne vous montrez jamais ici, que je ne vous envoïe chercher. Ma ſœur, qui m'a confié la clef de cette porte, par où je ſuis ſortie, m'a donné la facilité de vous voir ; mais je lui fais courir trop de riſque, & j'en cours trop moi-même, pour en abuſer. Quoi ! lui dis-je, je ne verrai point Mademoiſelle de Roſoi ? Non, me répondit-elle ; elle eſt obſervée

de trop près par les ordres de l'Abbeſſe, attentive à exécuter exactement ceux de Madame de Roſoi. Et vous, lui dis-je vivement, exécutez ce qu'une juſte crainte de l'avenir, ce que la pitié, la prudence & l'amitié doivent vous montrer néceſſaire. Tremblez d'avoir à vous reprocher un jour des malheurs, auſquels il ne ſera plus tems de donner des larmes : cette clef que vous tenez dans vos mains, pourroit les prévenir ; ſongez qu'elle peut ſouſtraire Alix aux perſécutions & aux cruautez de ſa barbare mere, & me rendre heureux à jamais. Et vous, Comte, me repartit Mademoiſelle de Rocheville, ſongez-vous à ce que vous voudriez exiger de moi ? Quoi ! je trahirois la confiance de ma ſœur ! Quoi ! j'expoſerois, cette fille eſtimable, à être, le

reſte de ſes jours, la triſte victime de ma perfidie ! Non ; ne l'eſperez pas, quand même Mademoiſelle de Roſoi conſentiroit à ſe prêter à un enlevement. Après de vaines prieres, après avoir juré mille fois que j'adorois Alix, je quittai mon amie, & revins à Paris.

En arrivant, je trouvai une lettre de mon pere ; il étoit au déſeſpoir de ce que Mademoiſelle de Rocheville ne l'avoit pas averti du départ de Madame de Roſoi : il ſentoit, comme moi, l'occaſion favorable & perduë ; il me donnoit les mêmes conſeils que j'avois déja pris de moi-même, & que Chelles rendoit inutiles : il ajoutoit que je perdois beaucoup par l'abſence du Vicomte de Melun, frere de Madame de Roſoi ; qu'il ſentoit combien ſon ſéjour auprès de

l'Empereur, étoit préjudiciable à mes affaires, puiſqu'il étoit le ſeul homme que Mademoiſelle de Roſoi pouvoit oppoſer à l'injuſtice de ſa mere, qui reſpectoit & craignoit un frere, ſeul en droit de lui faire des remontrances, & même de la forcer à conſentir à mon bonheur. J'avois déja fait toutes ces réflexions, en regrettant l'abſence du Vicomte de Melun, dont le retour faiſoit tous les déſirs & les eſpérances de ſa niéce. J'inſtruiſis mon pere de tout ce qui ſe paſſoit, & il approuva la conduite que notre zélée & prudente amie me conſeilloit de tenir.

J'allai le lendemain chez Madame de Roſoi, pour lui laiſſer le plaiſir de penſer que je n'avois aucun ſoupçon; je lui dis: Je vois, Madame, que Mademoiſelle de Roſoi eſt pour moi invi-

ſible partout ; vous n'avez apparemment pas aſſez de pouvoir ſur elle, ou plûtôt vous n'en avez pas aſſez ſur vous-même, pour me tenir la parole que vous me donnâtes hier chez la Reine. Vous avez raiſon, me répondit-elle, de me reprocher ma foibleſſe ; je voudrois pouvoir la vaincre : je voudrois pouvoir vous rendre heureux. Le Maréchal qui entra dans ce moment, empêcha Madame de Roſoi de me dire ce que ſes détours ordinaires alloient lui ſuggérer.

Depuis que Mademoiſelle de Rocheville m'avoit parlé, j'avois paſſé en revûë dans mon imagination, toutes les Beautez de la Cour, pour choiſir celle qui pourroit rendre ma feinte, plus vraiſemblable. La ſœur du Maréchal me parut propre à jetter Madame de Roſoi dans l'erreur.

Vous connoiſſez les charmes, l'eſprit & la vertu d'Eliſabeth du Mez: aïant déja porté mes vûës ſur cette aimable fille, je fus charmé de me trouver, avec Alberic ſon frere, chez Madame de Roſoi; je voulus profiter de cette occaſion pour la jetter, dès ce moment, dans quelque inquiétude.

Le Maréchal me ſervit à merveille; frappé de la beauté dont Madame de Roſoi étoit ce jour-là, il ne put lui refuſer des loüanges, dites même avec un air de galanterie. Je ſaiſis cet inſtant pour parler de Mademoiſelle du Mez: je vantai ſa beauté, je détaillai avec chaleur, tous les avantages de ſa perſonne & de ſon eſprit; j'ajoutai, en baiſſant la voix & les yeux: Je ſens qu'il ſeroit dangereux, à qui ne voudroit rien aimer, ou à celui qui auroit à rougir d'être infidéle, de voir

trop ſouvent Mademoiſelle du Mez, & d'étudier toutes ſes bonnes qualitez. Madame de Roſoi à ſon tour, mais plus naturellement que moi, baiſſa les yeux, & rougit à ce diſcours : je vis ſon trouble avec plaiſir ; il me fit juger qu'elle donneroit facilement dans le piége que je lui préparois. Un moment après le Maréchal ſortit, & je le ſuivis.

L'eſtime & le reſpect que j'ai pour Mademoiſelle du Mez, me faiſoient ſentir une ſorte de honte dans l'exécution de mon projet ; je le trouvois indigne d'un cœur droit & généreux. Les remords précédoient ma feinte ; je condamnois un projet qui tendoit à ſurprendre la liberté d'une perſonne, qui méritoit ſi bien d'être ſincerement adorée : je craignois que mes ſoins ne jettaſſent Mademoiſelle du Mez dans

dans une erreur capable de devenir fatale à ſon repos. L'amour propre n'avoit nulle part à mon inquiétude; elle partoit uniquement de l'appréhenſion d'avoir à me reprocher des ſentimens trop tendres, que j'inſpirerois peut-être à Mademoiſelle du Mez; ſentimens, dont je n'aurois pas été digne, & dont elle auroit été la victime. Ne pouvant, ne voulant pas même vaincre mes ſcrupules, je réſolus de me conduire de maniere qu'il n'y auroit que Madame de Roſoi d'abuſée. Mes empreſſemens, que nuls ſoins particuliers, & qu'aucun de ces diſcours vifs ou embarraſſez que dicte le cœur ſeul, n'accompagnoient jamais, ne pouvoient être regardez par Mademoiſelle du Mez, que comme une ſimple galanterie dûë à ſon ſexe; que comme l'effet de l'eſtime dont

j'étois prévenu pour elle, & du plaisir que je trouvois dans sa conversation, en effet des plus charmantes.

Dès que Madame de Rosoi étoit présente, je me tenois auprès de Mademoiselle du Mez; j'avois toujours quelque prétexte pour lui parler; je ne parlois qu'à elle, & je paroissois n'avoir d'attention & d'empressement que pour elle. Je voiois l'inquiéte Madame de Rosoi examiner tous mes mouvemens, regarder Mademoiselle du Mez avec des yeux jaloux: je voiois aussi le désir qu'elle avoit de pénétrer mes vrais sentimens, & l'effort qu'elle se faisoit pour cacher l'interêt qu'elle y pouvoit prendre. J'avouerai qu'il m'en coutoit une contrainte extrême pour paroître ce que je n'étois pas. J'avois souvent des nouvelles de Chelles;

Mademoiſelle de Rocheville en recevoit preſque tous les jours de Madame de Roſoi, & me renvoïoit ſes lettres : j'y voïois avec plaiſir ſes inquiétudes & ſes craintes ; mais j'étois fâché d'y appercevoir des doutes : il étoit des inſtans où elle ne croïoit pas mes empreſſemens pour la ſœur d'Alberic, auſſi naturels que j'aurois ſouhaité qu'elle en eût été perſuadée. Comme elle penſoit que je croïois ſa fille auprès d'elle, & par conſéquent à portée d'être inſtruite par elle-même de tout ce qui ſe paſſoit à la Cour, elle s'imaginoit que, toujours amoureux de Mademoiſelle de Roſoi, je voulois la piquer, & eſſaïer par cette feinte, de la ramener. Cette idée fortifioit quelquefois ſes ſoupçons, ſouvent détruits par l'appréhenſion que ma conduite ne fût que trop ſincere.

Un jour en passant à côté de moi, elle me dit d'un air riant, & assez haut pour être entendu de Mademoiselle du Mez, auprès de qui j'étois : Comte, je vous en fais mon compliment ; vous jouez d'un air bien naturel le rôle que vous avez projetté ; vous connoissez les femmes à merveille : il faut blesser leur vanité pour vaincre leur caprice. Embarrassé de ce discours, je laissai passer Madame de Rosoi sans lui répondre ; mais je vis, avec quelque peine, Mademoiselle du Mez rougir, & me regarder d'un air inquiet.

Quelques jours après, Madame de Rosoi sortant de chez la Reine, où j'allois entrer, me saisit par le bras, & me mena dans l'embrasure d'une fenêtre. Je puis, sans scrupule, vous arrêter, me dit-elle ; Mademoiselle du Mez

n'eſt pas encore chez la Reine ; vous avez le tems de m'avoüer s'il eſt vrai qu'elle vous conſole de la légereté de ma fille. J'avoüe, Madame, repliquai-je froidement, que l'inégalité de Mademoiſelle de Roſoi m'a effraïé depuis que j'ai pû y réfléchir avec moins de prévention. Quoi ! reprit-elle, il ſeroit vrai que vous n'aimeriez plus ma fille ? Parlez-moi naturellement ; j'aurois à me plaindre, ſi vous vous déguiſiez avec moi : vous ſçavez que je vous aime, & avec quelle peine j'ai cedé aux caprices d'Alix ; ainſi, je ſerai volontiers d'intelligence avec vous, pour l'humilier, à l'aide d'une feinte très-propre à la ramener en votre faveur. Vous me ſuppoſez, Madame, lui répondis-je, plus de fineſſe que je n'en ai ; je ſuis vrai, incapable de me contraindre, &

mes actions ne ſont jamais que l'effet du panchant qui m'entraîne. J'aimois, il eſt vrai, Mademoiſelle de Roſoi ; ſes charmes ſont ſéduiſans ; mais il faut plus que des charmes dans une femme, pour rendre un mari parfaitement heureux. Croïez-vous, me repartit Madame de Roſoi, trouver dans Mademoiſelle du Mez ce que vous paroiſſez déſirer ? Qu'il ſeroit heureux de s'en faire aimer, repris-je vivement ! La bonté, la droiture, & la ſolidité de ſon caractere, jointes à ſon eſprit & à ſa beauté, font naître ce déſir, & ne laiſſent rien à ſouhaiter chez elle. Vous penſiez de même d'Alix, répondit Madame de Roſoi : le tems vous a déſabuſé ; il pourroit auſſi rendre ce mauvais office à Eliſabeth du Mez. M'étant permis de la voir preſque auſſi ſouvent que je le ſou-

haite, repartis-je, je pourrai dans quelque tems, ou justifier, ou détruire ce que vous paroissez penser en ce moment. Voilà donc, me dit-elle, Alix débarrassée de votre tendresse. Le conseil que vous m'avez donné de renoncer à elle, repliquai-je, a été un ordre pour moi ; vous avez eu même assez de bonté pour me conseiller de faire un nouveau choix. Il est vrai, me répondit-elle ; mais vous ne faites pas celui que j'aurois voulu que vous fissiez, pour être parfaitement heureux. Je vis que Madame de Rosoi attendoit ma réponse, qui ne fut autre qu'une profonde révérence ; car voïant venir Mlle du Mez, je courus à elle, & lui présentai la main pour la conduire chez la Reine.

Dès ce moment, Madame de Rosoi alla à Chelles. Ah ! ma

chere Rocheville, s'écria-t'elle en la voïant! que je ſuis à plaindre! Je ſuis effraïée des maux que j'enviſage : il n'en faut plus douter; je me flattois en vain. Roger vient de m'avoüer ſa nouvelle paſſion. Non; il n'aime plus Alix : non; il ne m'aimera jamais. Quoi! je verrois Roger au comble de ſes vœux, tandis qu'il me rendroit miſérable? Quoi! tout ce que j'ai fait pour me ſauver de la douleur de le voir uni avec ma fille, ne me laiſſeroit que des remords inutiles? Ma funeſte paſſion, qui m'a renduë injuſte, barbare, infidelle à mes engagemens, & ſi féconde en détours pour abuſer Roger, & Thibault ſon pere, ne me ſervira-t'elle plus qu'à me tourmenter? Que de reproches ſeront le fruit de mon égarement! Vain ſouvenir de ce que je fus autrefois! Il ne me ſert aujour-

d'hui, qu'à augmenter l'horreur que je me fais à moi-même.

Mademoiſelle de Rocheville, attentive à tous ces mouvemens, ſaiſit cet inſtant pour tâcher de rappeller chez Madame de Roſoi, cette vertu qui la rendoit ſi eſtimable, & toujours ſi contente d'elle-même. Non! je ſuis trop irritée des obſtacles que je trouve à ma félicité, s'écria-t'elle, pour ne pas tout ſacrifier au déſir de les ſurmonter! Non! je ne veux plus me ſouvenir que je fus toujours vertueuſe, puiſque je ne m'en ſouviens que pour rougir de honte de ne l'être plus! Il n'eſt pas queſtion ici de me laiſſer aller à de vains ſcrupules, ni à de timides fraïeurs; je me vois peut-être à la veille de perdre Roger pour jamais. Une autre que ma fille me l'enleveroit! Non; je ſçaurai bien encore parer ce coup,

peut-être, par un autre plus funeste ; il n'importe ! du moins Eliſabeth du Mez ne ſera point à Roger. Je crois avoir pénétré que le Comte des Barres eſt amoureux d'elle ; je vais l'inſtruire de la nouvelle paſſion du Comte de Rethel : il ſçaura diſputer & défendre un bien auquel il aſpire. Malgré la valeur de Roger, je ſens que je l'expoſe ; des Barres eſt un redoutable ennemi ; mais le plus grand pour moi de tous les malheurs, n'eſt pas celui de pleurer la mort de Roger indifférent, ce ſeroit celui de le voir heureux aux dépens du repos de ma vie. Madame de Roſoi, après avoir paſſé tout le reſte du jour avec Mademoiſelle de Rocheville, après l'avoir conjurée mille fois, de faire couler dans le ſein de ſa fille, le poiſon que je verſois dans le ſien, revint à Paris plus agitée que jamais.

Mademoiſelle de Rocheville m'envoïa chercher le lendemain dès le jour naiſſant : elle m'apprit tout ce que je viens de vous dire. Dans tous les diſcours & les divers mouvemens de Madame de Roſoi, je n'enviſageois nulle eſpérance de parvenir, par aucune voie, à poſſéder Alix. Mon affliction étoit extrême ; je ne ſçavois quel parti prendre. Pour achever de m'accabler, je ne voïois point cette tendre Amante ; je ne pouvois même eſpérer de la voir. Je quittai Mademoiſelle de Rocheville, pénétré de ma douleur, & de celle où elle me dit qu'Alix s'abandonnoit.

Le deſſein que la jalouſe fureur de Madame de Roſoi avoit enfanté, ne me la rendoit pas plus odieuſe ; mais il me la montra encore plus redoutable pour Alix. Il juſtifia, dans mon eſprit

allarmé, les juſtes fraïeurs que Mademoiſelle de Rocheville nous avoit laiſſé entrevoir à mon pere & à moi. Mes empreſſemens pour Mademoiſelle du Mez, m'avoient donné occaſion de remarquer que le Grand Sénéchal les voïoit avec chagrin; auſſi le ſoupçonnois-je, comme Madame de Roſoi, d'être épris des charmes de la ſœur du Maréchal. Comme je n'étois point ſon Rival, & que je ſuis véritablement ſon ami, je me reprochois de lui laiſſer une inquiétude capable de le tourmenter: je ne ſçais cependant ſi j'aurois été aſſez généreux pour le déſabuſer, ſi je n'avois voulu ôter à Madame de Roſoi, l'avantage qu'elle prétendoit tirer de ſa perfide confidence. Je pris mon parti en revenant de Chelles à Paris; je deſcendis chez le Comte des Barres.

Il étoit ſeul ; il me reçut avec une politeſſe froide, dont j'aurois été étonné, ſi je n'en avois pas ſçû la cauſe. Comte, je lis dans vos yeux, lui dis-je, que vous me croïez votre Rival : ce diſcours vous apprend que j'ai pénétré votre ſecret. Oüi ; je crois que vous aimez Mademoiſelle du Mez autant que je la reſpecte ; mais je ne lui rends d'autre hommage, que celui de l'eſtime la plus pure. La ſolidité de ſon eſprit, les charmes de ſa converſation, me la font rechercher avec plaiſir, & ce n'eſt qu'à ces ſeuls titres, ſans que le cœur y ait part, que je lui accorde la préférence ſur toutes les autres jeunes Beautez de la Cour. Ce plaiſir mene quelquefois juſqu'à l'amour, répondit le Grand Sénéchal. Ne craignez rien, lui repartis-je ; je ne ſerai jamais vo-

tre Rival. Mademoiſelle du Mez eſt trop charmante, me dit-il, pour oſer, ſans témerité, aſſurer qu'on ne l'aimera jamais. Sans témerité, lui repliquai-je, connoiſſant pourtant tout ce que vaut Mademoiſelle du Mez, & pénétré d'eſtime & de reſpect pour elle, je puis vous jurer que je n'envierai jamais que l'honneur de mériter de ſa part un pareil retour. Ce ſerment vous paroîtroit peut-être offenſant pour l'Objet qui a ſçû vous toucher, ſi je n'ajoutois pas que mon cœur eſt prévenu de la plus violente & de la plus délicate paſſion qui fut jamais. Reprenez donc, mon cher Sénéchal, un viſage ſerein: je ſuis votre ami; cependant, je l'avoüe, & avec honte, un autre interêt que celui de remettre le calme dans votre cœur, m'amene ici; je ne vous demande point votre

ſecret ; je vous conjure ſeulement de garder le mien ſur la démarche que je fais aujourd'hui, & ſur l'aveu que je viens de vous faire, que je ne ſuis point amoureux de Mademoiſelle du Mez, parce que je le ſuis d'un Objet qui peut ſeul lui diſputer l'avantage qu'elle remporte ſur toute autre. Si vous êtes aimé, mon cher Roger, me dit des Barres, que vous êtes heureux ! Hé ! pouvez-vous ne le pas être ? Il eſt vrai, continua-t'il, j'adore Mademoiſelle du Mez : l'inſenſible a triomphé de mon cœur, & je vois avec douleur combien ce triomphe lui eſt à charge. Alors le Grand Sénéchal me conta qu'il étoit, depuis près d'un an, épris des charmes de la ſœur du Maréchal ; qu'elle le rendoit auſſi malheureux qu'il étoit paſſionné ; que ſes ſoins, ſoutenus d'un reſpect

égal à ſon amour, ne trouvoient qu'une froideur qui le déſeſpéroit; mais que ſa délicateſſe ne pouvoit conſentir qu'il demandât cette illuſtre fille à ceux dont elle dépendoit; qu'ainſi, la Maréchale ſa mere, & Alberic ſon frere, ignoroient ſa paſſion. Vous ſçavez à préſent ma foibleſſe, ajouta des Barres, & l'indifférence dont Mademoiſelle du Mez la punit. Je l'avoüe, tout ce qui approche de cette inhumaine me fait ombrage, & vous, plus que tout autre, me paroiſſez redoutable. Si, ſans y ſonger, vous alliez lui plaire, quel ſeroit mon malheur! Combien ne gémiriez-vous pas d'être l'objet qui me fermeroit le chemin de ſon cœur? votre amitié pour moi, & votre eſtime pour Mademoiſelle du Mez, exigent que vous ſacrifiiez, à l'un & à l'autre, un air d'empreſſement

-ment qui pourroit coûter cher à tous les deux. Du moins, répondis-je au Sénéchal, laiſſez-moi avoir pour Mademoiſelle du Mez les attentions & les politeſſes dûës à ſon ſexe, à ſa naiſſance, & ſur tout à ſon mérite. Soïons tous deux raiſonnables, ajoutai-je en ſouriant. Peut-on l'être, me repartit-il, quand on eſt Amant, & Amant malheureux? Je ſentis dans la ſuite du diſcours de des Barres, un déſir ardent que je lui ouvriſſe mon cœur, comme il venoit de m'ouvrir le ſien. Outre que ſa confiance exigeoit la mienne, les circonſtances préſentes demandoient que je l'inſtruiſiſſe: je connois ſa diſcrétion, ſa prudence, & ſon amitié pour moi; de plus, je craignois qu'il ne ſoupçonnât ma bonne foi, & que ce ne fût la véritable raiſon qui lui faiſoit craindre mes empreſſe-

mens auprès de la sœur du Maréchal. Toutes ces réflexions me déterminerent à lui parler naturellement ; je lui appris donc tout ce que vous venez d'entendre. Notre confiance réciproque mit le sceau à notre amitié.

Madame de Rosoi exécuta ce qu'elle avoit projetté ; mais des Barres me servit à merveille : il lui dit, que si je n'étois traversé dans mes desseins que par lui, je pourrois facilement arriver au comble de mes vœux ; que son amitié pour moi le lui faisoit désirer, & qu'il voudroit même pouvoir contribuer à mon bonheur. Il est aisé de comprendre quelle fut la mortification de Madame de Rosoi ; je ne sçais même ce que lui auroit suggeré sa jalouse rage, sans ce qui arriva.

Depuis que Madame de Rosoi

étoit à Paris, j'allois rarement chez elle; je prenois même si bien mes mesures, que je ne la trouvois jamais seule. Un jour que j'avois dîné avec le Maréchal, il me demanda si je voulois aller avec lui chez Madame de Rosoi; j'y consentis. Un moment après être entrez, le Maréchal se souvint qu'il avoit un rendez-vous: il sortit, & me laissa vis-à-vis de Madame de Rosoi. Nous restâmes tous deux embarrassez, & gardâmes quelque tems le silence. Elle le rompit pour me demander si j'avois véritablement des desseins sur Mademoiselle du Mez. Si mes soins & ma tendresse, répondis-je, peuvent ne lui pas déplaire, Madame la Maréchale & Alberic seront bientôt les maîtres de me rendre le plus fortuné des hommes. Me voilà par votre aveu, me dit-elle, libre

des engagemens que j'avois avec vous. J'ai désapprouvé l'injustice de ma fille ; mais elle est toujours ma fille : ma tendresse pour elle, que je violentois dans le dessein de la ramener insensiblement à vous, m'ordonne à present de lui choisir un époux, & ce choix sera bien-tôt fait. Ce discours, mon cher Raoul, fut pour moi un coup de foudre : il me fit oublier tous mes projets ; que dis-je ! j'oubliai que c'étoit un piége que Madame de Rosoi me tendoit ; qu'Alix m'avoit promis d'opposer à sa mere une ferme résistance, si elle vouloit disposer d'elle. Enfin, que vous dirai-je ? L'esprit, le jugement, la raison, tout céda à l'effroi mortel de perdre Alix. Ah ! Madame, m'écriai-je, que voulez-vous faire ? Voulez-vous que je meure ? Quoi ! vous voulez m'enlever

Mademoiſelle de Roſoi ? Un autre la poſſéderoit ! Non, ajoutai-je d'un ton furieux, la mort de mon Rival ou la mienne préviendra ce malheur. Madame de Roſoi, preſque perſuadée qu'une nouvelle paſſion avoit ſuccedé dans mon cœur à celle qu'Alix m'avoit inſpirée, ſurpriſe de mon emportement, me dit d'un air troublé : Eſt-ce là votre indifférence pour Alix ? Que devient votre tendreſſe pour Mademoiſelle du Mez ? Sans répondre à cette queſtion, je me jettai à ſes pieds, & lui dis : Madame, au nom du plus tendre amour, rendez-moi heureux ; vous le pouvez. Mademoiſelle de Roſoi obéïra quand vous l'ordonnerez : ſa vertu m'eſt un garant de ſon obéïſſance. Faites-vous un peu de violence ; rappellez votre courage ; ſoïez mere. Souvenez-vous

des volontez d'un mari, qui, du Tombeau, vous reproche une foibleſſe dont je ſuis la victime. Alors je me tus ; je regardai fixement Madame de Roſoi. Voïant l'extrême émotion où elle étoit, & qu'elle verſoit quelques larmes : D'où naît, Madame, le déſordre où je vous vois, lui dis-je ? Vous répandez des pleurs ? Qui peut vous les arracher ? Etes-vous ſenſible à ma douleur ? Eſt-ce un mari dont vous offenſez la mémoire ? Eſt-ce un Amant à vos pieds, qui vous demande ou Mademoiſelle de Roſoi ou la mort ? Eſt-ce enfin une fille qui les fait couler ? Parlez, Madame ; parlez. Vous ne répondez point ? Quel eſt donc ce miſtere ? N'oſez-vous prononcer que vous m'accordez ou me refuſez Alix ? Hé bien ! Madame, pourſuivis-je, je ne quitterai point vos genoux

que vous ne m'aïez appris ſi vous me condamnez à vivre ou à mourir. Madame de Roſoi preſſée, ne pouvant ſans doute plus ſe contraindre, appella un Page, & m'ôta, par cette adreſſe, la liberté de la preſſer davantage : elle ſe leva, & ſans me regarder ni me répondre, elle paſſa dans ſon Cabinet. Un moment après, on vint me dire qu'elle me prioit de l'excuſer, qu'elle ſe trouvoit mal, & qu'elle avoit beſoin de repos.

Je n'étois pas encore ſorti de chez Madame de Roſoi, que je ſentis la fauſſe & dangereuſe démarche que je venois de faire. Le déſordre, le trouble, le ſilence, les pleurs de cette artificieuſe femme, tout ne m'aſſuroit que trop que je venois d'irriter ſa paſſion, en lui montrant l'excès de la mienne. Je ſortis de chez elle,

auſſi agité que je la laiſſois troublée. Je rêvois à mon imprudence, avec autant de honte que de regret, lorſque tout d'un coup je penſai qu'en ouvrant mon cœur au Roi, qui veut bien, dans les occaſions, ſe ſouvenir que j'ai l'honneur d'être du même ſang que la Reine ſa mere, je pourrois, par ſon autorité, forcer Madame de Roſoi à conſentir que je devinſſe l'époux d'Alix. A peine eus-je conçû cette idée, que je réſolus de l'exécuter. J'allai chez le Roi; nous devions vous & moi, mon cher Raoul, partir dans peu de jours pour nous rendre à Dijon. Philippe, qui vouloit m'honorer de quelques commiſſions ſecrétes, m'épargna la peine de lui demander un moment d'audience; en me voïant, il me dit de le ſuivre dans ſon Cabinet: c'étoit pour me donner

ſes

ſes derniers ordres. Il me chargea de prendre exactement l'état des forces du Duc de Bourgogne; d'examiner la maniere dont il faiſoit ranger ſes Troupes en Bataille; d'étudier ſon caractere, celui de ſes Miniſtres, de ſes Généraux, de ſes Favoris, & de pénétrer s'il eſt auſſi aimé de ſes Sujets, qu'il en eſt craint. Je ne puis vous exprimer, mon cher Raoul, combien j'étois affligé de la préférence que le Roi m'avoit donnée, ſans la demander, & de la commiſſion dont il m'honoroit. Cette commiſſion, qui me faiſoit ſentir toute ſon eſtime, dans un autre tems m'auroit charmé; mais voulant du moins profiter de cette occaſion favorable, pour mettre ce Prince dans mes interêts, je me jettai à ſes genoux, en le conjurant de m'écouter, & de m'accorder ſa protection. Il

me fit relever avec bonté, & me permit de parler.

L'attention que le Roi prêtoit à ce que je lui disois, soutenoit ma confiance ; je n'oubliai aucune des circonstances propres à l'intéresser en ma faveur, en ménageant Madame de Rosoi autant qu'il me fut possible. Aïant cessé de parler, voici ce que ce sage & judicieux Prince me répondit, d'un ton affectueux. Rothel, comme votre ami je prends part à vos peines ; mais comme votre Roi, je ne puis vous prêter qu'un bien foible secours. La Puissance Souveraine doit respecter la volonté d'un pere & d'une mere au sujet des établissemens de leurs enfans. Le Prince peut s'opposer à une alliance ou peu sortable, ou contraire au bien de l'Etat ; mais il ne doit ni ne peut faire un choix contre le gré d'un

Chef de Famille. Ainſi vous n'avez point d'autre parti à prendre, que celui de ſouffrir, d'être conſtant, & d'attendre du tems, ce qu'il pourra obtenir de Madame de Roſoi. Elle a de l'eſprit, & une réputation à conſerver : elle eut toujours de la vertu ; cette vertu & la tendreſſe maternelle triompheront un jour. Tout ce que je puis, & je vous le promets, c'eſt d'exiger d'elle de ne pas diſpoſer de ſa fille ſans me conſulter. Vous ſentez bien, & peut-être Madame de Roſoi le ſentira-t'elle de même, que le principal objet de mon attention, ſera de prévenir le malheur dont vous êtes menacé. Votre âge, votre naiſſance, l'amitié de votre Roi, qui, pendant votre abſence, veillera à vos interêts, & la tendreſſe de Mademoiſelle de Roſoi, tout doit nourrir dans votre

cœur des eſpérances qui, malgré tant d'obſtacles, ne ſeront pas trompeuſes. Je fus bien plus affligé que ſurpris, de la ſageſſe que renfermoit le diſcours du Roi, & malgré le peu d'adouciſſement que j'y trouvois pour ma ſituation, je ne pus le déſaprouver.

Je paſſai la nuit ſans me coucher, allant, venant, m'arrêtant dans ma chambre comme un homme égaré. Tantôt je me reprochois mon imbécile fraïeur devant Madame de Roſoi, à qui je venois de donner des armes contre moi, & plus encore contre ſa fille, ou plûtôt ſa Rivale; tantôt je murmurois contre un devoir qui me forçoit à ſuivre les ordres du Roi. J'étois ſur tout dévoré du déſir de voir Mademoiſelle de Roſoi avant que de m'éloigner. Je voulois l'inſtruire moi-même de tout ce qui ſe paſ-

ſoit ; je voulois de plus, pour me raſſurer au milieu de tant de nouveaux orages, l'entendre me jurer encore qu'elle ne ſeroit jamais qu'à moi.

Après avoir cherché long-tems de quels ſtratagêmes je pourrois me ſervir pour pénétrer juſqu'à Alix, j'en imaginai un. Je partis, dès qu'il fut jour, avec le ſeul Clouvile ; vous ſçavez la confiance que j'ai en ce Gentilhomme. J'arrivai dans le Village de Chelles. Clouville fut auſſitôt s'informer ſi le Jardinier de l'Abbaïe n'avoit point une femme, ou des enfans : il ſçut qu'il avoit un fils marié ; il fut le chercher, le trouva & l'amena. Je commençai ma converſation avec lui, par lui donner des marques de ma libéralité, qui l'étonnerent. Je lui dis enſuite de trouver le moïen de me faire

parler à ſon pere. Je vais vous le chercher, me répondit-il ; comme je travaille avec lui dans l'Abbaïe, j'ai la liberté d'y entrer, & je vais vous l'amener. Une heure après, je vis arriver le pere & le fils. Je demandai au bon-homme, en m'y prenant avec lui de la même maniere que j'avois fait avec ſon fils, s'il ne pourroit point m'introduire dans Chelles, comme un Garçon Jardinier dont il avoit beſoin. Le bon-homme ne m'en fit aucune difficulté ; j'avois trouvé le vrai ſecret de les applanir toutes : il me dit ſeulement qu'il ne pouvoit me faire entrer que le lendemain, ajoutant que je pourrois loger chez ſon fils, où il croïoit à propos de me cacher. J'y allai ſur le champ ; car je craignois d'être vû de quelqu'un des Gens de Madame de Roſoi, qui

pouvoit envoïer à Chelles : mais je courus un bien plus grand riſque le lendemain.

Madame de Roſoi étoit partie de Paris peu d'heures après moi : elle avoit couché dans l'Abbaïe, elle étoit déja levée, elle alloit ſe promener appuïée ſur Mademoiſelle de Rocheville, lorſque je me trouvai preſque vis-à-vis d'elle, marchant à côté du bon-homme qui me conduiſoit dans l'enclos du Couvent. La rencontre de Madame de Roſoi me cauſa un trouble extrême ; je tremblai qu'elle ne me reconnût : elle me regarda en paſſant ; mais mon déguiſement, & un petit détour que je pris comme par reſpect, l'empêcherent de me diſtinguer.

Me voilà donc, les inſtrumens de jardinage à la main d'une façon aſſez mal-adroite ; mais le bon-homme m'apprenoit à m'en

ſervir. Je lui dis de me mener dans l'endroit où ſe promenoient les Penſionnaires, & de m'y laiſſer ſeul ; il le fit : il me marqua l'ouvrage que je ferois, ou que je feindrois de faire. Quelques heures après, je vis arriver Mademoiſelle de Roſoi ſeule. Quelle fut mon émotion en la voïant ! Elle paſſa preſque à côté de moi, & ſans me regarder, elle gagna une allée très-couverte, où le jour perçoit à peine. Je la ſuivis de loin. Quand elle fut au bout de l'allée, elle ſe retourna pour faire encore le même chemin ; je continuai le mien pour aller droit à ſa rencontre : elle me regarda venir à elle ; je vis qu'elle m'examinoit, & qu'elle rougiſſoit. Je m'arrêtai, je tirai de ma poche une boëte d'or que ſon pere m'avoit donnée ; à peine l'eut-elle apperçûë, qu'elle me dit, d'une

voix baſſe & tremblante : Quoi ! c'eſt vous, Comte ? Quoi ! c'eſt vous, divine Alix, repliquai-je en m'avançant vers elle ? Ah ! Comte, reprit-elle ; à quoi m'expoſez-vous ? ma mere eſt ici. Je le ſçais, lui dis-je ; mais ne craignez rien, écoutez-moi. Que je vous écoute, me répondit-elle ! pouvez-vous l'exiger ? Si j'étois ſurpriſe ſeule avec vous, ſi l'on ſoupçonnoit votre déguiſement, que deviendrois-je ? que penſeroit-on ? Vos craintes, Mademoiſelle, repartis-je, ſeront-elles toujours plus fortes que votre tendreſſe ? Ne lui ſacrifierez-vous jamais rien ? Eſt-ce là comme on aime ? Je ne me plains pas de vous trop aimer, reprit-elle, quelques maux que j'endure pour vous ; mais vous, pouvez-vous vous plaindre ſans injuſtice, que je ne vous aime pas aſſez ? Hélas !

ajouta-t'elle, ma tendreſſe, malgré les malheurs qui la ſuivent, fait le bonheur de tous les inſtans de ma vie ! Mais, Comte, malgré le plaiſir que je ſens à vous voir, il faut que je vous quitte ; je vous écouterois avec trop d'inquiétude. Ma mere va partir ; je vais revenir avec Rocheville, attendez-moi dans cette même allée. Je ſerai bien-tôt de retour, dit-elle, en me regardant avec une tendreſſe qui me fit ſentir, qu'accablé des plus grands malheurs, il peut être pour l'homme des inſtans heureux.

Vous m'intéreſſez toujours davantage pour Mademoiſelle de Roſoi, dit le Sire de Couci ; je lui trouve, dans toutes les occaſions, une vertu & une ſimplicité qui me charment. Sa vertu n'eſt point farouche, & ſa ſimplicité montre un ſi beau naturel &

tant d'esprit, qu'il seroit à souhaiter, pour le bonheur des hommes, que toutes les femmes fussent d'un caractere semblable à celui de votre divine Alix. Nous respecterions leur vertu, & nous n'aurions jamais à nous défier de leur esprit, lorsque leur beauté nous asserviroit: mais, si j'admire Alix dans sa simplicité, l'artifice de Madame de Rosoi m'étonne. Quelle adresse! Quel art! Cependant je lui sçais gré d'avoir pû vous taire sa passion. La mienne dont elle voïoit toute la violence, reprit le Comte de Rethel; l'horreur que la sienne m'auroit inspirée; les reproches outrageans qu'elle craignoit d'essuïer; la honte de prononcer un *je vous aime*, au moment que j'étois à ses pieds pour lui demander ou Alix ou la mort; sa vanité enfin, qui la

ſoutenoit contre ſa propre foibleſſe, voilà les raiſons qui ont donné à Madame de Roſoi la force de ſe taire, & ce ſont auſſi celles qu'elle dit à Mademoiſelle de Rocheville. Sans ſe croire aimé, continua Roger, on peut avoüer qu'on aime, ſi nous croïons ce que nous aimons, libre de tout engagement; alors l'eſpérance triomphe de la vanité: mais la certitude d'une forte paſſion dans le cœur de ce que nous adorons, en irritant la nôtre, nous donne la force de nous taire. Il eſt vrai, répondit Raoul; cependant ce pouvoir ſur elle-même dans Madame de Roſoi, pouvoit bien être l'effet d'une vertu dont l'amour n'avoit pas entierement triomphé: mais je vous interromps, mon cher Roger; retournons promptement retrouver Alix dans cette allée, où elle doit revenir.

Elle y revint, reprit le Comte de Rethel, avec la fidelle Rocheville. Aurez-vous la patience, nous dit cette amie, d'écouter ce que j'ai à vous dire, & qu'il faut que vous ſçachiez l'un & l'autre? Parlez, lui dîmes-nous tous les deux en même tems.

Alors Mademoiſelle de Rocheville nous apprit, que Madame de Roſoi ne pouvoit ſe pardonner le déſordre où je l'avois vûë; que le déſeſpoir où j'étois tombé, portoit le ſien au dernier excès; qu'elle craignoit que je n'euſſe pénétré ſa tendreſſe; qu'elle venoit de prendre, malgré elle, la réſolution de marier Mademoiſelle de Roſoi, pendant que je ſerois au Camp de Bourgogne, pour que je ne fuſſe inſtruit de mon malheur que lorſqu'il ſeroit ſans remede. Je veux plus, dit-elle à Mademoiſelle de Roche-

ville; je veux que l'époux de ma fille me délivre de sa présence à la Cour, où ma jalouse tendresse ne pourroit le souffrir. Je veux ôter en même tems à Roger, & l'espérance & la vûë d'un Objet trop aimé : jusqu'à ce moment je tremble! Roger doit, ou peut soupçonner que ma fille n'est point avec moi; il peut découvrir le lieu qui la lui cache; il peut y pratiquer quelque intelligence. Ah! ma chere Rocheville, s'écria-t'elle; je serois perduë, si Roger découvroit que ma fille, toujours occupée de sa passion, gémit, comme lui, de ma cruauté. Dès cet instant, il ne pourroit méconnoître mon amour dans mes injustes violences. Songe que c'est à toi seule que j'ai confié ma fille; observe-la toujours : je crains tout; Religieuses, Pensionnaires, Ouvriers,

Domeſtiques, tout m'eſt ſuſpect.

Voilà, pourſuivit Mademoiſelle de Rocheville, les craintes & les projets de Madame de Roſoi ; projets qu'elle va exécuter. C'eſt à vous, Comte, à parer le coup prêt à partir ; & c'eſt à vous, dit-elle à Mademoiſelle de Roſoi, à ſeconder le Comte. Penſez-y bien : préparez-vous ou à montrer aſſez de fermeté pour réſiſter aux volontez d'une mere abſoluë, ou aſſez de courage pour immoler le Comte. Alix, m'écriai-je tout tranſporté, que nous allons païer cher la réſiſtance que vous m'avez oppoſée à Roſoi ! L'occaſion étoit favorable ; elle eſt perduë. Hélas ! comment la retouver ? Ne me reprochez point, me dit Alix toute en pleurs, d'avoir trop écouté un devoir, dont ma gloire & la vôtre m'ordonnent d'être toujours eſclave. Oüi ; vous-êtes

le premier objet de la réſiſtance que je vous oppoſerai toujours : je veux me conſerver digne de vous. Mais, cher Comte, ajouta-t'elle, ne perdons pas, en regrets inutiles, des momens ſi précieux ; cherchons un remede à nos maux. Je ſuis trop allarmée du péril qui nous menace, pour ne pas hazarder ce qui peut le plus irriter ma mere contre moi. Voïez-la, dites-lui que vous avez découvert que j'étois à Chelles, que vous le ſçavez de Raoul de Couci, dont la ſœur eſt dans cette Abbaïe. Dites-lui le ſtratagême dont vous vous êtes ſervi ; ajoutez que vous m'avez vûë, que je vous ai avoüé ma tendreſſe, & la douleur que je reſſens de voir ſes deſſeins contraires à notre bonheur. Reprochez-lui la rigueur dont elle me traite, pour me contraindre à renoncer à vous : ſur tout dites-lui le déſeſpoir où vous

m'avez

m'avez trouvée, de ce qu'aïant paſſé vingt-quatre heures ici, elle n'a pas daigné me voir. Je ſuivrai votre conſeil, lui dis-je; mais quel ſuccès pouvez-vous en attendre? L'avantage d'ôter à ma mere le prétexte dont elle ſe ſert, me répondit Mademoiſelle de Roſoi, & celui de pouvoir la preſſer, en votre nom & au mien, de tenir ſes engagemens. Hélas! repartis-je, cet avantage va m'être interdit! Ah! divine Alix, vous ignorez juſqu'où va mon malheur! Un cruel devoir m'ordonne de partir; je vais vous perdre de vûë, & mon abſence donnera contre nous à Madame de Roſoi, des armes dont elle ne ſçaura que trop bien ſe ſervir. Alors j'inſtruiſis Alix des ordres que je venois de recevoir du Roi, & de la confidence que j'avois faite à ce Prince. La confidence que

vous avez faite au Roi, me dit Alix; la bonté avec laquelle il l'a reçûë; le discours qu'il doit tenir à ma mere; la premiere démarche de violence qu'elle tenteroit contre nos interêts, dont j'instruirois d'abord ce Prince; enfin le retour prochain de mon Oncle, tout cela joint ensemble, me donne de la hardiesse, & doit, en vous éloignant de la Cour, vous donner quelque tranquilité. Allez, cher Comte, allez confondre ma mere; mais cachez-lui que vous avez vû notre chere & fidelle amie. Dites-lui que vous êtes entré, que vous m'avez parlé, & que vous êtes sorti pendant qu'elle étoit avec elle. Je serois perduë, si elle la soupçonnoit: elle me priveroit sur le champ, de la consolation de l'avoir auprès de moi; & que deviendrois-je? Avec qui parlerois-

je de vous & de nos malheurs ? Allez, cher Comte, ne perdez pas un moment. Que ma mere vous voïe à Paris preſque auſſitôt qu'elle y arrivera, & demain informez-moi de tout ce qui ſe ſera paſſé. Hélas ! s'écria-t'elle, que le plaiſir que j'ai de vous voir, me fait ſentir vivement la douleur d'en être privée ! Je ne vous verrai plus. Vous allez partir pour exécuter les ordres du Roi ; mais il le faut : que dis-je ? quand même vous ne vous éloigneriez pas, je ne vous verrois plus : l'aveu que vous allez faire à ma mere, vous en ôteroit les moïens ; mais j'en eſpere beaucoup. Adieu, cher Comte ; allez travailler à vaincre le malheur qui nous pourſuit.

Depuis ce tendre adieu, juſqu'au moment où je quittai Mademoiſelle de Roſoi, il y eut

plus d'une heure d'intervalle. Me falloit-il moins de tems pour la remercier de ſes bontez, pour lui marquer mes tranſports, pour lui exprimer avec quelle inquiétude j'allois m'éloigner, pour lui faire répéter que, malgré les tentatives & les efforts de ſa cruelle mere, elle ne ſeroit jamais qu'à moi ? Enfin après lui avoir juré mille fois que je l'adorois, nous nous ſéparâmes. Je la vis s'éloigner avec un regret & une douleur inexprimable : lorſque je l'eus perduë de vûë, j'allai retrouver mon Introducteur, que je priai de me faire ſortir promptement.

Je revins à Paris d'une viteſſe extrême. J'allai auſſi-tôt chez Madame de Roſoi : elle étoit ſeule. Je lui dis, en l'abordant : Il ne reſte plus chez vous, Madame, nulle trace de cette indiſpoſition

ſubite qui vous prit avant hier ; ſans doute l'air de Chelles vous a fait du bien ? Qui vous a inſtruit, me dit Madame de Roſoi toute troublée, que ma fille eſt à Chelles, & que j'ai été la voir ? Dites, Madame, repliquai-je, que vous avez été voir votre fidelle Rocheville. Quoi ! pourſuivis-je, vous avez eu la cruauté de paſſer vingt-quatre heures à Chelles, ſans voir Mademoiſelle de Roſoi ? De quel crime la puniſſez-vous ? Et vous, me repartit-elle avec fierté, de quel droit m'en demandez-vous compte ? Du droit, lui répondis-je vivement, qu'un pere, vous & Mademoiſelle de Roſoi me donnent. Je vois votre étonnement, Madame ; vous cherchez dans ce moment de quelle maniere je puis avoir été inſtruit. Hé bien ! je vais vous l'apprendre. Nous

étions dans Chelles en même tems, vous au dehors avec votre bien-aimée Rocheville, moi dans l'intérieur, où le hazard m'a d'abord fait trouver Mademoiſelle de Roſoi: c'eſt en vain qu'elle a voulu m'éviter. Quoi! me dit Madame de Roſoi d'une voix effraïée, vous êtes entré dans Chelles? Vous avez vû ma fille? Juſte Ciel! s'écria-t'elle, quel coup imprévû! Vous êtes entré dans Chelles? Vous avez vû ma fille? Oüi, Madame, repliquai-je, j'ai ſçû m'ouvrir les portes du Couvent: oüi, j'y ſuis entré ce matin, dans le moment, qu'appuïée ſur Mademoiſelle de Rocheville, vous alliez vous promener. J'ai paſſé ſous vos yeux: vous m'avez regardé, mais un déguiſement vous a fait me méconnoître. Quoi! Madame, c'eſt vous qui me refuſez Mademoi-

ſelle de Roſoi ? Elle eſt, comme moi, permettez-moi de le dire, la victime de votre injuſtice. Hélas ! ſa ſoumiſſion à vos ordres cruels, mon reſpect pour vous, ne vous ont-ils jamais reproché tant de rigueur ? Vous ordonnez à Mademoiſelle de Roſoi de renoncer à notre union : ſa douleur, ſes larmes, mon déſeſpoir, n'ont pû vous attendrir. A qui donc, Madame, me ſacrifiez-vous ? Quel eſt l'heureux mortel que vous me préferez, au mépris de vos engagemens & du bonheur d'une fille unique ? Ah ! Madame, ajoutai-je, pouvez-vous ne pas écouter la pitié, la nature, & votre gloire ? Serai-je enfin aſſez infortuné, pour ne plus trouver en vous Madame de Roſoi ? Qu'eſt-elle donc devenuë, cette femme ſi reſpectable & ſi jalouſe de ſes devoirs ? Parlez,

Madame ; prononcez ſi je dois vivre ou mourir. Je ne ſçaurois me plaindre, me répondit-elle, des moïens que vous avez emploïez pour voir ma fille, & je ſens que je dois lui pardonner ſa foibleſſe. Tout ce que je craignois vient de m'arriver, s'écria-t'elle ! Vous voilà inſtruit que je m'oppoſois ſeule à votre bonheur, que ma fille vous aime, que je vous trompois : vous voilà enfin muni contre moi, des ſeules armes que je redoutois. Elle garda un moment le ſilence, les yeux baiſſez & remplis de pleurs ; puis, me regardant fixement, elle me dit : Comte, ſoïez aſſez généreux pour m'épargner les reproches que ma fille vous a mis en droit de me faire ; je ne pourrois les ſoutenir, vous m'en avez déja trop accablé : j'eſpere qu'ils feront leur effet. Oüi ; je ſens qu'ils

rappellent

rappellent dans mon ame les ſentimens de la nature, & ceux de ma gloire, à qui vous demandez compte, avec raiſon, de mon injuſtice: ce ne ſera pas vainement; mais j'ai pris des engagemens qu'il me faut rompre, & ce n'eſt pas l'ouvrage d'un jour; le tems ſeul peut ſurmonter les obſtacles qui s'oppoſent à votre bonheur. Ne me répondez rien, pourſuivit-elle, voïant que je voulois lui parler; retirez-vous, eſperez, fiez-vous au déſir extrême que j'ai de réparer tous mes torts. Oüi, je les réparerai, dit-elle d'un ton animé! je ne vous dis rien de plus; attendez de mes nouvelles, dans peu vous aurez des preuves de ce que je veux faire en votre faveur. Après ces mots, elle me quitta, & paſſa dans ſon Cabinet.

Je me retirai chez moi plus

agité que jamais : je n'oſois me flatter que les ſentimens généreux, & les remords dont Madame de Roſoi venoit de ſe parer, fuſſent ſinceres. Je tremblois que ſous l'eſpérance d'un retour ſur elle-même, elle ne me cachât quelque nouveau trait, que ſes détours & ſes ſoins ne me permettroient ni de prévoir ni de parer. Mais que devins-je le lendemain ! J'avois envoïé Clouville à Chelles ; il revint, & m'apprit que Mademoiſelle de Roſoi & Mademoiſelle de Rocheville n'étoient plus dans l'Abbaïe ; que Madame de Roſoi étoit venuë les chercher la veille, & même aſſez avant dans la nuit. Je ſuis perdu, m'écriai-je ! je n'ai plus d'eſpérance ! C'en eſt fait : Madame de Roſoi vient de me porter le coup mortel. Alix n'eſt plus à Chelles : juſte Ciel ! Où

l'a-t'elle menée ? Où la trouverai-je ? Comment découvrir le lieu qui me la dérobe ? Ah ! ma chere Rocheville, nous abandonnerez-vous ? Quoi ! Madame de Roſoi triomphera ! La perfide ne m'a montré une ame ſenſible à la pitié, & capable d'un effort de vertu, que pour exécuter plus ſurement un projet effroïable. J'étois agité de tous ces mouvemens, lorſqu'un Page de Madame de Roſoi vint me prier de ſa part, de venir chez elle : j'y volai, & j'y volai dans la réſolution de l'accabler des reproches les plus outrageans.

J'entre avec un air farouche ; mais quelle fut ma ſurpriſe, lorſque je vis Alix & Mademoiſelle de Rocheville à côté de Madame de Roſoi ! Voïez, Comte, me dit-elle en me montrant ſa fille, voïez le premier pas que je fais en votre faveur ; je ne le fais pas

pour reculer. A peine m'eutes-vous quittée hier, que j'allai chercher ma fille. Je ne lui ai point fait de crime de l'aveu qu'elle vous a fait ; votre tendreſſe & la ſienne font ſon excuſe, & me font connoître que je ne dois plus m'oppoſer à votre commun bonheur. Je me rends ; mais de fortes raiſons me font exiger de vous un ſacrifice. J'avoüe que j'avois des deſſeins peu conformes aux vôtres, & dont je vois, peut-être avec douleur, la réuſſite impoſſible. J'y renonce ; le reſpect que je dois avoir pour moi-même, l'exige : mais, je vous l'ai déja dit, il me faut du tems pour rompre les engagemens que j'ai pris. J'ai beſoin de votre abſence pour y travailler avec ſuccès : votre préſence déconcerteroit mes meſures. Eloignez-vous ; votre interêt, celui d'Alix, le

mien, votre bonheur enfin, le demandent. Je vois, Comte, ajouta-t'elle, combien vous murmurez intérieurement de ce que j'exige de vous : vous vous défiez peut-être de ma ſincérité ; raſſurez-vous ; vous avez intéreſſé ma gloire ; vous m'avez fait rougir ; j'en ſuis encore dans la confuſion : c'en eſt trop pour une femme telle que moi, d'avoir rougi une fois en ſa vie. Ne craignez rien ; partez, ſans inquiétude, pour le Camp de Bourgogne : mais j'exige de vous de ne pas revenir que je ne vous l'aie permis ; peut-être avant ſix mois vous rappellerai-je, & je ne vous rappellerai que pour aſſurer à jamais votre bonheur. Ma fille reſtera auprès de moi, je vais la préſenter à leurs Majeſtez ; vous pouvez, ſans en être allarmé, la ſçavoir à la Cour, ſa tendreſſe, & la réſiſtance que

je lui permets de m'oppoſer, ſi j'avois des deſſeins contraires à vos interêts, doivent vous raſſurer.

Si je ne pouvois ſonger ſans trembler, que le Camp de Bourgogne me retiendroit peut-être deux mois abſent de la Cour, jugez, mon cher Raoul, combien je fus effraïé du long terme que Madame de Roſoi mettoit à mon éloignement. Je lui dis : Quoi ! Madame, vous m'ordonnez de m'abſenter pour un tems ſi conſidérable? Ah ! par pitié..... Je crois que ma mere, dit Mademoiſelle de Roſoi en m'interrompant, ne déſapprouvera pas que je rompe le ſilence : elle me permettra de vous conjurer de n'écouter que le reſpect & la ſoumiſſion que vous devez avoir pour ſes volontez. Ah ! Comte, pouvons-nous trop païer le par-

don de ma faute ? Si vous ſçaviez avec quelle douceur ma mere m'a remontré que j'avois oublié mon devoir, en vous avoüant ma tendreſſe ! avec quelle bonté elle m'a reçûë dans ſes bras, vous ſeriez convaincu que le ſeul déſir de nous voir heureux & ſa prudence, lui font vous preſcrire une abſence ſi longue. Oüi, continua-t'elle en ſe jettant aux genoux de Madame de Roſoi, & en lui baiſant les mains ; oüi, j'ai retrouvé ma mere ! ce qui devoit l'irriter contre moi, me l'a renduë toute entiere ; elle m'a pardonné ma conſtance à vous aimer. Que dis-je ? je vous aime aujourd'hui de ſon conſentement ; elle me permet de vous jurer, à ſes pieds, de n'être jamais qu'à vous. & je vous le jure. Oüi, cher Comte, jamais je n'accepterai que vous pour époux. Méritez

cette promeſſe, dont ma mere me permet de la prendre & pour témoin, & pour garant. Méritez ſes bontez, obéïſſez, partez; que votre ſoumiſſion l'aſſure de votre confiance, comme la mienne ſera le prix de ſa tendre amitié pour moi. Oüi, ma chere mere, s'écria-t'elle, en l'embraſſant avec ſaillie; je vous jure de la mériter toute ma vie. Madame de Roſoi, les yeux mouillez de pleurs, ſerra ſa fille dans ſes bras, & lui dit: Vous méritez trop d'être heureuſe, pour que je ne ſacrifie pas tout à votre bonheur. Je ſuis au comble de mes vœux, s'écria Mademoiſelle de Roſoi! ma mere reçoit mes embraſſemens avec tendreſſe: elle m'aime toujours. Ah! cher Comte, me dit-elle avec une douceur charmante, obéiſſez, éloignez-vous, & attendez les

ordres de ma mere pour venir recevoir ma main. J'étois ſi attendri des tranſports & des larmes de la mere & de la fille, & les inſtances d'Alix pour m'engager à obéïr, me troublerent à un tel point, que je ſortis ſans avoir la force de parler. Mon trouble, ma ſurpriſe, les doutes où me jettoit ce que je voïois, mon amour, tout étoit confondu.

En ſortant de chez Madame de Roſoi, j'allai chez le Roi pour prende congé de lui, & recevoir ſes derniers ordres. Il voulut bien me permettre de l'inſtruire de tout ce qui s'étoit paſſé depuis l'inſtant que je lui avois parlé. Ce Prince, après m'avoir écouté avec bonté, me dit : Il faut vous conformer à ce que Madame de Roſoi exige de vous : vous devez vous livrer à tous ſes caprices, quelques déraiſonnables

qu'ils ſoient, ſongez qu'elle eſt maîtreſſe abſoluë de vous donner ou de vous refuſer ſa fille ; ainſi vous devez lui accorder tout, pour n'avoir rien à vous reprocher. Ce que je puis pour vous, Rethel, c'eſt d'être attentif ſur ceux qui pourroient concevoir des deſſeins ſur Mademoiſelle de Roſoi, & de les arrêter ; mais, ſi quelque choſe ſe tramoit à mon inſçû, c'eſt à elle à m'en inſtruire, & aſſez tôt, pour que je puiſſe, ſans violence & ſans éclat, rompre les meſures de Madame de Roſoi. Partez : ſoïez tranquile : reſtez abſent tout le tems qu'elle exigera. Demeurez au Camp du Duc de Bourgogne, juſqu'à la fin ; alors vous chargerez Raoul de Couci du Journal que vous aurez fait.

Je ne pus me réſoudre à partir ſans revoir Mademoiſelle de

Rocheville : je la vis ; je lui fis part de mes doutes ſur le procédé de Madame de Roſoi ; je lui laiſſai voir mes ſoupçons, mes craintes & mes inquiétudes. Pour me raſſurer elle me dit, que depuis trois jours elle étoit témoin des cruels combats qui s'étoient paſſez entre la foibleſſe & la raiſon de Madame de Roſoi ; combats où ſa raiſon avoit toujours été victorieuſe. Mais, Mademoiſelle, repliquai-je, ſi cette femme habile vous trompoit, ſi elle me trompoit, ſi elle ſe trompoit elle-même, que deviendroit l'infortunée Alix? Mademoiſelle de Rocheville m'aſſura encore que Madame de Roſoi agiſſoit de bonne foi. Elle eſt couverte de honte, me dit-elle, & pénétrée d'un repentir ſincere ; elle rougit avec elle-même d'un égarement, qui ne pouvoit jamais

que la rendre auſſi mépriſable que malheureuſe.

Après une converſation de plus de trois heures, je dis à Mademoiſelle de Rocheville : Hé bien ; je vais partir ; mais ſouvenez-vous de votre amitié pour moi, & de vos engagemens. Vous m'inſtruirez tous les jours de la conduite de Madame de Roſoi, & de ce que penſera Alix. J'eſpere que pour m'aider à ſupporter mes inquiétudes & ſon abſence, elle voudra bien mettre dans vos lettres quelques lignes de ſa main. Mais, pourſuivis-je, partirai-je ſans la voir ? Mademoiſelle de Rocheville me répondit, que la prudence le demandoit ; que ne pouvant la voir qu'en préſence de ſa mere, c'étoit mettre ſa vertu, encore chancelante, à de nouvelles épreuves. Votre douleur, me dit-elle, pourroit vous ren-

dre trop aimable aux yeux de Madame de Roſoi : fuïez, ne lui donnez ni le tems ni l'occaſion de ſe repentir. Le conſeil de mon amie me parut trop ſenſé pour ne le pas ſuivre. J'obéis, lui dis-je : je vais partir, je vais être abſent ; mais je ſerai ſi près de Paris, que je pourrai y revenir en moins de deux jours ; car malgré la confiance que vous voulez me donner, malgré la parole de Mademoiſelle de Roſoi, & malgré ce que le Roi a bien voulu me promettre, il n'y aura que le peu de diſtance des lieux qui pourra me donner quelque tranquilité. Mademoiſelle de Rocheville m'approuva, & me donna le tems d'écrire à la divine Alix : elle m'embraſſa tendrement pour elle, & me quitta.

Dès le lendemain, mon cher Raoul, nous prîmes enſemble la

route de Bourgogne ; mais ce Camp, où les plaiſirs commencent le jour & le finiſſent, eſt pour moi un exil, que je ne ſupporte qu'avec une inquiétude & des allarmes continuelles. Peu de jours après mon arrivée, je fus inſtruit par Mademoiſelle de Rocheville, que Madame de Roſoi avoit mené ſa fille à la Cour, où ſa beauté avoit autant charmé que ſurpris tout le monde. Si ma vanité fut flattée dans ce moment, ma tendreſſe fut allarmée; mais le ſouvenir du caractere d'Alix eut bien-tôt diſſipé cette injurieuſe inquiétude. Mademoiſelle de Rocheville m'apprit auſſi, que le Roi m'avoit tenu parole. Ce Prince dit à Madame de Roſoi, lorſqu'elle lui préſenta Alix, qu'il la prioit de ne pas diſpoſer, ſans le conſulter, d'une héritiere qui joignoit à cet avantage, ceux

d'une grande naiſſance, & d'une beauté ſi parfaite ; puis il ajoûta en hauſſant la voix, pour être ſans doute entendu des jeunes Courtiſans qui entouroient & la mere & la fille, que Mademoiſelle de Roſoi n'aïant plus de pere, il vouloit lui en tenir lieu, & qu'à ce titre il faiſoit ſon affaire de lui choiſir un époux digne d'elle.

Quelques jours après, le Roi voïant Alix un peu éloignée de ſa mere, à qui la Reine Adelaïde parloit, s'approcha d'elle, & lui dit bas : Mademoiſelle, nous veillons enſemble à la conſervation de deux choſes bien précieuſes pour le Comte de Rethel ; je lui garde votre main, & vous lui gardez votre cœur. Qu'il ſera heureux quand il poſſedera l'un & l'autre ! Votre Majeſté, répondit Mademoiſelle

de Roſoi, avec une noble modeſtie, ne s'occupe que du ſoin de faire des heureux.

La fidelle & zelée Rocheville m'écrit tous les jours. Ses Lettres m'aſſûrent que Madame de Roſoi eſt ferme dans le deſſein de tout ſacrifier au bonheur de ſa fille; qu'elle la traite avec une bonté & une douceur ſans exemple. De pareilles aſſûrances, & les bontez du Roi devroient me donner une pleine confiance; cependant, mon cher Raoul, je n'oſe encore me flatter! la paſſion de Madame de Roſoi & ſon caractere me font toûjours trembler. Alix, dont rien ne peut alterer la tendreſſe pour ſa mere, penſe autrement: elle croit toucher au moment où nous devons être heureux. Jugez-en par ces mots mis de ſa main dans la derniere Lettre de Rocheville, ſa tendre amie.

Nos malheurs finiront. Je prévois un avenir qui nous fera oublier nos maux passez. Oüi ! cher Comte, nous serons heureux : Oüi ! les bontez & la tendresse de ma mere nous en assûrent ! & quand nous le serons, nous le serons plus que tout l'Univers ensemble. Ah ! cher Comte, quelle est ma joie ! il ne m'est plus défendu de vous aimer, & je suis sûre de votre cœur.

Que j'aime Mademoiselle de Rosoi, s'écria le Sire de Couci ! Oüi, c'est une fille adorable ! Que vous êtes heureux, mon cher Roger d'en être aimé, & que je vous trouverois à plaindre, si contre toutes les apparences, Madame de Rosoi vous trahissoit ! Je n'ose juger quelle sera sa conduite. Je crains de lui faire injure, je crains de lui faire grace : le passé me fait trembler pour l'avenir, je n'ose enfin

vous rassurer ; cependant je prévois que vous triompherez, plus tard, si Madame de Rosoi vous trompe ; mais vous triompherez. Elle a à combattre, pour vaincre les obstacles qu'elle voit, & ceux qu'elle ne voit pas. La fermeté d'Alix, la pénétration de votre amie qui étudie sans cesse ses mouvemens ; le peu de tems qu'il faut pour vous en instruire & pour vous rendre à Paris ; le Roi lui-même qui veille à vos intérêts ; tout cela doit vous rassûrer. Je l'avouë, mon cher Raoul, repliqua Roger ; cependant je ne suis pas tranquile. Je ne crains plus, qu'un autre possede Alix, du moins tant que je respirerai ; la prudence ordinaire du Roi s'y opposeroit, j'en serois averti, & je serois une barriere difficile à renverser, pour arriver jusqu'à Mademoiselle de

Roſoi. Mais je n'oſe vous dire ce que je crains le plus. Je me ſouviens toûjours, & malgré moi, que Madame de Roſoi, en me ſuſcitant des-Barres pour rival, a regardé ma mort, s'il m'arrachoit la vie, comme un malheur préférable à celui de me voir heureux : que n'ai-je point à craindre ? Elle m'aime ! ſa fille eſt ſa rivale ! elle eſt en ſon pouvoir ! Ah ! mon cher Raoul, je ne puis, ſans frémir d'effroi, enviſager ce que j'ai à redouter. Madame de Roſoi, toûjours maîtreſſe de paroître ce qu'elle veut, peut cacher, ſous l'apparence d'un retour ſur elle-même, la plus noire des perfidies. Je crois vos ſoupçons mal fondez, répondit Raoul. Madame de Roſoi dans ſes Terres, pouvoit tout oſer ; cependant elle n'y a rien entrepris de funeſte pour

Alix. Le passé, en ce cas, devient garant de l'avenir. Défiez-vous toûjours des artifices de Madame de Rosoi ; mais n'en craignez rien au-delà.

Sans changer de conversation, le Comte de Rethel & le Sire de Couci revinrent au Camp. En y arrivant, Clouville rendit à Roger une Lettre de Mademoiselle de Rocheville, pleine d'un détail si satisfaisant, & si propre à le rassûrer, que ni lui, ni Raoul ne purent refuser quelque confiance à la conduite soutenuë de Madame de Rosoi. Cette Lettre, celles que Roger recevoit tous les jours, le plaisir qu'il ressentoit à s'entretenir d'Alix à tous les instans avec son cher Raoul, & quelquefois avec le Comte des Barres ; tout cela le mit dans une situation assez tranquile, pour ne plus fuir les plaisirs que

le Duc de Bourgogne faiſoit ſucceder ſans relâche les uns aux autres. Raoul en étoit l'ame, le brillant de ſon imagination, ſa facilité à faire des vers, la galanterie fine qu'il y jettoit, le faiſoient tous les jours paroître nouveau, & toûjours plus aimable.

Le Camp dura deux mois; il finit par des Carrouſels & autres Jeux militaires, ſemblables à ceux par où il avoit commencé. Le Duc donna des marques de bienveillance & de ſatisfaction à tous les Seigneurs qui n'avoient rien négligé pour faire honneur à leur Souverain. Le Maréchal & le Comte des Barres reprirent le chemin de Paris, & le Sire de Couci avec le Comte de Rethel, ſuivirent le Duc de Bourgogne à Dijon.

L'on a vû que Roger avoit

d'abord inſpiré au Duc de Bourgogne, & à tous les Grands de ſa Cour, une eſtime & une amitié qui devoient bien le flater : il voïoit librement le Prince, qui l'honoroit preſque tous les jours de quelque moment de converſation, ſouvent particuliere ; ce qui mettoit Roger en état de l'étudier, pour le mieux connoître. Il vivoit dans une grande familiarité avec les Miniſtres & les Seigneurs qui avoient le plus de part à la confiance du Duc : la ſageſſe & la prudence de Roger faiſoient oublier qu'il étoit jeune. Il approfondiſſoit, ſans paroître y ſonger, le caractere des uns & des autres. Sur-tout il s'étoit fait des entrées libres chez les Dames qui captivoient le cœur de tous les gens en place. L'indiſcrétion, ou la vanité de ces Belles, lui avoit appris des

ſecrets qu'elles devoient ignorer, & lui avoit épargné l'étude de chercher les foibles, & même les vices de leurs adorateurs.

Les nouvelles qui vinrent de la Cour de France à celle de Bourgogne, obligerent le Sire de Couci à prendre congé du Duc. Le Comte de Rethel, ſelon l'ordre qu'il en avoit reçû du Roi, chargea Raoul de remettre à ce Prince, la relation exacte & circonſtanciée de ce qu'il avoit vû, & de ce qu'il avoit pénétré. Le départ de Raoul fut ſuivi de celui de Roger, qui prit le chemin de Rethel.

L'amour que Philippe-Auguſte avoit montré pour la Religion, dès ſon avénement à la Couronne; ſa ſageſſe, ſes entrepriſes hardies, ſuivies des ſuccès les plus heureux, avoient fait oublier aux

François, que leur Roi n'avoit encore que 15. ans : ils le jugerent dès-lors si digne de régner, qu'ils furent forcez d'ajouter au respect dû à la Souveraineté, celui qu'imprime la vertu. Son zéle sur tout pour la Religion, son attention à la maintenir, sa magnanimité, son courage, sa puissance d'autant plus grande, que c'étoit à qui de ses Sujets obéiroit le mieux, firent naître l'espoir dans le cœur des malheureux Chrétiens opprimez à la Terre Sainte. Ils députerent vers Philippe le Patriarche de Jérusalem, & le Prieur de l'Hôpital de Saint Jean. Ces deux vénérables Personnages furent plus touchez que surpris, de l'accueil & des promesses que leur fit le Roi. Ce Prince attendri du récit simple, mais pathétique, de ces deux Députez, convoqua une Assemblée

Aſſemblée de Prélats & de Seigneurs, dans laquelle il fut décidé que l'on prêcheroit la Croiſade.

Philippe-Auguſte ne ſe laiſſa point ébloüir par l'ardeur que les François eurent à ſe croiſer : il jugea ſainement du tems qu'il falloit pour mettre ce grand & formidable Corps en état de marcher. Dans la généreuſe diſpoſition où ce Prince étoit, d'adoucir du moins les maux preſſans des Chrétiens, il accorda aux Députez un nombre convenable de Troupes : il en donna la conduite à Raoul de Couci (*a*). Ce Seigneur avoit déja reçû la Croix des mains du Patriarche de Jéruſalem. C'étoit moins la valeur de Raoul de Couci qui le fit choiſir par le Roi (car Sa Majeſté ne

(*a*) Raoul étoit d'une valeur reconnuë, & un grand Guerrier.

vouloit pas qu'elle lui fît rien hazarder) que ſon génie & ſa prudence, capable de juger ſainement des choſes. Ce Prince vouloit ſeulement que Raoul parcourût la Paleſtine, vît l'état où elle étoit, examinât avec attention ſi le mal étoit auſſi grand qu'on le lui avoit fait, & qu'il revînt avec diligence, lui en faire un fidéle rapport.

On préſume aiſément quelle fut la joie de Raoul de Couci, en ſe voïant honoré par Philippe d'une telle commiſſion; mais il ne s'agit pas ici de ſuivre Raoul à la Terre Sainte, où il ne va encore que pour dreſſer ſes projets, & prendre, en ſage politique, des meſures éloignées, avant que d'y retourner en Héros pour les exécuter. On dira ſeulement qu'il ſe conduiſit avec prudence; qu'il prit une ſure &

entiere connoiſſance de la ſituation où étoit alors la Paleſtine; qu'il s'y inſtruiſit à fonds de la foibleſſe des Chrétiens, & des forces des Infidéles ; qu'il y gagna l'eſtime des uns & l'amitié des autres, & qu'enfin il y juſtifia le choix que Philippe avoit fait de ſa perſonne. Quelle joie pour Enguerrand, d'être le pere d'un ſi digne fils.

Le Comte des Barres rendoit juſtice au génie ſupérieur & aux grandes qualitez du Sire de Couci ; cependant il ne fut pas le maître d'un mouvement de jalouſie, lorſqu'il le vit honoré d'une commiſſion dont il ſe ſentoit digne. Ce mouvement, que le déſir de la gloire juſtifioit, ne fut que paſſager : ſa paſſion pour Mademoiſelle du Mez, le conſola, & lui fit ſentir combien il lui en auroit coûté pour ſupporter une

si longue absence ; il gémissoit cependant de n'appercevoir, chez cette charmante fille, aucun de ces petits égards qui, en faisant naître quelque espérance, enchantent un Amant. Elle lui marquoit de l'estime ; mais qu'est-ce que de l'estime ? Peut-elle jamais païer l'amour ? Si l'on est timide lorsqu'on se flatte de plaire, combien ne l'est-on pas quand l'amour nous force à rendre hommage à une personne indifférente ? Les soins, les empressemens, le respect, le trouble, l'embarras, les regards, & le silence même du Grand Sénéchal, n'avoient pû laisser douter à Mademoiselle du Mez qu'elle en étoit adorée ; mais sa bouche n'avoit encore osé être l'interprète de son cœur : elle le fut enfin, & ne le fut que pour le rendre plus malheureux.

Mathieu, Baron de Montmo-

renci, trouvant Mademoiſelle du Mez digne de lui, la demanda à la Maréchale ſa mere. Que devint des Barres, en apprenant d'Albenic cette cruelle nouvelle? La naiſſance, la Fortune, le mérite, tout lui montra dans le Baron de Montmorenci, un Rival redoutable. La crainte de le voir Poſſeſſeur de l'Objet qu'il adoroit, lui inſpira de la hardieſſe.

Me condamnez-vous, dit-il à Mademoiſelle du Mez, à gémir le reſte de ma vie du bonheur de Montmorenci? Eſt-ce de votre aveu, Mademoiſelle, qu'il a demandé votre main à Madame la Maréchale? Le Baron de Montmorenci, répondit-elle, ne m'a pas conſultée; mais je me flatte que ma mere conſultera mon cœur avant de promettre ma main. Si l'un & l'autre repartit

le Comte des Barres, devoient être la recompense de celui qui vous aime le plus tendrement, je n'aurois plus à craindre les Rivaux, que vos charmes me font redouter. La délicatesse de ma passion, continua-t'il, m'a fait garder le silence jusqu'en ce jour: je voulois que mes soins & mon respect vous parlassent en ma faveur, & j'aurois crû être indigne de vous, si j'avois seulement pensé à faire une démarche pour vous obtenir sans votre aveu. Me le refuserez-vous, Mademoiselle? Parlez.... Que vous êtes cruelle!... La générosité de votre ame vous reproche-t'elle de faire un miserable? Mais vous gardez un silence, sans doute funeste pour moi. Hélas! vos yeux sont muets, ainsi que votre bouche! Mon estime pour vous, repliqua Mademoiselle du Mez,

m'a fait garder le ſilence & me le fait rompre : cette eſtime eſt telle, que je voudrois pouvoir vous rendre heureux. Votre vertu, plus encore que votre illuſtre naiſſance, ſoutenuë d'une dignité éclatante, me fait regreter de ne pouvoir païer de mon cœur, celui que vous m'offrez ; il n'eſt que trop digne de moi. Vangez-vous du refus que j'en fais : oubliez une ingrate, qui ne peut ceſſer de l'être, ajouta-t'elle, en laiſſant, malgré elle, échapper un ſoupir. Ah ! Mademoiſelle, s'écria le Grand Sénéchal, je n'oſe interpréter le ſoupir qui accompagne le cruel arrêt que vous me prononcez. Que dis-je ? je veux en vain douter de mon malheur. Hélas ! je le vois ; il n'eſt que trop certain. Mademoiſelle du Mez rougit à ce diſcours, & répondit : La tendreſſe

que vous avez pour moi, & que je n'ai jamais flattée, ne vous donne pas le droit d'interpréter un ſoupir, que mon eſtime pour vous peut m'avoir arraché. Je veux bien cependant vous donner l'aſſurance, que vous ne me verrez point vous préférer le Baron de Montmorenci ; peut-être même ne me verrez vous jamais diſpoſer de ma main en faveur de perſonne.

Le Grand Sénéchal ſortit, le cœur plein d'amour & de jalouſie. Il ſe rappelle ce que Mademoiſelle du Mez vient de lui dire ; il peſe juſqu'au moindre mot ; il ſe retrace tous ſes mouvemens ; il réfléchit ſur ce ſoupir échappé ; enfin il conclud qu'elle aime. Le voilà occupé à chercher celui qui lui ferme la route de ſon cœur. Son imagination lui fait paſſer en revûe tout ce qui lui

paroît à la Cour, digne de plaire : il eſt long-tems ſans ſe fixer ſur aucun Objet. Il répéte ces derniers mots de Mademoiſelle du Mez: *Peut-être même ne me verrez-vous jamais diſpoſer de ma main en faveur de perſonne.* Il ſe ſouvint alors de la vivacité de Mademoiſelle du Mez, quand à ſon retour du Camp de Bourgogne, elle lui demanda, avec empreſſement, des nouvelles du Comte de Rethel ; combien de fois elle lui avoit fait des queſtions ſur la mélancolie à laquelle on le diſoit livré, ſans que tous les plaiſirs de la Cour de Bourgogne euſſent pû le diſtraire. Il ſe rappella avec quelle complaiſance elle entendoit raconter les marques de diſtinction & d'eſtime, que le Comte de Rethel y avoit reçûës. Mon malheur, ſe demandoit-il à lui-même, n'auroit-il pas choi-

ſi Roger pour être le vainqueur de ce que j'aime ? Sans y ſonger & ſans le vouloir, Roger me rendroit-il auſſi miſérable qu'il eſt à plaindre ? Mademoiſelle du Mez ſe flatte ſans doute, de toucher le cœur du tendre Comte de Rethel : déſabuſons-la : tirons-la d'une erreur trop dangereuſe pour ſon repos & pour le mien. Donnons des armes à ſa vanité pour triompher de ſa foibleſſe, & en même tems montrons-nous le plus ſoumis & le plus paſſionné des hommes.

Le Comte des Barres cherchoit avec ſoin un heureux hazard, pour inſtruire Mademoiſelle du Mez de ce qu'elle ignoroit : il ne tarda pas à le trouver. On apprit à la Cour, que le Comte de Rethel étoit, depuis quelques jours, à celle du Comte de Champagne. Le Maréchal racon-

toit à ſa ſœur l'accueil que ce Prince avoit fait à Roger, lorſque le Grand Sénéchal entra. Cet accueil, dit ce dernier, ſi propre à flatter la vanité de Roger, ne le conſolera pas d'être éloigné de Paris. Le Maréchal demanda au Comte des Barres, ſi le Comte de Rethel étoit épris de quelque Beauté de la Cour. Oüi; il eſt amoureux, répondit le Sénéchal; & de plus, il eſt aimé. Cependant, ajouta-t'il en examinant Mademoiſelle du Mez, il eſt malheureux. Aimé & malheureux, reprit le Maréchal; le cas n'eſt pas impoſſible, mais je le crois rare. Je penſe auſſi qu'on n'a point à remercier l'Amour, lorſque des chagrins réels ſont le fruit du plaiſir d'être aimé. Roger l'eſt ſi tendrement, repliqua le Sénéchal, il eſt épris d'une ſi forte paſſion, que mal-

gré les obſtacles qui s'oppoſent à ſon bonheur, ſon ſort eſt encore bien digne d'envie. Mon frere, dit alors Mademoiſelle du Mez, eſt diſcret : je lis dans ſes yeux le déſir qu'il a de ſçavoir quel eſt le choix du Comte de Rethel, & le genre de ſes peines ; mais il ne veut pas vous demander un ſecret qui vous eſt ſans doute confié. Pour moi je ſuis moins ſcrupuleuſe que lui, ajouta-t'elle avec un ſouris, qui parut forcé au Sénéchal ; je vais prêter mon ſecours à mon frere, en uſant du droit des femmes : je vais vous prier de ſatisfaire ſa curioſité, & peut-être la mienne. Peut-être auſſi rendrez-vous à mon frere un ſervice : ne peut-il pas ſe laiſſer toucher du même Objet qui a ſçu charmer le Comte de Rethel ? Sauvez-les du danger de devenir Rivaux : donnez à mon

frere des armes contre cet Objet, prévenu en faveur d'un autre. Vous me ſuppoſez, ma ſœur, reprit le Maréchal, un mouvement de curioſité que je n'ai point. Vous voulez faire parler des Barres : il eſt le maître de vous ſatisfaire, ſi ce n'eſt pas un ſecret ; mais ſi c'en eſt un, je le connois, il le gardera. En achevant ces mots, le Maréchal ſortit.

Mademoiſelle du Mez ſe ſervit du pouvoir qu'elle croïoit avoir ſur le Sénéchal, pour l'engager à lui nommer la perſonne que Roger aimoit ; mais ſes inſtances furent inutiles, & ne ſervirent qu'à affermir le Comte des Barres dans ſes idées. Il la quitta, perſuadé du tendre interêt qu'elle prenoit à Roger, & la laiſſa incertaine ſi véritablement Roger aimoit, ou s'il étoit auſſi

indifférent qu'elle le lui avoit paru juſqu'alors.

Mademoiſelle du Mez peu contente de n'avoir pû faire parler le Grand Sénéchal, ſe rappella les ſoupçons qu'il avoit voulu lui laiſſer appercevoir. Elle penſa que le Comte de Rethel pouvoit être l'objet de ſes ſoupçons; que ſur cette idée, le Sénéchal avoit oſé dire qu'il étoit amoureux; mais que ſon interêt particulier ne lui avoit pas permis de nommer l'objet de ſon attachement: elle crut que le Sénéchal lui avoit tendu un piége pour la pénétrer. Ce qui arriva peu de tems après, la déſabuſa, & fit connoître au Grand Sénéchal la maniere dont Mademoiſelle du Mez penſoit pour le Comte de Rethel.

La paſſion du Comte des Barres étoit trop violente, pour que,

ni les peines dont elle étoit ſuivie, ni les obſtacles, puſſent en triompher : il étoit toujours le même pour Mademoiſelle du Mez. Mêmes ſoins, mêmes empreſſemens, mêmes reſpects lui apprenoient qu'elle poſſédoit toujours un cœur, dont elle auroit bien voulu n'avoir jamais fait la conquête. Cet Amant ne lui avoit d'abord été qu'indifférent ; mais il lui étoit devenu un objet incommode, depuis qu'il avoit oſé lui laiſſer voir ſes ſoupçons ; il lui falloit même toute l'eſtime qu'elle ne pouvoit lui refuſer, pour ne pas lui faire d'impoliteſſes. Elle l'évitoit par-tout : elle n'alloit preſque plus chez les Reines, & les momens où il pouvoit ou la voir chez elle, ou la ſuivre à la Cour, le rendoient le témoin d'une langueur & d'un abbatement qui la faiſoient méconnoître.

Deux ans s'étoient écoulez depuis le Camp du Duc de Bourgogne, lorſque le Sire de Couci arriva de ſon voïage de la Terre Sainte. Le Comte de Rethel étoit alors à la Cour : à peine ſçut-il ſon cher Raoul de retour, qu'il courut chez Enguerrand. Quel plaiſir pour ces deux amis de ſe revoir ! Ils s'aimoient trop ſolidement pour ſe dire qu'ils s'aimoient toujours ; mais ils eurent même empreſſement à ſe demander ce qui leur étoit arrivé depuis l'inſtant de leur ſéparation à la Cour de Bourgogne. Raoul, après avoir inſtruit ſuccinctement Roger, des détails de ſon voïage, lui demanda ſi Mademoiſelle de Roſoi étoit enfin la Comteſſe de Rethel. Je ſuis encore Amant, mon cher Raoul, lui répondit Roger, & l'Amant le plus paſſionné qui fut jamais. Que de

traverſes !

traverſes ! Que de malheurs j'ai éprouvé, depuis que nous nous ſommes quittez ! Hé bien ! mon cher Roger, repartit Raoul, apprenez-moi donc ce que j'ai une impatience extrême de ſçavoir ?

Nous nous ſéparâmes à Dijon, reprit Roger, vous, pour revenir à la Cour, moi, pour aller à Rethel, où les tendres embraſſemens de mon pere adoucirent, pour quelques jours, la douleur que je reſſentois d'être éloigné de Mademoiſelle de Roſoi. Cette adorable fille faiſoit le ſujet de tous nos entretiens : mon pere admiroit ſa ſageſſe, ſa prudence dans un âge ſi peu avancé, ſa ſoumiſſion & ſon reſpect pour les ordres d'une mere, quelques injuſtes qu'ils fuſſent. Sa tendreſſe pour moi & ſon caractere, le charmoient, & lui inſpiroient pour elle une ſi forte amitié,

qu'il désiroit, presque autant que moi, de nous voir unis. Toutes les lettres de Mlle de Rocheville, où la divine Alix mettoit toujours quelques lignes de sa main, lui faisoient espérer qu'il auroit ce plaisir. Je ne passois jamais quinze jours sans écrire à mon amie, une lettre qui pouvoit être lûë de Madame de Rosoi. Dans les réponses de Rocheville, Madame de Rosoi me faisoit toujours assurer que l'instant où je la verrois, seroit suivi de celui qui devoit me rendre heureux. Mademoiselle de Rocheville le croïoit. Soïez tranquile, me mandoit-elle ; la raison gagne tous les jours quelque chose sur la foiblesse de Madame de Rosoi. Elle vient de me prier de ne plus lui faire voir vos lettres, de ne plus même lui dire quand vous m'écrirez. Elle a banni votre nom de

ſa bouche, &. m'a interdit la liberté de lui parler de vous. Elle ne fuit plus le monde qui la cherche avec empreſſement, & au milieu même de la Cour, elle évite avec ſoin tout ce qui pourroit vous allarmer. Ce détail ſatisfaiſoit mon pere, & flattoit mes eſpérances.

Vous m'aimez, mon fils, me dit-il, quelques jours après avoir reçû ces nouvelles; je le crois; je crois auſſi que vous vous plaiſez avec moi: cependant il faut me quitter; il faut vous diſtraire; il faut vous amuſer: je crains pour vous la ſolitude; ni moi, ni le ſéjour de Rethel, ne pourrions vous fournir des plaiſirs aſſez variez, pour diſſiper le chagrin où je vois que l'abſence d'Alix vous plonge ſans relâche. Allez, mon fils, allez à la Cour de Henri, Comte de Champagne

(a); vous y ſerez reçû en homme de ſa Maiſon, & je me flatte que vous vous y diſtinguerez. Henri vient d'arriver de la Terre Sainte; il eſt un de ces hommes que la Nature a créez pour modeles, à qui elle a donné les grandes qualitez qui font un digne Souverain, & toutes les vertus qui forment l'honnête homme. Allez, mon fils, allez admirer Henri; l'admiration ne ſe fait point ſentir, qu'elle ne cauſe de l'émulation. Si les hommes vicieux avoient ſouvent occaſion d'admirer, peut-être deviendroient-ils vertueux: les exemples leur manquent.

Malgré le déſir que j'avois de voir le Comte de Champagne, & de juger par moi-même de ſa Cour, je quittai mon pere à re-

(a) Surnommé le Large, à cauſe de ſa magnificence.

gret. La ſolidité de ſes raiſonnemens, & les réflexions où ils me conduiſoient, me faiſoient trouver un plaiſir toujours nouveau, à paſſer les jours entiers avec lui. J'arrivai à la Cour de Champagne ; je la trouvai encore au-deſſus de ce qu'on en publioit. Henri me reçut en Souverain, qui, par un accueil familier, mais pourtant meſuré, indique à ſes Courtiſans la maniere reſpectueuſe dont ils doivent ſe comporter avec tout ce qui a l'honneur de porter ſon nom. Son caractere m'inſpira d'abord une eſtime ſinguliere, & ſes bontez firent ſuivre de près la plus tendre amitié ; mais je n'eus le tems de prendre ces ſentimens, que pour donner des larmes à ſa perte. Ce Prince avoit contracté en Orient, une maladie de langueur; il ne vouloit point s'écouter : on

lui conſeilloit en vain d'avoir des attentions ſur ſa ſanté ; il comptoit trop ſur la bonté de ſon tempérament ; lui ſeul ne s'appercevoit point que ſes forces diminuoient tous les jours. Enfin, une fiévre violente ſuccéda à cette foibleſſe ; il mourut. Sa vie avoit été glorieuſe ; ſa mort fut héroïque, & jetta une conſternation générale dans le cœur de tous ſes Sujets. Chacun croïoit avoir perdu le Chef de ſa famille. Je ſentis une ſincere & vive douleur de ſa perte : la triſteſſe où la Cour de Champagne étoit plongée, m'arrêta plûtôt que de me chaſſer. Sa ſituation étoit ſemblable à celle de mon ame ; je n'y voïois plus perſonne s'appercevoir de ma mélancolie, & les plaiſirs, importuns pour moi, ne cherchoient plus à m'en tirer : enfin, j'étois moins triſte, quoique plus affligé.

L'amitié qui s'étoit formée entre le Comte de Sancerre & moi, me rendit bien ſenſible à ſa douleur : il perdoit dans le Comte de Champagne, un reſpectable & tendre frere. Je ne le laiſſai jamais livré à lui-même, dans tout le tems que je reſtai à Troie. J'y étois avec quelque tranquilité à l'égard de Madame de Roſoi : je m'y regardois comme aux portes de Paris, dont je ne voulois pas m'éloigner. Je me voïois près de Rethel, & je recevois ſouvent des nouvelles de Mademoiſelle de Rocheville. Hélas ! elle croïoit, comme Alix, que je n'avois plus qu'un moment à attendre pour être heureux.

Les choſes étoient en cet état, lorſque Mademoiſelle de Rocheville, à qui j'avois mandé de preſſer Madame de Roſoi ſur mon rappel, m'écrivit. Sa lettre

me fit voler à Rethel, pour y prendre conseil de mon pere: il fut aussi surpris que moi, de voir par cette lettre, ce que Madame de Rosoi exigeoit. Comment, dit-il, cette cruelle femme voudroit encore ajouter trois mois aux six qu'elle vous tient éloigné de la Cour? Je le vois; jamais elle ne pourra obtenir d'elle, de vous rendre heureux. Il faut lui arracher un consentement qu'elle ne peut se résoudre à donner. Sa folle passion nourrit dans elle l'idée chimérique que le tems, les obstacles & l'absence, triompheront de votre tendresse & de celle d'Alix. Dans cette espérance, elle vous tiendroit éloigné des années entieres, si on l'en laissoit la maîtresse. Mademoiselle de Rocheville vous apprend par sa lettre, que le Vicomte de Melun est arrivé: il est

eſt frere de Madame de Roſoi ; elle le craint, elle l'aime & le reſpecte. Retournez, mon fils, à la Cour de Champagne, & moi je vais à celle de Philippe. Je verrai d'abord Madame de Roſoi ; je lui demanderai ſi elle n'eſt pas encore ſatisfaite de votre ſoumiſſion, ſi elle ne veut pas vous rappeller, pour vous donner un bien, qui vous eſt dû depuis ſi long-tems. Ce ſera moins ſa réponſe qui réglera ma conduite, que le ton, le geſte & la voix dont elle l'accompagnera. Quelle que ſoit ſa réponſe, je parlerai au Vicomte ; je le connois peu, mais il eſt homme d'honneur ; il a de l'eſprit, de la valeur, & de la droiture : nous ſerons bien-tôt amis. Son long ſéjour en Allemagne, & un léger ſujet que le Seigneur de Roſoi croïoit avoir de s'en plaindre, lui ont dérobé

la connoiſſance de mes engagemens avec ſon beau-frere. Il convient qu'il en ſoit inſtruit, & peut-être de tous les vains prétextes emploïez pour rompre, ou différer votre mariage. Deux jours après, mon pere partit pour ſe rendre à Paris, & moi je retournai à Troie. Jugez, mon cher Raoul, ſi j'étois bien tranquile!

L'arrivée de mon pere étonna Madame de Roſoi : elle lui parut troublée ; mais ſe remettant auſſitôt, elle lui dit, en préſence même d'Alix & de Mademoiſelle de Rocheville, qu'elle voïoit bien le ſujet qui l'arrachoit de Rethel ; que ſans doute ſa conduite lui étoit ſuſpecte, malgré ſa ſincerité : elle ajouta qu'il s'allarmoit à tort ; qu'elle déſiroit, autant que lui, une union d'où dépendoit mon bonheur & celui de ſa fille ; mais que de puiſſantes

raiſons la forçoient à le différer encore. Enfin, elle le conjura de ne faire aucune démarche pour l'obliger à ce qu'elle ne pouvoit pas ſitôt terminer, aſſurant que la moindre tentative la révolteroit.

Cette converſation fut longue, bien ſoutenuë par mon pere, & le jetta dans l'incertitude de ce qu'il devoit faire. Il ſe détermina cependant à parler au Vicomte de Melun.

Ce que j'aurai à vous dire, dans un moment, me force de m'arrêter pour vous faire ſouvenir, mon cher Raoul, du tems où Madame de Roſoi parut à la Cour. Vous ſçavez que ſa beauté lui attira tous les regards & les applaudiſſemens qui pouvoient le plus la flatter. Le Seigneur de Guebriant étoit alors à Paris, pour ménager les interêts du Duc de

Bretagne auprès de Philippe. Il fut un de ceux que les charmes de Madame de Roſoi ſubjuguerent d'abord : il en devint éperduëment amoureux. Je vis naître cette paſſion avec d'autant plus de plaiſir, que je me flattai que Madame de Roſoi trouveroit Guebriant digne de me ſuccéder dans ſon cœur. Guebriant la ſuivoit partout ; il ſaiſiſſoit, avec empreſſement & avec délicateſſe, toutes les occaſions de lui prouver ſon amour. Son ſort fut d'abord d'être aſſez mal reçû ; j'en fus preſque auſſi touché que lui : ſa tendreſſe le rendit en vain obſtiné. Madame de Roſoi, ſans cependant le rebuter avec éclat, l'éloignoit de chez elle, & l'évitoit partout : mais quelque tems après mon départ pour le Camp de Bourgogne, Madame de Roſoi, qui méditoit la plus noire

des trahiſons, prévit qu'elle auroit beſoin de Guebriant. Dans cette vûë elle s'adoucit en ſa faveur; elle parut recevoir tout ce qu'il faiſoit pour lui plaire, avec aſſez de complaiſance pour faire naître & nourrir dans ſon cœur quelque eſpérance.

Robert de Dammartin fut le premier à céder aux charmes de Mademoiſelle de Roſoi, lorſqu'elle parut à la Cour. Il y avoit de l'alliance entre lui & Guebriant: il ſe forma entre eux une étroite amitié. Les ſoins & les empreſſemens du Comte de Dammartin furent bien-tôt apperçus de tout le monde, & approuvez de Renaud ſon frere (*a*). Le politique Renaud, ſe ſouve-

(*a*) C'eſt le même à qui Philippe procura l'Héritiere & le Comté de Boulogne, & qui, ingrat, & rebelle à ſon Roi, fut pris les armes à la main, à la fameuſe Bataille de Bouvine en 1214.

nant du discours du Roi quand Madame de Rosoi lui avoit présenté sa fille, ne voulut pas la demander pour son frere, sans en avoir parlé à Sa Majesté. Le Roi, rempli de bontez pour moi, & toujours attentif à mes interêts, dit à Renaud de Dammartin qu'il avoit des raisons pour s'opposer à cette alliance, & le chargea de prier son frere de ne point y songer. Cette priere, ou plûtôt cette défense, ne diminua rien de la passion de Robert, peut-être même l'irrita-t'elle encore; mais elle renversa ses espérances, & le força de cacher ses sentimens. En arrivant à Rethel, j'avois appris de Mademoiselle de Rocheville, ce détail, si satisfaisant pour moi.

Madame de Rosoi étoit trop pénétrante, pour ne pas percer la vérité; elle pensa que j'avois prévenu le Roi : cependant elle ne

parut pas le ſoupçonner ; au contraire, elle dit que ſi Renaud de Dammartin lui eût fait l'honneur de lui parler, elle lui auroit épargné la peine de s'ouvrir au Roi, en lui apprenant qu'elle avoit des engagemens pour ſa fille.

L'arrivée du Vicomte de Melun fit renaître les eſpérances du Comte de Dammartin : il lui parla ; mais il trouva le Vicomte déja prévenu par le Roi ; je veux dire, que ce Prince s'étoit aſſez expliqué au Vicomte, pour qu'il rejettât toutes les propoſitions qu'on pourroit lui faire pour ſa Niéce, à mon préjudice. Ce ſage Prince lui avoit appris les engagemens de ſa ſœur avec mon pere : il avoit fait plus ; ſa bonté étoit allée juſqu'à dire au Vicomte, que c'étoit à lui à vaincre la répugnance que Madame de Roſoi montroit pour un ma-

riage ſi convenable. Le Roi n'en dit pas davantage au Vicomte ; il voulut épargner à ce frere plein d'honneur, la honte dont il ſe ſeroit crû couvert, s'il avoit appris l'égarement & les artifices de ſa ſœur.

Mon pere fut chez le Vicomte de Melun dès le lendemain qu'il eut parlé à Madame de Roſoi ; il fut ſurpris & charmé de le trouver déja inſtruit. J'ai parlé à ma ſœur, lui dit le Vicomte ; elle eſt convenuë des engagemens de ſon mari avec vous ; elle m'a de plus aſſuré qu'elle étoit dans le deſſein de les tenir. Je l'avoüe cependant, j'ai apperçû chez elle, ainſi que le Roi m'en avoit prévenu, de la répugnance à voir ma Niéce Comteſſe de Rethel, du moins ſi promptement. Elle m'a dit que des raiſons, dont elle ne pouvoit m'inſtruire, l'obli-

geoient à différer encore quelque tems ; puis elle a ajouté que, comme mere, elle étoit la maîtreſſe abſoluë de donner ou de refuſer ſa fille. A ce diſcours, j'ai répondu en frere qui veut qu'une ſœur ſe reſpecte, reſpecte la volonté d'un mari, & les engagemens qu'il avoit pris avec un homme tel que vous. Mon pere ſentit la néceſſité de ne rien laiſſer ignorer au Vicomte : il parla ; mais le Vicomte, prévenu d'eſtime pour ſa ſœur, la défendit long-tems. Il oppoſa à mon pere la maniere dont elle recevoit les ſoins de Guebriant, & le deſſein où elle paroiſſoit être de recompenſer ſa reſpectueuſe tendreſſe. Il eſt vrai que Madame de Roſoi, depuis quelque tems, n'alloit que très-rarement à la Cour, & qu'inviſible chez elle à tout le monde, elle ne voïoit que Gue-

briant. Après une longue conversation, le Vicomte convaincu, dit à mon pere : Il faut, sans paroître sçavoir le motif odieux des retardemens de ma sœur, la contraindre à consentir au retour du Comte votre fils : il faut qu'incessamment elle le rende possesseur d'un bien, qui, selon les loix de l'honneur, lui appartient. Hélas ! le Vicomte n'exécuta que trop bien ce projet. Il lui parla, & d'un ton si ferme, qu'elle lui promit enfin de m'écrire, pour m'annoncer mon bonheur, & pour me rappeller. Elle lui demanda seulement deux jours, en l'assurant qu'en sa présence, elle exécuteroit la parole qu'elle lui donnoit. Le Vicomte dit à mon pere ce qu'il avoit obtenu de Madame de Rosoi. Ce court délai ne leur parut point suspect : il fut cependant trop

long, ce fatal délai, & vous allez l'apprendre.

Le jour que Madame de Roſoi devoit m'écrire, mon pere me dépêcha un Courier : il m'ordonnoit de partir ſur le champ, & de me rendre auprès de lui ; il n'y avoit rien de plus dans ſa lettre. Cette briéveté m'allarma ; je n'oſai jamais me flatter que ce rappel précipité, & dont on me taiſoit le ſujet, m'annonçât quelque choſe d'heureux. J'arrive, j'entre. Mon pere, en m'embraſſant tendrement, me couvrit le viſage de larmes, en me diſant, après avoir été un moment ſans pouvoir parler : Ah ! mon fils, quelle nouvelle ai-je à vous apprendre ? Mon pere ! m'écriai-je avec un effroi mortel, qu'avez-vous à me dire ? Mon fils, reprit-il en me ſerrant toujours dans ſes bras, armez-vous de toute votre

fermeté, vous en avez beſoin : il n'eſt plus d'Alix pour vous ! Qu'entends-je, dis-je en reculant ! Juſte Ciel ! Alix ſeroit-elle morte ? Oüi, mon fils, me repliqua mon pere, elle eſt morte pour vous : mais hélas ! l'infortunée vivra pour un autre ! Alix eſt enlevée..... Alix eſt enlevée, repris-je ! Hé ! quel eſt ſon inſolent Raviſſeur ? Nommez-le moi. Robert de Dammartin vient de vous la ravir, repartit mon pere. Alix eſt morte pour vous, mon fils ! ce rapt a rendu pour jamais cette reſpectable fille, indigne de Roger. Hélas ! on nous l'enleve à tous deux ! on nous porte également un coup mortel ! Mais, mon fils, par pitié pour un pere qui vous aime uniquement, aïez plus de force que moi : ſoïez aſſez grand pour ſoutenir ce coup fatal : n'augmentez pas ma douleur : ſoïez

touché du triſte état où je ſuis. Mon pere me voïant renverſé dans un fauteüil, les yeux égarez, me prit tendrement les mains, & me dit : Mon fils, mon cher Roger, reſpectez ma vieilleſſe ; que les tendres ſentimens de la nature moderent un déſeſpoir, qui me mettroit au Tombeau ſi vous vous y abandonniez! Mon pere eut le tems de parler autant qu'il voulut ; ma douleur & ma rage ne me laiſſoient pas la liberté de l'interrompre. Après avoir long-tems gardé un morne ſilence, je m'écriai : Alix eſt enlevée! Robert m'arrache un bien ſi précieux ! Hé bien ! arrachons-lui la vie, ou qu'il me délivre de celle que je déteſte ſans Alix. Où eſt-il ? Où a-t'il conduit cette infortunée victime de ſa violence ? Courons le chercher. Que je la vange ! Que je

meure, ou qu'il périsse ! Mon pere voïoit, avec une sensible affliction, le cruel état où j'étois ; mais il ne chercha plus à calmer mes transports. Il me laissa gémir, m'emporter, jurer la perte de Robert, & former mille projets extravagans, sans s'y opposer : il voulut attendre que je fusse en état de l'écouter ; enfin, je tombai dans l'accablement où il me désiroit. Je lui demandai alors, d'une voix basse & étouffée, comment Mademoiselle de Rosoi avoit été enlevée : après m'avoir instruit de tout ce qui s'étoit passé depuis le jour de son arrivée, comme je vous l'ai raconté, voici ce qu'il m'apprit.

Le jour qui précéda celui où Madame de Rosoi devoit vous écrire, me dit mon pere, elle alla chez la Reine Mere : elle y

reſta juſqu'à minuit. En ſe retirant avec ſa fille, elle fut arrêtée par dix ou douze hommes armez. Alix effraïée, ſe jetta dans les bras de ſa mere, d'où ces perfides l'arracherent, & diſparurent dans le moment.

On ſçut d'abord, par la démarche de Renaud, que Robert de Dammartin étoit le Raviſſeur de la malheureuſe Alix. Renaud vint ſe jetter aux pieds du Roi pour ſe juſtifier, & le ſupplier de ne pas le croire complice du crime de ſon frere : il affirma même avec ſerment, qu'il n'avoit eu aucune connoiſſance de ſa téméraire entrepriſe.

Le Roi, qui veut qu'on reſpecte les Loix, touché de votre malheur, & offenſé de la violence que le Comte de Dammartin a oſé commettre, aux portes mêmes de ſon Palais, a promis

hautement de vous vanger, & a fait courir après le Raviſſeur d'Alix ; mais vainement : on ignore encore le lieu qu'il a choiſi pour ſa retraite. L'indigne mere de Mademoiſelle de Roſoi, unique auteur du complot qu'elle a dirigé, ſous le voile d'une feinte douleur & d'un reſſentiment étudié, a oſé ſe jetter aux genoux du Roi, pour lui demander juſtice du crime de Dammartin. Philippe, que les apparences ne ſçauroient ſéduire, perſuadé, ainſi que le Vicomte de Melun, qu'elle a engagé, & enhardi Robert à enlever ſon infortunée fille, lui a répondu, ſans preſque lui donner le tems de parler, qu'il y avoit peut-être plus de hardieſſe à elle de lui demander juſtice du crime de Dammartin, qu'il n'y en avoit eu à lui de le commettre. Après cette réponſe ſéche, le

le Roi lui a tourné le dos.

Alix eſt enlevée, dis-je douloureuſement, & l'on ignore le lieu où la tient ſon Raviſſeur! C'en eſt donc fait! Nos cœurs n'auront été unis que pour nous rendre miſérables. Notre innocente tendreſſe, qui devoit nous rendre à jamais heureux, empoiſonnera le reſte de nos triſtes jours! Ah! divine & tendre Alix, vous pleurez ma perte, je gémis de la vôtre! Quoi! m'écriai-je dans une nouvelle agitation de fureur, Alix eſt enlevée! Quoi! j'ai perdu la divine Alix! Non; l'Amour ſecondé de mon bras, ſçaura bien me la rendre. Que dites-vous, mon fils, reprit mon pere avec douceur? Y penſez-vous? Votre douleur vous emporte. Songez-vous que Mademoiſelle de Roſoi eſt dans ce moment, au pouvoir d'un autre? Non, mon fils, il

n'eſt plus d'Alix pour vous ! Sa gloire, qu'elle écoutera, la condamne à épouſer le Comte de Dammartin : la vôtre, ne vous permet plus de devenir ſon époux ; & la mienne me feroit trouver la douleur de pleurer votre mort, moins amere, que celle d'avoir à rougir d'une foibleſſe qui me couvriroit d'une éternelle honte. Tels étoient les ſages raiſonnemens de mon pere ; mais mon déſeſpoir ne me permettoit pas de les goûter.

Le Vicomte de Melun entra ; je ſentis dans ſes embraſſemens, combien il étoit touché du malheur de ſa Niéce & du mien. Il fut pénétré de l'excès de ma douleur : il l'approuva d'abord ; mais il ſe joignit bientôt à mon pere pour la combattre.

Comme mon mariage avec Mademoiſelle de Roſoi, avoit été

arrêté, differé & rompu dans la Province, on en ignoroit le projet à la Cour. En y arrivant, je m'étois condamné à un ſilence que je croïois devoir à Madame de Roſoi, par les titres reſpectables de mere de l'Objet que j'adorois, & de ſœur du Vicomte de Melun. Mais l'enlevement d'Alix, l'affliction de mon pere, mon retour précipité, mon déſeſpoir, le Roi enfin qui me plaignit publiquement, tout cela n'inſtruiſit que trop, qu'Alix m'étoit promiſe, & qu'elle étoit un bien que le Comte de Dammartin m'enlevoit.

Le quatriéme jour depuis mon arrivée à Paris, Renaud apprit au Roi, que ſon frere s'étant ménagé ſecretement une retraite auprès du Duc de Bretagne, y avoit conduit Mademoiſelle de Roſoi : il ajouta, que la Ducheſſe Conſtance de Bretagne, touchée de

la douleur d'une fille, si respectable par sa naissance, & si accomplie, l'avoit d'abord prise sous sa protection.

Le Vicomte de Melun vint chez mon pere, & lui dit devant moi, que le Comte de Dammartin venoit de lui écrire. Sa lettre, qu'il voulut bien me laisser voir, étoit pleine de soumission, de respect, & marquoit un vif repentir de la violence où sa malheureuse passion l'avoit porté : il finissoit par assurer le Vicomte, mais assez froidement, que lui & Madame de Rosoi étoient les maîtres de le rendre, quand ils le voudroient, l'époux de Mademoiselle de Rosoi. A ce mot d'époux j'entrai en fureur ; je jurai mille fois la perte de Dammartin ; je l'appellois, je le défiois, je le traitois de perfide, je lui protestois qu'il ne posséderoit ja-

mais Alix : ma fureur me faiſoit oublier qu'il ne pouvoit m'entendre. Le Vicomte ſenſiblement touché de mon déſepoir, n'y put tenir ; il ſe retira ſans avoir la force de parler. Mon pere le ſuivit, & l'entretint en particulier.

Il y avoit peu d'heures que le Vicomte étoit ſorti, lorſque le Grand Sénéchal entra. Ah ! mon cher des Barres, lui dis-je, chaque inſtant ajoute à mon malheur : Le perfide Robert pouſſe ſon audace juſqu'à demander à devenir le Poſſeſſeur d'un bien qui m'étoit promis depuis ſi longtems ; mais avant que de l'obtenir, il faut qu'il m'arrache la vie ; ma juſte indignation & mon amour la lui vendront cher : ce n'eſt qu'à ce prix qu'il pourra poſſéder Alix. Je ſens mieux qu'un autre, mon cher Roger, me répondit le Grand Sénéchal

toute la rigueur du ſort qui vous perſécute : la tendre amitié qui a toujours été entre nous, & un amour malheureux, me rendent bien ſenſible à vos peines. Je vous plains ; mais puis-je vous le dire ? Le Comte de Dammartin n'eſt point coupable envers vous : vous êtes tous deux trompez, & tous deux le joüet de la paſſion de Madame de Roſoi. Dammartin vous aſſaſſine ſans le ſçavoir. Je vois que vous goûtez peu la ſageſſe & l'équité de mon raiſonnement, pourſuivit le Grand Sénéchal ; je vois que je ne puis vous faire connoître l'injuſtice du projet, que l'ardeur de vous vanger vous fait concevoir : hé bien ! je vais vous forcer à y renoncer. Je viens ici de la part de votre Roi, de ce Roi qui vous a tant donné de marques d'amitié, de ce Roi à qui vous ne ſçauriez déſobéir

ſans être ingrat ; je viens, dis-je, de ſa part vous défendre, ſous peine d'encourir ſa diſgrace, de ſortir de Paris ſans ſa permiſſion. Songez, mon cher Roger, au reſpect que vous devez à de pareilles défenſes. Je promis au Grand Sénéchal d'obéir : je fis plus ; je lui parus, ainſi qu'à mon pere, dans cette réſolution : car je ne doutai point que ce dernier n'eût prié le Vicomte de Melun, d'inſtruire Philippe des deſſeins que je formois.

Ces défenſes ſi reſpectables d'un Roi pour qui je donnerois ma vie, ne purent rien ſur moi. Ma paſſion, ou plûtôt ma fureur, me fit de même oublier le chagrin que j'allois donner à mon pere. Vous ſçavez que mon fidéle Clouville eſt Breton ; je lui confiai mon deſſein : il me promit de me mener à Nantes par

des chemins ſi détournez, qu'on ne pourroit m'y ſuivre. Je m'échappai la nuit ſuivante avec lui : nous étions tous deux déguiſez ; nous arrivâmes enfin à Nantes. Dès l'inſtant même, j'envoïai par Clouville, un Billet, ou plûtôt un Cartel, au Comte de Dammartin. Sa ſituation n'étoit pas heureuſe. La douleur de Mademoiſelle de Roſoi, ſans nul ménagement pour lui, & les nouvelles qu'il avoit reçûës de ſon frere, ne l'avoient que trop inſtruit de notre tendreſſe réciproque & de mon déſeſpoir. Mon arrivée ne l'étonna point : il promit de bonne grace de ſe rendre le lendemain, à la pointe du jour, dans un Bois qui eſt entre Nantes & Angers. Je m'y rendis ; mais quelle fut ma ſurpriſe, lorſqu'au lieu d'y trouver le Comte de Dammartin, je me vis entouré d'un

d'un nombre de Gendarmes, dont l'Officier me dit, qu'il avoit ordre de s'aſſurer de ma perſonne, pour me remettre ſur les Frontieres de France! Je crus d'abord que mon Ennemi, pour éviter le combat, m'avoit trahi, ou plûtôt qu'il s'étoit trahi lui-même. J'en reſſentis une indignation que je ne pus m'empêcher de témoigner à l'Officier qui me conduiſoit; mais il m'apprit que Renaud & mon pere avoient donné avis au Duc de Bretagne, de ma déſobéïſſance aux ordres du Roi; que le Duc inſtruit, preſque dans le moment, de mon arrivée à Nantes, avoit fait arrêter le Comte de Dammartin, ſur qui l'on avoit trouvé mon Cartel de défi. Il m'apprit auſſi qu'il ne ſeroit en liberté, qu'au moment qu'il deviendroit poſſeſſeur de Mademoiſelle de Roſoi.

Malgré ma fureur contre Dammartin, je bannis, ſans regret, le ſoupçon injurieux à ſon honneur, que j'avois formé trop legerement.

Mon Eſcorte me quitta ſur la Frontiere. Je continuai ma route accablé de triſteſſe, de honte & de dépit. J'étois à vingt lieuës de Paris, quand je rencontrai le Vicomte de Melun : il me dit naturellement qu'il alloit à Nantes. Ah! Vicomte, m'écriai-je, vous allez à Nantes! Juſte Ciel! vous y allez pour y ſigner ma mort, l'eſclavage de la malheureuſe Alix, & le bonheur d'un perfide, que le Duc de Bretagne vient de ſouſtraire à ma vangeance.

Vous connoiſſez, mon cher Raoul, l'eſprit ſouple, inſinuant & adroit du Vicomte de Melun, & vous ſçavez quelle eſt ſon éloquence naturelle ; elle ſçait le

rendre preſque toujours maître des eſprits & des cœurs. Tous ces dons heureux de la Nature, furent emploïez pour rappeller ma raiſon ; mais inutilement. Il me dit, que l'enlévement de ſa Niéce nous ſéparoit pour jamais ; qu'il entraînoit avec lui la dure néceſſité pour Alix, d'être la victime de ſon honneur, en donnant la main à ſon Raviſſeur. Ce Raviſſeur, me dit-il, doit paroître criminel à la ſeule Alix ; pour tout autre, il eſt à plaindre. Je dis plus, il doit être innocent à vos yeux. A-t'il prétendu vous offenſer ? Non : il vous enleve, il eſt vrai, tout ce qui vous eſt cher ; mais il ne vous vole rien. Il ignoroit les droits qu'un pere & l'Amour, vous avoient donnez ſur le cœur de ma Niéce. Ce diſcours me révolta ; je m'emportai contre le Vicomte ; je lui re-

prochai d'être dans les interêts du perfide Raviſſeur d'Alix. Que j'étois injuſte ! Après pluſieurs heures d'une converſation, où la raiſon du Vicomte & ſon amitié pour moi, emploïerent de vains efforts pour modérer mon reſſentiment, & pour calmer ma douleur, il me quitta. Je ne vis point l'affliction où il étoit, de me laiſſer dans le déſeſpoir où il m'avoit trouvé. Il condamnoit mes tranſports, il n'alloit à Nantes que pour rendre le Comte de Dammartin Poſſeſſeur de Mademoiſelle de Roſoi, il me parut mon ennemi. Avant de nous ſéparer, il ne me cacha point la colere où le Roi paroiſſoit être contre moi ; il me dit que malgré les différentes inquiétudes dont mon pere étoit agité, j'avois tout à craindre de ſon juſte couroux. J'étois d'autant plus

ſenſible à la colere du Roi & à celle de mon pere, que ma démarche avoit été inutile & infructueuſe. Il falloit cependant revenir à Paris ; mais comment oſer me montrer devant le Roi & aux yeux de mon pere ? Je pris le parti d'aller chez Enguerrand : il me traita avec preſque autant de dureté, que ſi j'avois été ſon fils. Attendez-moi ici, me dit-il, je vais trouver Thibault ; je vais lui dire qu'il ne lui reſte plus qu'à vous pardonner. Un heure après, un Page d'Enguerrand vint me chercher. Je me préſentai en tremblant devant mon pere ; & ce tendre pere, en me relevant dans l'inſtant que je me jettois à ſes genoux, me dit : Je ſouhaite, mon fils, que le pardon que je vous accorde, puiſſe adoucir vos maux. Cette douceur & tant de

bonté, me firent connoître mon imprudence, bien mieux que ne l'auroit pû faire une dure réception.

Le lendemain, le Roi m'envoïa dire que j'eusse à me rendre dans le moment à la Tour-Neuve (*a*). Ah! mon cher Raoul, que je fus touché d'un ordre si rigoureux! Envisagez par combien d'endroits sensibles j'étois persécuté de la Fortune. Mademoiselle de Rosoi enlevée; le Vicomte de Melun en Bretagne, pour conclure le mariage de sa Niéce avec le Comte de Dammartin; mon voïage, qui, en me laissant le regret de n'avoir pû me vanger, me laissoit encore celui d'avoir désobéi au Roi. Les marques de bonté que j'avois reçûës

(*a*) Hors la Ville, & là même où fut mis le Comte de Flandres après la Bataille de Bouvine, d'où il ne sortit que sous le Régne de Saint Loüis en 1227.

de ce Prince, me reprochoient plus que tout le reſte, ma déſobéïſſance, & ne me laiſſoient que trop ſentir combien je méritois ce traitement. Je me rendis à la Tour-Neuve, où je reſtai deux mois, dévoré du plus noir chagrin. Hé ! comment aurois-je été tranquile ? J'apprenois chaque jour des nouvelles, qui me perçoient le cœur de mille traits mortels. Je ne vous parlerai qu'en paſſant, de la part que Madame de Roſoi ſembloit prendre à tous mes maux, ainſi qu'à ceux de ſa fille. Le Vicomte outré & plein d'un reſſentiment qu'il diſſimuloit, avoit été obligé de la traiter avec la derniere dureté, pour lui arracher ſon conſentement en faveur du Comte de Dammartin ; conſentement qu'elle feignoit de refuſer, croïant, ſans doute, mieux

cacher la part qu'elle avoit euë à l'enlévement de ſa fille. Ma haine pour le Raviſſeur d'Alix eſt éteinte ; je ſens aujourd'hui qu'il n'étoit guéres moins à plaindre que moi : auſſi, malgré ſon amour, il ſe voïoit réduit à regarder comme un grand malheur, la triſte néceſſité de devenir l'époux de Mademoiſelle de Roſoi ; il ne pouvoit douter que je n'euſſe ſeul, toute ſa tendreſſe. L'excès de ſon déſeſpoir montroit aſſez la force de ſa paſſion : il penſoit qu'il ſeroit toujours un objet odieux à ce qu'il aimoit uniquement.

Si le Comte de Dammartin avoit des regrets, ſi j'étois miſérable, Guebriant n'étoit pas heureux. Madame de Roſoi, qui ne l'avoit ni reçû ni écouté que pour ſervir à ſes deſſeins, commença à l'éviter, dès que ſa fille

fut enlevée. Dès ce moment, toutes les eſpérances de ce crédule Amant s'évanoüirent. Madame de Roſoi lui avoüa, non-ſeulement l'indifférence qu'elle avoit pour lui, mais encore combien elle étoit éloignée de vouloir s'unir à un homme, qui ne pouvoit que la mépriſer ; elle lui défendit enfin, & avec dureté, de la voir jamais. Guebriant, épris d'une violente paſſion, accablé de douleur, aiant ſujet de ſoupçonner que j'étois aimé de Madame de Roſoi, & voïant qu'il en étoit mépriſé ; honteux & rempli de remords de ce que vous allez apprendre, prit le parti d'aller en Angleterre.

Il y avoit quelques jours que j'étois dans la Tour, lorſque j'appris le départ de Guebriant : mais, le croirez-vous, mon cher Raoul, Madame de Roſoi eut le front

de venir pour me voir. Je refuſai ſa viſite dans les termes les plus mépriſans : j'eus même la dureté de lui faire dire à la porte de ma Priſon, qu'elle m'étoit auſſi odieuſe, qu'Alix m'étoit & me ſeroit toujours chere.

Vous ſçavez que je me liai d'amitié avec Henri, Comte de Rieux, qui, piqué de curioſité, avoit quitté la Bretagne pour ſe rendre au Camp de Bourgogne, où ſa valeur & ſon adreſſe le firent diſtinguer. A peine fus-je arrivé à Paris, que tourmenté du déſir de ſçavoir tout ce qui ne pouvoit ſervir qu'à irriter mes maux, j'écrivis à ce Comte, qui étoit pour lors à la Cour de Bretagne. Il m'apprit d'abord, que Mademoiſelle de Roſoi traînoit ſes jours dans une affliction capable de toucher, & d'intéreſſer pour elle les plus inſenſibles ; que le

Comte de Dammartin en étoit le triſte témoin ; qu'en vain le Duc de Bretagne & la Ducheſſe Conſtance, cherchoient à adoucir la douleur de cette infortunée ; que la préſence du Vicomte n'avoit encore ſervi qu'à irriter ſes maux ; qu'elle étoit tombée dans un état digne de compaſſion, lorſqu'il lui avoit dit qu'il venoit en Bretagne pour unir ſa deſtinée à celle du Comte de Dammartin ; & qu'enfin c'étoit pour elle le comble du déſeſpoir, de ne pouvoir, même ſans honte, finir ſa triſte vie dans le Monaſtere le plus écarté.

Je liſois & reliſois à tous les inſtans, ces affreuſes circonſtances de mon malheur & de celui d'Alix. Je reçus alors un paquet du Comte de Rieux ; ce qu'il contenoit me fit entrer en fu-

reur, & mon déſeſpoir m'auroit porté aux dernieres extrémitez contre moi-même, ſi la douleur de mon pere & ma tendreſſe pour lui ne m'euſſent arrêté. Rieux me mandoit que Mademoiſelle de Roſoi venoit enfin d'épouſer le Comte de Dammartin ; qu'ils avoient été à l'Autel comme deux Victimes prêtes à être immolées ; qu'à la fin de cette triſte cérémonie, Alix étoit tombée dans un état qui avoit arraché des larmes à toute l'aſſemblée. Pour achever de m'accabler, & pour me faire mieux ſentir le prix du bien que je perdois, Alix elle-même m'écrivit. Sa Lettre étoit dans celle du Comte de Rieux : je vais vous la lire ; la voici. Jamais je n'ai pû me réſoudre, à ne pas la porter ſur moi. Mais, mon cher Raoul, liſez-la vous-même, & vous ju-

gerez de l'état où elle me réduisit. Raoul la prit & lut.

Mon devoir, qui ſera demain notre plus cruel ennemi, ne me défend pas aujourd'hui de me plaindre de ſa rigueur ; il ne ſçauroit encore me faire un crime de céder à l'envie d'adoucir votre triſte ſituation. Mais ſera-ce en vous inſtruiſant de mes maux, que j'adoucirai les vôtres ? Non ; & je vais y ajouter encore, en me plaignant de nos malheurs. Puis-je y penſer ! Demain, je jurerai votre perte & la mienne ! Demain, je me jurerai à moi-même de ne vous plus aimer ! Hélas ! Demain.... Ah ! cher Comte, quel terrible jour ! Il ne me reſte que celui-ci pour vous dire un éternel adieu ; pour vous dire ſans crime, que je vous aimerai juſqu'au pié de l'Autel, où j'irai demain ſacrifier ma tendreſſe. Quel eſt mon mal-

heur ! Ce jour passé, il ne me sera plus permis de me plaindre ; il ne me sera plus permis, sans crime, de me souvenir de vous. Hé ! comment vous oublier ! Encore si je pouvois, sans honte, demeurer libre le reste de ma vie ! je pourrois du moins, retirée du monde, vous aimer toujours. Hélas ! cette liberté auroit seule adouci le souvenir de mes malheurs. Je n'aurois pas de durs combats à soutenir entre un cruel devoir, & une tendresse qui aura d'autant plus de peine à céder, que je m'applaudissois de la ressentir pour vous. Funestes préjugez ! Cruelles bienséances ! Pourquoi faut-il que je sois votre Victime ? Mais que fais-je ! Je ne voulois, avant de prendre la plume, que vous instruire que le Comte de Dammartin sera demain l'époux de l'infortunée Alix. Ce nom qu'il va

avoir, malgré vous & malgré moi; ce nom, qui va faire trois malheureux; ce nom nous preſcrit des loix terribles! il me preſcrit de vous oublier. Quel effort! mais il faut l'obtenir de moi-même. Il vous preſcrit à vous, de me reſpecter au point de me laiſſer ignorer tout ce qui ſe paſſe en vous, & de fuir tous les lieux où je ſerai. Il vous preſcrit encore, ce nom fatal, mais ſacré, de reſpecter dans Robert, la Comteſſe de Dammartin. C'eſt au nom de toute la tendreſſe qu'il m'eſt encore permis de dire que j'ai pour vous; c'eſt au nom de la vôtre, que je vous demande le généreux ſacrifice de tout votre reſſentiment. Quelque envie que j'aïe de vous oublier, ne me donnez jamais d'armes contre vous; je n'en veux point de votre part, j'en trouverai dans mon devoir. Adieu, cher

Comte : fuïez-moi toujours ; arrachez-moi de votre cœur, mais ne m'oubliez jamais.

Avois-je beſoin de cette Lettre, dit le Sire de Couci, en la rendant au Comte de Rethel, pour eſtimer, pour aimer la Comteſſe de Dammartin, & pour plaindre ſa cruelle deſtinée ? Que ſon ſort eſt déplorable ! Que de mérite & d'infortune ! Que votre douleur étoit juſte ! Qu'elle a dû être violente ! Cette Lettre, dont vous êtes ſi touché, mon cher Raoul, reprit Roger, me jetta dans une ſituation inconcevable. Elle m'affligeoit, & adouciſſoit en même tems ma douleur, & ce fut en l'arroſant de mes pleurs, que je promis à Alix tout ce qu'elle exigeoit ſi tendrement.

Le Vicomte de Melun revint de Bretagne ; il me vit, il m'embraſſa

braſſa les larmes aux yeux, & me dit : Je prends trop d'interêt, mon cher Roger, à tous vos malheurs, ils me touchent trop ſenſiblement, pour vous dire un mot qui puiſſe vous les rappeller; permettez-moi de garder le ſilence. Je ſçais tout, lui repliquai-je. Vous ſçavez donc, mon cher Roger, que vous n'êtes pas le ſeul à plaindre, reprit le Vicomte, & que Dammartin eſt mille fois plus malheureux que vous ?

Peu de jours après le retour du Vicomte de Melun, le Duc de Bretagne qui s'intéreſſoit au Comte de Dammartin, comme ſon ami & ſon parent, envoïa le Comte de Rieux auprès de Philippe : c'étoit pour le prier d'accorder à Dammartin, le pardon de l'enlévement de Mademoiſelle de Roſoi. Malgré l'amitié

que le Roi témoignoit dans toutes les occaſions au Duc de Bretagne, il réſiſta quelque tems ; mais les inſtances réïtérées du Duc, & un entretien particulier de Rieux avec Philippe, opérérent la grace du Comte de Dammartin, & la permiſſion de revenir à la Cour. Il y revint : il ſe jetta aux pieds du Roi ; ce Prince le releva avec cet air de bonté, qu'il ſçait ſi bien prendre pour perſuader qu'il oublie le paſſé.

L'Archevêque de Sens (*a*) touché de mes diſgraces, me fit l'honneur, plus d'une fois, de venir à la Tour-Neuve ; il ſe ſervoit avec éloquence de lieux communs, pour me perſuader que j'étois injuſte de regarder Robert comme un

(*a*) Il étoit frere de la Reine Adelaide de Champagne, & Chef de tous les Conſeils du Roi.

ennemi, & que je devois me faire un effort pour prendre le parti d'oublier la Comteſſe de Dammartin. Les viſites de ce Prélat, à qui je ſuis encore plus attaché par une reſpectueuſe amitié, que par les liens du ſang, n'étoient pas pour moi des viſites de conſolation; ſes diſcours ſe ſentoient trop de ſon état & de ſa gravité. Il n'en étoit pas de même du Comte de Rieux, il me voïoit tous les jours. Les longs entretiens que j'avois avec lui, m'affligeoient & me conſoloient en même tems. La liberté que j'avois de lui parler de mes malheurs, de ceux de la Comteſſe de Dammartin, & de lui faire répéter ſans ceſſe tout ce qu'il m'avoit écrit, me le rendoit cher; mais je le perdis ce tendre & compatiſſant ami. Il partit après avoir reſté un mois à la Cour. Notre

ſéparation lui fut ſenſible ; il gémiſſoit de me laiſſer en proïe à moi-même. Le Grand Sénéchal touché de ma ſituation, me donna des marques de la plus tendre amitié. Partager mon ennui, chercher à adoucir ma peine, lui paroiſſoit un ſoin digne d'une ame auſſi généreuſe que la ſienne.

Après deux mois de priſon, le Roi crut que j'étois aſſez puni ; mais quelques jours avant qu'il me permît de ſortir de la Tour-Neuve, il dit à Renaud de Dammartin, qu'il croïoit que ſon frere feroit bien de retourner en Bretagne auprès de la Comteſſe ſa femme. Robert regarda l'avis du Roi, comme un ordre auquel il devoit obéïr. Je ſortis de la Tour ; j'allai me jetter aux genoux du Roi, avec un ſincere repentir de lui avoir déplû. Ma

préſence renouvella la ſenſibilité qu'il avoit témoignée dans mon malheur ; il me la laiſſa voir avec bonté, il me plaignit, & finit en me diſant qu'il m'aimoit aſſez, pour me pardonner une premiere faute ; mais que je me gardaſſe d'en commettre une ſeconde.

L'enlévement d'Alix, preſque au moment que Madame de Roſoi devoit m'écrire ; l'entretien particulier du Comte de Rieux avec le Roi ; le pardon qu'il avoit accordé à Robert après cet entretien ; la conduite de ce dernier à l'égard de Madame de Roſoi, qu'il ne vit point pendant ſon ſéjour à Paris ; tout cela ne permettoit pas de douter que le crime du Comte de Dammartin ne fût l'ouvrage de la mere d'Alix. Mademoiſelle de Rochevil-le ne pouvoit ni le croire ni en

douter ; mais elle comprenoit encore moins comment cette perfidie s'étoit tramée.

Depuis l'inſtant où le Roi s'étoit déclaré à Renaud, contraire aux deſſeins de ſon frere, le Comte de Dammartin n'avoit point été chez Madame de Roſoi, & jamais Alix, qui l'accompagnoit toujours à la Cour ou dans ſes viſites, ne l'avoit vû parler au Comte de Dammartin. Le Vicomte de Melun, pénétré du malheur de ſa Niéce, & ſans doute inſtruit par Robert de la part que Madame de Roſoi y avoit, la traita avec la dureté d'un frere qui rougit d'avoir une ſœur indigne de lui. Ses reproches furent auſſi outrageans, que ſon indignation étoit extrême ; il lui tint enfin ce terrible diſcours : Si vous êtes aſſez malheureuſe pour ne pas gémir toute

votre vie, d'avoir pû oublier ce que vous deviez à l'honneur & à la nature ; d'avoir ceſſé d'écouter la voix d'une raiſon éclairée, qui vous rendoit reſpectable : ſi vous n'écoutez pas avec ſoumiſſion ce qu'elle peut encore vous preſcrire pour mériter quelque indulgence, & vous ſauver du déſeſpoir ; Alix, Thibault, Roger, Robert & moi ſerons pleinement vangez, puiſque vous ne tirerez pour tout fruit de votre crime, que les vains remords de l'avoir inutilement commis. Cette derniere mortification, jointe à tant d'autres ; la honte dont elle ſe voïoit couverte, le mépris & la haine que je lui avois marquez, tout cela fit prendre à Madame de Roſoi la réſolution de quitter la Cour pour ſe retirer dans ſes Terres. Le lendemain de ma liberté, voici ce

qu'elle dit à Mademoiſelle de Rocheville.

Tout m'eſt contraire, ma chere Rocheville ; tout m'abandonne : je le mérite bien ! je n'ai à me plaindre que de moi-même. Pourquoi faut-il que je me ſois défiée de toi ? Pourquoi t'ai-je caché les noirs projets que ma déteſtable paſſion m'a fait enfanter & exécuter ? Une trahiſon bien placée & digne d'un plus beau nom ; une trahiſon que la pitié pour ma fille & le déſir de ſauver ma gloire, t'auroient montré néceſſaire, auroit fait avorter ces projets. Hélas ! que notre vertu tient à peu de choſe ! Une funeſte paſſion a fait diſparoître la mienne. Que dis-je ? elle m'a rendu la plus injuſte de toutes les femmes. Oüi ! je me fais autant d'horreur que j'en cauſe à Roger, qui me reſpectoit, & à qui je ſuis auſſi odieuſe qu'à mon frere

frere qui me mépriſe, après lui avoir été ſi chere. Robert de Dammartin, dont ma ſeule réputation m'avoit attiré l'eſtime, me dédaigne. Ma fille ne peut avoir pour moi que de la haine; elle, dont j'étois adorée! Thibault de Rethel, Guebriant, de quel œil me regardent-ils? Le Roi lui-même, ne m'a-t'il pas couverte d'une honte ineffaçable? Tu me reſtes ſeule, ma chere Rocheville; mais tu me mépriſes. La ſeule pitié t'attache encore à moi: tu fais ce que tu peux pour ne te ſouvenir que du tems où tu m'a vû eſtimable. Qu'eſt-il devenu ce tems ſi précieux, où je rempliſſois avec plaiſir tous mes devoirs? Pourquoi ai-je été aſſez habile pour te perſuader que mes remords, & le deſſein de me vaincre en faveur de ma fille & de ma gloire, étoient ſin-

ceres ? Que ne m'as-tu pénétrée ? Tu aurois achevé, & peut-être avec succès pour moi, pour Alix, & pour Roger, de me trahir, ou plûtôt de me servir. Mademoiselle de Rocheville étonnée, voulut se plaindre de l'injustice de ses soupçons ; mais Madame de Rosoi, sans lui donner le tems de se justifier, s'écria : Ne rougis point, Rocheville, d'avoir voulu sauver tant de Malheureux, d'un naufrage dont mon égarement les menaçoit ! c'est à moi seule à rougir, je suis seule coupable. Oui ! & sans espérer de consolation, car il n'en est plus pour moi, mon désespoir va te confirmer ce que tu penses, sans oser me le reprocher.

Je vais te surprendre, Rocheville. Du moment que Roger est entré dans Chelles, je t'ai soupçonnée d'intelligence avec lui

C'eſt de ce moment que je t'ai retiré toute ma confiance ; mais je n'ai pas voulu perdre la tienne : il falloit que, ſans le ſçavoir, tu me ſerviſſes à abuſer ma fille, & à ſéduire Roger. Je t'ai donc trompée ; j'ai continué à te marquer la même confiance & la même amitié, quoique je te cruſſe auſſi perfide que je l'étois ; enfin je t'ai renduë, malgré toi, complice de mon crime. Oüi ! en retirant ma fille de Chelles, en lui montrant, ainſi qu'à Roger, des entrailles de mere, en te diſant les efforts qu'il m'en coûtoit pour me vaincre, quand je t'attendriſſois par mille remords, qui cachoient en effet ma haine, ma rage & mon déſeſpoir, j'avois formé le projet abominable de me vanger de mes malheurs, en rendant Alix & Roger auſſi à plaindre que moi. Pour parve-

nir à exécuter ce déteſtable projet, il falloit vous abuſer tous trois : il falloit, ſous l'apparence d'un généreux repentir, retirer Alix de Chelles ; je le fis. Ce n'étoit pas aſſez : il falloit la traiter avec tendreſſe, & promettre ſa main à Roger ; je le fis. Ce n'étoit pas encore aſſez : il falloit trouver des Rivaux à Roger, dont je puſſe me ſervir pour lui arracher le bien que je lui promettois. Dans ce deſſein, je montrai Alix à la Cour. Je vis avec plaiſir le Comte de Dammartin charmé de ſa beauté. J'appris ſans chagrin & ſans étonnement, que le Roi avoit dit à Renaud, qu'il défendoit à Robert de ſonger à ma fille. Ce diſcours me confirma dans le ſoupçon où j'étois, que Roger, avant de partir, avoit inſtruit le Roi, & que ce Prince veilloit à ſes interêts.

Hé ! que m'importoit ! J'avois dans moi, mieux que n'avoit Roger dans la vigilante protection de ſon Roi ; j'avois mon projet. Je ſentis que je ne pouvois l'exécuter ſeule, je me ſervis avec adreſſe du ſecours qui m'étoit néceſſaire. J'avois plû à Guebriant : je l'avois d'abord rebuté ; mais ami du Comte de Dammartin, il profita, du moins en apparence, du beſoin que j'avois de lui. Guebriant eſt homme d'honneur ; il a de l'eſprit. Je craignois ou ſes ſcrupules, ou ſa pénétration ; j'eus recours à mes détours ordinaires. D'abord je lui témoignai le regret que j'avois de l'obſtacle que Dammartin avoit trouvé à devenir l'époux de ma fille ; j'ajoutai que je le plaignois, & je dis à Guebriant de l'en aſſurer. Il le fit, & me remercia enſuite au nom du

Comte de Dammartin, de la part que je prenois à ſon malheur. Je pénétrai que Guebriant cherchoit à me toucher en faveur de ſon ami, & à me mettre dans ſes interêts. Ce fut alors que je murmurai contre l'injuſtice du Roi; je plaignis Robert; je plaignis ma fille; j'ajoutai qu'elle auroit, avec plaiſir, donné la main à un homme qu'un mérite éclatant, joint à une illuſtre naiſſance, lui faiſoit trouver digne d'elle. Ce diſcours obligeant que Guebriant rendit à ſon ami, en l'enflammant davantage, lui inſpira la hardieſſe que je voulois. Mon frere arriva dans ce tems-là; ſon retour m'allarma; les propos qu'il me tint, dans leſquels je ſentis que le Roi l'avoit déja prévenu contre moi, me firent trembler. Le Comte de Dammartin, après lui avoir par-

le, m'écrivit en homme auſſi affligé qu'amoureux. Que puis-je faire pour cet Amant infortuné, dis-je à Guebriant? Le Roi & mon frere veulent, malgré moi, ſe rendre les maîtres du ſort de ma fille. Robert, continuai-je, ne pourroit devenir heureux, que par une violence, & je pourrois peut-être m'y prêter; mais il doit trop craindre la colere du Roi. Guebriant fit ce que j'avois eſperé; il rendit ces paroles au Comte de Dammartin: il fit plus, il l'enhardit à tout entreprendre, s'il pouvoit s'aſſurer une retraite. Mais Dammartin, craignant qu'une telle violence ne le rendît odieux à ma fille, ne voulut rien exécuter ſans avoir un aveu de ſa bouche. Guebriant, après m'avoir communiqué les appréhenſions de Dammartin, me demanda de ſa part, la permiſſion

d'entretenir Alix. Je lui répondis que c'étoit trop exiger d'elle; que la modestie & les bienséances s'opposoient à ce que Dammartin souhaitoit : mais je déterminai avec adresse Guebriant, à prendre sur lui ce que je vais te dire. Il combattit la résolution où étoit Dammartin de parler à ma fille ; il lui fit voir combien il en coûteroit à sa pudeur, pour consentir à un enlévement qu'il lui proposeroit lui-même : il lui conseilla de lui écrire ; il se chargea de sa Lettre, & me l'apporta. J'obtins de Guebriant que sans donner cette Lettre à ma fille, & même sans lui parler de rien, il diroit de sa part à Dammartin, qu'après avoir lû sa Lettre, elle avoit répondu qu'elle ne désapprouveroit rien de ce que j'approuverois. Enfin il répondit de ma fille, il répondit de moi.

Le lendemain de l'arrivée de Thibault de Rethel, effraïée de ſa préſence, je fis dire par Guebriant, au Comte de Dammartin, d'aller ſecrétement demander au Duc de Bretagne, la permiſſion de conduire ma fille dans ſes Etats. Dammartin alla tromper ce Prince, & revint le jour même que, preſſée par mon frere, je lui promis d'écrire à Roger pour le rappeller; mais je pris deux jours de délai. Je voulois donner le tems au Comte de Dammartin de prendre toutes ſes meſures pour arracher Alix de mes bras, & la rendre, par cette horrible perfidie, la Victime de mes fureurs. Tu ne dis rien, ma chere Rocheville, reprit Madame de Roſoi après avoir gardé un moment le ſilence? Je le vois, je te fais horreur. Hé bien! fuis-moi: je bleſſe tes yeux par mes

crimes, comme tu bleſſes les miens par ta vertu. Va trouver cette infortunée, que je n'oſerai jamais appeller ma fille. Va, je l'exige de toi; tu pourras la conſoler: elle eſt miſérable & innocente; elle pourra, ſans craindre de rougir, te parler de ſes malheurs & s'en plaindre; ſa vertu n'a rien à ſe reprocher. Hélas! une fille ſi parfaite méritoit une autre mere! Adieu, ma chere Rocheville, adieu; je te pardonne d'avoir toujours été du parti de ma fille. Plût au Ciel que ton zéle eût oſé plus entreprendre! Va la trouver; va eſſuïer ſes innocentes larmes. Va, fuis, laiſſes-moi; je vais me cacher dans le fond de mes Terres, où je ne verrai jamais le jour qu'à regret: il me fera rougir ſans ceſſe d'une paſſion à qui j'ai tout ſacrifié. Hélas! le terme de ma

vertu, & celui du bonheur de ma fille, étoient attachez à l'inſtant fatal où ſon pere a ceſſé de vivre. Quelle perte pour toutes deux !

Ce fut de Mademoiſelle de Rocheville que j'appris ce que vous venez d'entendre : elle m'apprit auſſi qu'elle partoit pour aller auprès de la triſte Comteſſe de Dammartin. Je la preſſai de lui rendre une Lettre ; mais elle me répondit : Madame de Dammartin n'eſt-elle pas aſſez malheureuſe, ſans qu'une Lettre ajoûte encore à ſa douleur, en l'inſtruiſant de la vôtre ? Non, Comte, ſa tendreſſe vous défend de lui écrire ; & la vôtre pour cette infortunée, vous preſcrit un ſilence éternel. Il étoit permis à Mademoiſelle de Roſoi & au Comte de Rethel de s'aimer, mais ce même Comte de Rethel

ne doit plus que reſpecter la Comteſſe de Dammartin. N'eſpérez pas que je lui parle de vous, ni de la douleur mortelle qui vous accable : ſon devoir n'a déja que trop d'ennemis à combattre, & je ne vole pas au ſecours de cette illuſtre infortunée pour lui en préſenter de nouveaux. Il ne vous reſte, Comte, qu'à obtenir de votre raiſon d'oublier la Comteſſe de Dammartin, tandis que je vais travailler à vous effacer de ſon ſouvenir. J'eſpere tout d'une vertu auſſi pure que la ſienne.

Je fus aſſez peu raiſonnable pour ne pas goûter ce que Mademoiſelle de Rocheville me diſoit; je la preſſai, je la conjurai, mais en vain : elle me quitta ſans que j'euſſe rien obtenu, & me quitta preſque auſſi affligée que je l'étois moi-même. Deux jours après, elle

partit pour la Bretagne, & Madame de Roſoi pour ſes Terres.

Vous ne ſerez pas ſurpris, mon cher Raoul, quand je vous dirai que tout m'ennuïoit, qu'une triſteſſe mortelle me ſuivoit en tous lieux. Le ſéjour même de la Cour m'étoit inſuppottable; j'y voïois tous les jours des perſonnes, dont la préſence me rappelloit ſans ceſſe le malheur de la Comteſſe de Dammartin & le mien. Mon pere étudioit tous mes mouvemens avec inquiétude; je voulois en vain les lui cacher, un mot, un regard les lui découvroient; enfin, il me tint un jour ce diſcours;

La Cour de France vous fournit aſſez d'Objets différens & dignes de votre attention, pour vous diſtraire de votre douleur, ſi ces Objets avoient pour vous

la grace de la nouveauté : mais, mon fils, la Cour eſt à votre égard, comme une famille dans le ſein de laquelle vous avez été élevé, qui vous eſt chere, & qui cependant vous ennuie. Il faut chercher des Païs, des Objets, des mœurs & des uſages différens des nôtres. La nouveauté pique la curioſité, la curioſité donne occaſion de s'inſtruire : on veut ſçavoir ce que l'on ignore ; ce déſir donne à notre ame un mouvement, ou plûtôt il eſt lui-même un mouvement propre à effacer des idées contraires à notre repos, & dont on ne ſçauroit trop-tôt ſe défaire. Allez, mon fils, allez parcourir l'Italie ; elle eſt un Théatre digne de votre attention. L'envie de connoître ce qui vous eſt étranger, d'en faire la comparaiſon avec ce qui vous eſt familier, de cher-

cher pourquoi tous les hommes, dont le cœur eſt le même, n'ont pas les mêmes préjugez, vous donnera occaſion de réfléchir, & vos réflexions ſeront au profit de votre eſprit & de votre raiſon. La ſolidité du diſcours de mon pere me détermina moins à lui obéir, que l'eſpoir d'obtenir quelques ſecours contre ma douleur, par l'éloignement des lieux où tout me rappelloit des idées que j'aurois bien voulu effacer. Je partis, & mon pere, qui brûloit d'impatience d'être à Rethel, en reprit la route au moment que je pris celle de l'Italie.

Me voilà en Italie : j'y voïois de belles choſes, ſans les chercher avec cet empreſſement que mon pere avoit attendu de moi. J'avoüe pourtant qu'il étoit des inſtans de relâche à ma triſteſſe : la variété des Objets, les reſpec-

bles monumens de l'Antiquité, le nombre d'illuſtres Etrangers, leur attention à réfléchir & à raiſonner ſur ce qu'ils voïoient, m'occupoient quelquefois aſſez, pour que je ſentiſſe moins un malheur, dont le ſouvenir me ſuivoit par-tout.

J'avois erré près d'un an; j'étois à Veniſe, d'où j'avois écrit au Vicomte de Melun & à mon pere, lorſque je vis arriver un Courier qui me rendit une Lettre. Je l'ouvris avec précipitation: quelle fut ma ſurpriſe, mon trouble, ma joie! C'étoit une Lettre du Vicomte. Ah! mon cher Raoul; il m'apprenoit que la Comteſſe de Dammartin étoit maîtreſſe de ſa deſtinée, tant par la mort de ſa mere, que par celle du Comte de Dammartin; il ajoutoit, qu'il croïoit devoir m'avertir de deux événemens ſi peu

peu attendus, & finiſſoit en ces termes. *J'ai recommandé au Courrier que je vous envoie, de faire toute diligence ; il m'aura obéi : je crois cependant que celui que vous chargerez de votre réponſe, en fera encore une plus grande.* Enfin, mon cher Roger, s'écria Raoul, je puis reprendre haleine ; je reſpire. Quel ſerrement de cœur le récit de vos malheurs ne m'a-t'il pas cauſé juſqu'à ce moment ! Je ne me ſuis jamais ſenti ſi touché. Je n'ai jamais vû la Comteſſe de Dammartin ; lorſque je revins du Camp de Bourgogne, Madame de Roſoi ne parut point à la Cour, pendant les dix ou douze jours que j'y reſtai. Je n'ai donc pû voir ſa fille ; mais vous me l'avez fait connoître, mon cher Roger, par des endroits qui me l'ont rendue reſpectable. Je l'eſtime, je l'aime :

que je ſerai content quand je la verrai la Comteſſe de Rethel : Mais achevez, que je ſçache ſi vous ſerez bientôt l'un & l'autre, auſſi heureux que vous avez été miſérables.

A cette nouvelle, reprit le Comte de Rethel, je ne me donnai pas le tems de m'abandoner à la joie ; je m'occupai d'abord de mon départ, qui fut deux heures après l'arrivée du Courier du Vicomte. Tout répondit ſi heureuſement à mon impatience, que j'étois déja à Paris, que le Vicomte me croïoit encore bien éloigné. Nos embraſſemens furent donnez & reçus avec une égale chaleur : nous nous dîmes peu de choſes ; cependant nous fûmes perſuadez que nous n'avions rien à déſirer l'un de l'autre. Il m'apprit que la Comteſſe de Dammartin étoit toujours en

Bretagne, où la Ducheſſe Conſtance la retenoit par les liens d'une amitié trop chere à ſa Niéce, pour quitter cette Princeſſe, du moins tant qu'elle garderoit le nom de la Comteſſe de Dammartin. Allons, mon cher Vicomte, repris-je vivement, allons lui faire quitter ce nom qui m'a coûté tant de larmes & de chagrins ; allons lui en donner un, que je me flatte qu'elle prendra ſans répugnance : Partons. Vous ne touchez pas encore, mon cher Roger, me répondit le Vicomte, au moment qui doit faire de la Comteſſe de Dammartin, la Comteſſe de Rethel. Tout le monde a ſçû avec quelle répugnance ma Niéce épouſa Robert ; cependant elle doit à ſa mémoire, & à elle-même, les délais qu'exigent les bienſéances : mais, ajouta-t'il, il ne

vous ſera pas défendu dans quelque tems, d'aller en Bretagne : Geoffroi ne vous fera plus arrêter, ni ramener ſur les Frontieres. Non, mon cher Roger, & je ſuis caution que ma Niéce vous y verra arriver avec plaiſir ; j'en ſerai le témoin, ainſi que de votre joie. Je lis dans vos yeux que votre cœur murmure : vous voudriez être heureux dès cet inſtant ; mais la gloire d'Alix demande que vous ſoïez au moins deux mois ſans paroître à la Cour de Bretagne. Vous devez ce dernier ſacrifice à la Comteſſe de Dammartin ; vous vous le devez à vous-même. Songez que votre réputation & la ſienne vont être inſéparables ; que l'une ne pourroit être bleſſée, ſans que l'autre n'en reſſentît quelque atteinte. Mais, Comte, pourſuivit-il, voulez-vous

m'en croire ? allez à Rethel recevoir les embraſſemens d'un pere qui vous aime, qui vous chérit, & qui eſt preſque auſſi content que vous, de ſçavoir la Comteſſe de Dammartin maîtreſſe de ſon ſort, après tant de traverſes. L'eſtime & la tendre amitié que j'ai pous vous, repartis-je au Vicomte, & ce que vous m'allez être par les liens du ſang, me font recevoir vos conſeils avec déférence. Oüi ; j'irai à Rethel, où j'aurai le plaiſir de m'occuper ſans ceſſe de ma félicité prochaine, de m'en entretenir avec mon pere, & où j'attendrai, avec l'impatience de l'homme du monde le plus paſſionné, le moment qui me ramenera auprès de vous pour voler en Bretagne.

Les tranſports de joie que je reſſentois étoient trop vifs, pour

aller à la Cour en quittant le Vicomte : je craignois les embraſſemens de tous ceux qui auroient crû que j'avois le tems & la liberté de les recevoir, & d'écouter leurs complimens. J'allai chez moi me renfermer. J'écrivis ſur le champ à Mademoiſelle de Rocheville ; car je n'oſai écrire directement à la Comteſſe de Dammartin. La crainte que mes tranſports ne fuſſent déſapprouvez, me retint ; mais cette crainte ne m'étoit point à charge : elle naiſſoit de mon reſpect pour la divine Alix, & de la parfaite connoiſſance de ſon caractere. Malgré l'envie que j'avois de voir mon pere, je ne pus conſentir à partir ſans avoir eu la réponſe de Mademoiſelle de Rocheville : je la reçus. Jugez, mon cher Raoul, ſi elle me charma. Elle m'apprenoit que

la Comteſſe de Dammartin étoit toujours Alix pour moi ; mais Alix, maîtreſſe d'unir ſa deſtinée à la mienne, & qu'elle me permettoit de lui écrire : je pris la plume ; je lui écrivis avec tranſport, comme je lui écris tous les jours. Je n'avois pû me réſoudre à partir pour Rethel, comme je viens de vous le dire, que je n'euſſe la réponſe de Mademoiſelle de Rocheville : quand je l'eus reçûë, j'aurois voulu attendre celle de la divine Comteſſe ; cependant après bien des combats avec moi-même, & preſſé par le Vicomte & par mon pere, je partis.

Arrêtez, mon cher Roger, dit Raoul ; il faut, avant de partir pour aller à Rethel, m'apprendre par quel accident le malheureux Comte de Dammartin a vû ſitôt finir ſa carriere. Je

vais vous en inſtruire, repartit le Comte de Rethel.

Vous ſçavez avec quelle adreſſe Madame de Roſoi s'étoit ſervie de Guebriant, pour inſinuer au trop paſſionné Comte de Dammartin d'enlever ſa fille. Guebriant découvrit, par les ſuites fâcheuſes de cet enlévement, la noirceur de Madame de Roſoi & ſa tendreſſe pour moi; il en fut déſeſperé. Honteux d'avoir eu part à ce crime, & mépriſé d'une femme qu'il adoroit, même en déteſtant ſon caractere; de plus, n'aïant rien qui l'arrêtât à la Cour de France, mais n'oſant retourner à celle de Bretagne, où la douleur d'Alix & le déſeſpoir de Robert l'auroient accablé de reproches, il prit le parti d'aller en Angleterre. La mort de ſon pere le força de repaſſer à Nantes. Le Comte de Dammartin

martin ne put, ſans un reſſentiment des plus vifs, ſoutenir la préſence de Guebriant : elle lui renouvella l'idée affligeante du rapt de Mademoiſelle de Roſoi, dont il étoit, comme elle, la Victime. Il lui reprocha avec aigreur, d'avoir été d'intelligence avec Madame de Roſoi pour le ſéduire ; il lui en donna pour preuve, la Lettre qu'il n'avoit point renduë à Mademoiſelle de Roſoi, & la fauſſe réponſe qu'il lui avoit faite en ſon nom. Guebriant voulut ſe juſtifier ; mais le Comte de Dammartin qui ſentoit à tous les momens ſon malheur, emporté par un mouvement de colere qu'il ne put commander, le traita de Perfide & de Traître. Guebriant, brave ; peu patient, & offenſé, répondit par un geſte qui fut le ſignal d'un combat. Le combat fut auſſi

court que la querelle. Robert fut mortellement bleſſé. La Comteſſe de Dammartin touchée du malheur d'un époux qu'elle n'aimoit point, il eſt vrai, mais à qui elle n'avoit pû refuſer ſon eſtime, lui en donna de tendres preuves. Ce mari mourant, lui dit : Guebriant vient de vous vanger, Madame, & me punir de ſa perfidie. Le chagrin continuel de n'être pas aimé de vous, en vous adorant, & ſans pouvoir m'en plaindre ; que dis-je ? le malheur de m'être ſi juſtement attiré votre haine, me rendoit la vie inſupportable : je la perds ſans regret. Ma mort, à laquelle un ſentiment vertueux vous fait donner des pleurs, va vous rendre la maîtreſſe de donner votre main au trop heureux Roger : j'ai plus ſouffert que lui & que vous, Madame, du vol

que je lui en ai fait. Hélas ! pardonnez-le moi, & ceſſez du moins de me haïr, quand je ne ſerai plus. Ma mort va tout expier ; elle pouvoit ſeule finir nos maux : elle va vous rendre tous deux auſſi fortunez, que nous étions tous trois miſérables. Adieu, Madame ; ſouvenez-vous que Roger ne vous aimera jamais plus tendrément que moi. Le Comte de Dammartin, en achevant ces mots, ceſſa de vivre, & laiſſa la Comteſſe pénétrée d'une douleur d'autant plus vive, qu'elle ſe regardoit comme la cauſe, quoique bien innocente, de la mort de ſon mari.

Je plains le Comte de Dammartin, repartit le Sire de Coucy : il n'a que trop porté la peine de ſa faute ! Je le plains d'autant plus, que ſans être trop

préſomptueux, il pouvoit ſe flatter de ſe faire aimer, en ſuppoſant que la Comteſſe de Dammartin eût ignoré les charmes & les peines d'un premier amour. Mais oublions le malheureux Robert, & achevez de m'apprendre, mon cher Roger, ce qui vous reſte à me conter.

Je partis pour Rethel, reprit Roger. Lorſque mon pere me vit, ſes premieres paroles, en m'embraſſant, furent: Alix, la divine Alix ſera donc ma fille? voilà tous les obſtacles vaincus. Ah! mon fils, que je ſuis content! Je mourrai ſatisfait! Je vous laiſſerai tous deux heureux! Les tranſports de mon pere ſuſpendirent les miens; ſa joie ne donna pas le tems à la mienne de paroître. Vous ne dites rien, mon fils, pourſuivit-il avec quelque ſurpriſe? La Comteſſe de

Dammartin ne ſeroit-elle plus pour vous Mademoiſelle de Roſoi? Votre voïage en Italie auroit-il eu l'effet que j'en déſirois? Ce dernier malheur ſeroit-il réſervé à la trop digne Alix? Je ſuis toujours le même, repliquai-je avec tranſport: la Comteſſe de Dammartin eſt toujours Alix pour moi; je vais la poſſéder; jugez de l'excès de ma joie. Vos embraſſemens, qui m'aſſurent de votre tendreſſe; celle que je vous vois en faveur de l'adorable Alix, ne me laiſſent rien à déſirer.

Occupé de la plus forte paſſion pour la Comteſſe de Dammartin, mon pere prévenu pour elle de la plus tendre amitié, vous croïez bien, mon cher Raoul, qu'elle a fait le ſujet de tous nos entretiens pendant mon ſéjour à Rethel. En nous rap-

pellant ſes malheurs, mon pere me dit un jour : Le croiriez-vous, mon fils ? la mort de Madame de Roſoi m'a coûté des larmes : oüi ! en ceſſant de vivre, elle m'a arraché des pleurs. Je vais vous apprendre les particularitez des derniers inſtans de ſa vie.

En arrivant dans cette Province, pourſuivit mon pere, j'appris que Madame de Roſoi, à ſon retour de Paris, n'avoit rendu aucune viſite ; qu'elle avoit même refuſé celles de toute la Nobleſſe ; qu'elle menoit la vie du monde la plus triſte, dans ſon Château de Roſoi, inacceſſible à ceux même dont elle avoit le plus goûté le commerce. Il n'y avoit pas encore un mois que le Vicomte de Melun m'avoit appris la mort de Robert de Dammartin, dont ni lui

ni moi n'avons pû vous inſtruire d'abord, ne ſçachant dans quelle Ville d'Italie vous étiez alors, quand un Gentilhomme vint, de la part de Madame de Roſoi, demander à me parler. Je fus étonné; mais ma ſurpriſe redoubla, lorſque j'appris par ce Gentilhomme, que Madame de Roſoi, n'aïant plus que quelques heures à vivre, me prioit de ne pas lui refuſer la conſolation de me voir. J'allai ſur le champ à Roſoi. Ah! mon fils, quel ſpectacle frappa mes yeux! Je trouvai Madame de Roſoi mourante, quoiqu'elle n'eût d'autre maladie qu'une langueur qui l'avoit minée, affoiblie & décharnée, au point, que cette femme, autrefois ſi belle, n'étoit plus qu'un Squelette, duquel il ſortoit une voix lente & lugubre, qu'on ne pou-

voit entendre qu'en s'approchant de fort près. Elle me dit, en me voïant : Les approches de la mort m'ont enhardie, Monſieur, à ſoutenir vos regards. Je vais enfin perdre une vie que j'ai renduë funeſte à tout ce qui m'étoit cher : j'ai défendu qu'on inſtruiſît ma fille de l'état où mes cruels remords m'ont réduite ; je n'aurois pû ſoutenir les reproches que m'auroit fait ſa ſeule vûë, & peut-être une douleur qui m'auroit encore montrée plus criminelle à moi-même. Ma fille, ma chere Alix ! que ne puis-je penſer, en mourant, que mes regrets & la fin de vos malheurs, vous rendront ma mémoire moins odieuſe ! C'eſt pour obtenir d'elle, de vous Monſieur, & de votre fils, le pardon, & s'il ſe peut, l'oubli de mes égaremens, que je vous ai fait

prier de venir recevoir mes derniers ſoupirs. Je me flatte qu'ils auront le pouvoir, non de me rendre votre amitié, la tendreſſe de ma fille, & l'eſtime de Roger; mais du moins, de vous inſpirer à tous trois quelque pitié. Je meurs avec un ſincere repentir d'avoir fait tant de malheureux. Le Comte de Dammartin étoit ma derniere Victime; j'étois l'auteur de ſes malheurs, je le ſuis de ſa mort: j'emporte encore en mourant, ce crime de plus; mais ce dernier crime peut du moins, faire oublier les autres: il rend ma fille maîtreſſe de récompenſer la conſtance du digne Roger. Soïez leur pere, uniſſez-les: puiſſent-ils toujours être heureux! Ce ſont les vœux que je fais en cet inſtant. Soïez aſſez généreux pour les porter l'un & l'autre, à me pardonner

tous les maux que je leur ai faits. Hélas ! j'en subis seule la peine !

Ma présence avoit causé tant d'émotion à Madame de Rosoi, poursuivit mon pere ; elle fit un si furieux effort pour me parler ; & le souvenir de tout ce qu'elle avoit fait, lui causa un si terrible saisissement, qu'en achevant ces mots, elle tomba dans une foiblesse & une sueur mortelle. Ah ! Madame, m'écriai-je la voïant dans cet état, rappellez votre courage : votre repentir vous rend digne de vivre. Elle perdit entierement l'usage de ses sens : je vis qu'elle touchoit à son dernier moment ; pour m'épargner ce triste spectacle, je la laissai au milieu de ses Domestiques, dans les bras desquels, un moment après, elle expira.

J'éprouvai dans ce moment, mon fils, que le dernier ſoupir d'un ennemi que l'on voit mourant, emporte avec lui la haine la plus implacable. Je ne vis plus, dans cet inſtant, que Madame de Roſoi agitée de remords, eſtimable avant qu'une fatale paſſion ſe fût emparée d'elle, pour la rendre & malheureuſe & criminelle. Je la plaignis; je me ſentis touché, & revins à Rethel avec cette triſteſſe que la mort laiſſe toujours après elle, quand elle a preſque frappé nos yeux.

Avant de quitter Roſoi, je dis au Gentilhomme qui étoit venu à Rethel, de partir ſur le champ pour Paris: je le chargeai d'une Lettre pour le Vicomte de Melun, par laquelle je l'inſtruiſois de la mort de ſa ſœur. Je dépêchai enſuite un Courier pour

Nantes. Je mandois à la Comteſſe de Dammartin que la mort venoit de lui enlever une mere repentante de tous les malheurs qu'elle lui avoit cauſez. Cette fille généreuſe, dont le cœur, les entrailles, & la tendreſſe pour ſa mere, ne ſe ſont jamais démentis ; qui n'a jamais oſé murmurer des cruautez qu'elle avoit eſſuïées de ſa part, & qui auroit regardé comme un crime, le moindre mouvement de haine contre celle de qui elle tenoit le jour : cette fille, dont le bon naturel & la vertu avoient toujours pris dans ſon cœur, le parti d'une mere qui la perſécutoit, ne put apprendre ſon repentir & ſa mort, ſans reſſentir la plus vive affliction. L'eſtime que j'avois pour la Comteſſe de Dammartin, ne pouvoit augmenter : tout ce que Mademoiſelle de

Rocheville me manda de la douleur de cette femme illuſtre, me jetta, ſans me ſurprendre, dans une admiration que je vous communique, mon fils, dans ce moment.

Après avoir reſté ſix ſemaines avec mon pere, continua le Comte de Rethel, je revins à Paris, dans la douce eſpérance de partir auſſi-tôt pour aller en Bretagne. Depuis quinze jours que je ſuis de retour, je preſſe ſans relâche, mais vainement, le Vicomte : il ne veut ni me laiſſer aller à Nantes, ni partir avec moi. Ah ! mon cher Raoul, que ma déférence à ſes volontez me coûte cher ! Vous figurez-vous bien quel ſera mon bonheur ? Je vais poſſéder la divine Alix ! rien ne ſçauroit plus troubler notre félicité ; rien ne la troublera jamais ; nous

nous aimerons toujours ; la confiance, l'eſtime, notre bonheur même, tout nourrira nos ſentimens. Roger ſe tut à ces mots. Alors Raoul lui dit : Je n'oſois vous interrompre ; les tranſports de joie où votre ame eſt ſi juſtement livrée, retenoient les miens ; ils ſont preſque auſſi vifs que les vôtres. Plus vos malheurs m'ont touché, plus je ſens de plaiſir à penſer que vous allez être heureux : vous touchez à ce moment ; car enfin, le Vicomte accordera bien-tôt à votre impatience, ce qu'elle exige de lui. Mes importunitez, reprit le Comte de Rethel, obtiendront du moins de me laiſſer prendre les devans.

Ces deux Amis furent interrompus par le Vicomte de Melun & par le Grand Sénéchal, qui venoient embraſſer le Sire

de Couci. Après les premiers complimens, Raoul demanda au Vicomte quand il comptoit partir pour la Bretagne. Le Vicomte, en regardant le Comte de Rethel, ſoûrit à cette queſtion, & répondit au Sire de Couci : Si vous avez quelque commiſſion ſecrette pour Nantes, dont vous ne vouliez pas m'honorer, vous pouvez en charger le Comte de Rethel ; dans huit jours il y ſera, j'en répons. Ah ! mon cher Roger, reprit Raoul, le Vicomte eſt trop raiſonnable pour exiger autre choſe de lui : votre impatience ne peut vous permettre de murmurer contre un terme ſi court ; mais pour vous le faire attendre encore avec moins d'ennui, je m'engage à vous parler tous les jours, & même à tous les momens, de la Comteſſe de Dammartin. Quand je

ſerai amoureux, ſouvenez-vous que vous me devrez ces petites attentions. La converſation ſe ſoutint aſſez long-tems ſur ce ton. Roger tranſporté de joie, eut une liberté d'eſprit qui lui fit dire plus d'une choſe heureuſe ; & Raoul, enchanté du bonheur prochain de ſon Ami, eut une gaïeté qui le rendit charmant.

Il eſt aiſé de penſer avec quelle ſatisfaction le Comte de Rethel quitta la Cour de France, pour aller à celle de Bretagne. Le Vicomte de Melun ſe prêta à ſon impatience : ils marcherent à grandes journées. Quelle émotion ne ſentit pas Roger, lorſqu'il apperçut les murailles de Nantes ! Je vais voir Alix, mon cher Vicomte, s'écria-t'il avec tranſport ! je vais la voir maîtreſſe de me rendre le plus fortuné

fortuné des hommes ! Il la vit cette charmante Alix. Qu'elle lui parut belle ! L'habit ſimple & lugubre dont elle étoit revêtuë, ſembloit impoſer à tous deux, la dure loi de retenir leurs tranſports. Comment faire ſentir quels furent ces heureux tranſports ! Comment rendre des diſcours ſans ordre ! Ces diſcours n'ont de charmes que pour ceux qui les tiennent. Queſtions, réponſes ſouvent peu juſtes, & plus ſouvent interrompuës ; regards, embarras, ſilence, tout dans cette premiere entrevûë, les aſſura mutuellement de la plus vive tendreſſe, ſans que le mot de *je vous aime*, fût prononcé ni par l'un ni par l'autre.

Le Vicomte de Melun préſenta le Comte de Rethel au Duc de Bretagne & à la Du-

cheſſe Conſtance : ils le reçurent avec des marques d'eſtime ſi diſtinguées, qu'il les attribua à l'amitié dont ils honoroient la Comteſſe de Dammartin.

Fin du premier Tome.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le Manuſcrit qui a pour titre : *Les Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguſte.* A Paris ce ſeizième Décembre 1732. LA SERRE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conſeillers, les gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : Salut. Notre bien amée la Demoiſelle MARGUERITE DE LUSSAN, nous ayant fait remontrer qu'elle ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de ſa compoſition, & qui a pour titre : *Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguſte*, ou *Roger de Champagne, Comte de Rethel*, s'il nous

plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires ; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modéle ſous le contreſcel des Préſentes. A ces cauſes, voulant favorablement traiter ladite Expoſante, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Livre ci-deſſus ſpécifié, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée ſous notredit contreſcel, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Roïaume pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance ; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre ci-deſſus expoſé, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, ſous

quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit de ladite Exposante, ou de ceux qui auront droit d'elle; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers à ladite Exposante; & de tous dépens, dommages & intérêts: à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Roïaume, & non ailleurs; & que l'Impétrante se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril mil sept cent vingt-cinq, & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le

ſieur Chauvelin ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le ſieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſante ou ſes ayant cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie deſdites Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenuë pour duëment ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le douziéme jour du mois de Février, l'an de grace mil

ſept cent trente-trois, & de notre Regne le dix-huitiéme. Par le Roi en ſon Conſeil. BONNEAU.

Regiſtré ſur le Regiſtre. VIII. de la Chambre Roïale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 499. *fol.* 479. *conformément au Reglement de* 1723. *qui fait défenſes, Article IV. à toutes perſonnes de quelque qualité qu'elles ſoient, autres que les Libraires, & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres, pour le vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir les Exemplaires preſcrits par l'Article CVIII. du même Reglement. A Paris le* 20. *Février* 1733.

G. MARTIN, Syndic.